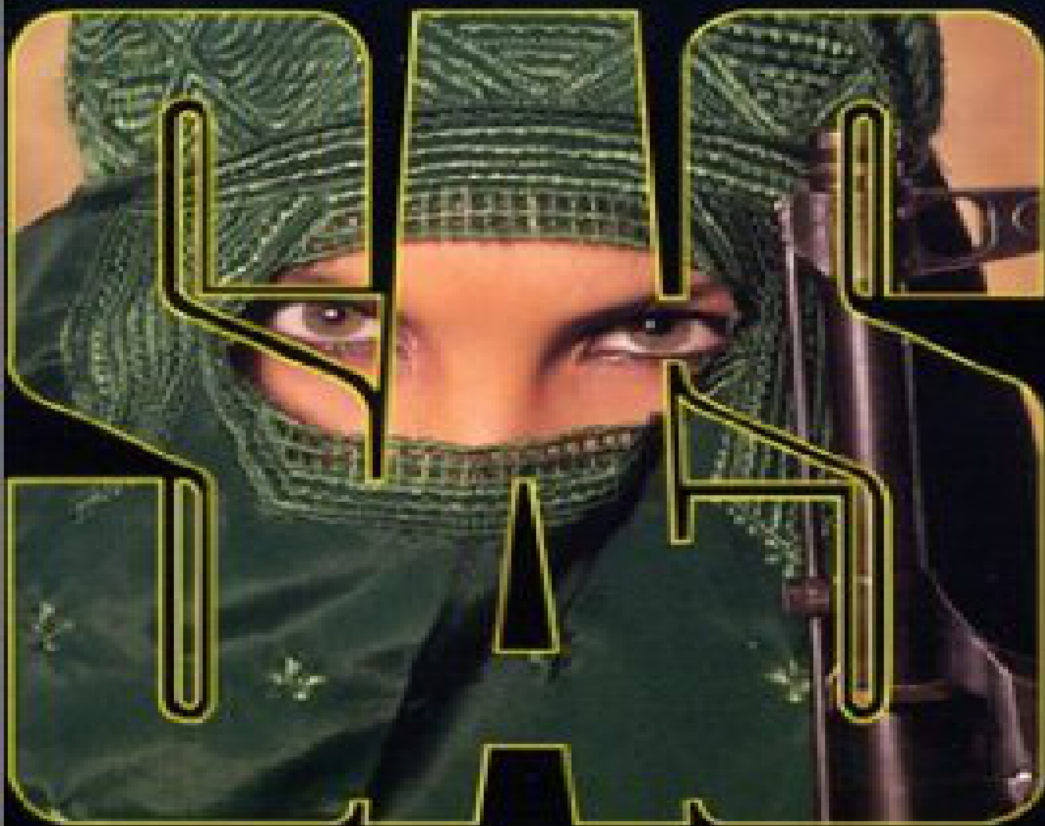


SAS [148] – Bin Laden : la traque

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



BIN LADEN : LA TRAQUE

GERARD DE VILLIERS

Gerard de Villiers

SAS

BIN LADEN : LA TRAQUE

CHAPITRE PREMIER

Arif Jamal essuya son visage inondé de sueur. Bien que sa minuscule Suzuki Mehran soit garée à l'ombre des acacias de Municipal Road, toutes vitres ouvertes, il régnait à l'intérieur une température de four. Le soleil tapait verticalement sur la tôle du toit et il n'y avait pas un souffle de vent. Arif Jamal se pencha en avant pour décrocher du siège sa chemise imbibée de transpiration. Il aurait donné n'importe quoi pour courir jusqu'à Melody Market s'acheter un Coca bien glacé.

Mais il ne pouvait pas bouger. Pour la centième fois, son regard balaya le grand bâtiment plat couleur terre de Sienne aux étranges ouvertures en forme de suppositoires, obturées par des moucharabieh aux croisillons blancs, et s'arrêta sur la porte donnant sur un terre-plein inondé de soleil. La « Mosquée Rouge », surnommée ainsi à cause de la couleur de ses murs, était la plus célèbre d'Islamabad. C'est de là que partaient, depuis plusieurs mois, toutes les manifestations antiaméricaines et anti-Musharraf, chauffées à blanc par les prêches enflammés de son imam, le mollah Abdullah. Ce dernier, en sus de ses activités à la mosquée, dirigeait la madrasa(1) Faridiya, la plus grande d'Islamabad, non loin de la grande mosquée aux quatre minarets Shah Faisal, sur les premières pentes des Margalla Hills, les collines bordant le nord de la capitale du Pakistan. Véritable creuset fondamentaliste, elle n'abritait pas que des enfants ânonnant le Coran pour l'apprendre par cœur en se balançant comme des jouets détraqués. Beaucoup de ses « élèves » arrivaient des quatre coins du monde pour se former à la Djihad, la guerre sainte. Soit en Afghanistan, soit au Cachemire. Pratiquement dans chaque salle de classe était accroché un calendrier du mouvement extrémiste Jaish-e-Mohammad qui avait juré de bouter les Indiens hors du Cachemire. À l'aube, les élèves les plus âgés s'entraînaient parfois aux arts martiaux dans les bois entourant la madrasa.

Évidemment, la déroute des talibans avait un peu changé la donne. Les volontaires étaient désormais orientés vers le Cachemire, où l'ISI les infiltrait en grand secret.

En dépit des protestations du président pakistanais Pervez Musharraf, qui jurait aux Américains avoir épuré ses Services de ses éléments les plus extrémistes, rien n'avait vraiment changé. Leur nouveau patron, le général Esau El Haq, ne contrôlait pas sa maison.

La plupart des agents de l'ISI(2) continuaient à être de fervents admirateurs des talibans, d'Oussama Bin Laden et de ses combattants d'Al-Qaida, les Brigades Internationales de l'islam radical. Chassés d'Afghanistan par les bombardements américains, de nombreux membres d'Al-Qaida avaient trouvé refuge dans cette madrasa où le mollah Abdullah les recyclait pour la Djihad au Cachemire.

Cette province du Nord-Est, peuplée à 90 % de musulmans, avait été attribuée, par une facétie des Nations unies, par moitié aux deux pays ennemis, après la seconde guerre indo-pakistanaise, en 1965. Ce qui assurait une bonne guerre de cent ans au minimum. Ce partage absurde avait déclenché la fureur durable des Pakistanais pour qui le Cachemire était devenu une sorte d'Alsace-Lorraine, une cause nationale sacrée. Et une sacrée épine dans le pied du général-président Musharraf, coincé entre les Américains qui exigeaient la mise au pas des moudjahidin liés à Al-Qaida et son opinion publique et son armée qui les soutenaient à fond.

D'autres que lui avaient été renversés et pendus pour moins que ça au Pakistan.

Au moment où Arif Jamal remettait son mouchoir trempé de transpiration dans sa poche, la porte de la Mosquée Rouge s'ouvrit sur un homme en « charouar-camiz(3) » coiffé d'un turban marron. Le mollah Abdullah, iman de la Mosquée Rouge.

D'un pas lent, il commença à traverser l'esplanade, se dirigeant vers une petite rue en impasse qui la bordait. C'est là que se trouvait son domicile, une modeste maison en torchis qu'il partageait avec ses trois femmes et ses deux fils. Juste devant était garé un vieux 4 x 4 blanc immatriculé à Peshawar, arrivé la veille au soir.

Arif Jamal suivit des yeux le mollah Abdullah, soulagé à la perspective de bouger enfin. Si les informations de ses « sponsors » étaient exactes, le mollah Abdullah allait très prochainement partir en voyage, officiellement à Peshawar, invité par le responsable d'une madrasa. Mais, en réalité, bien au-delà : dans les zones tribales du Nord-Ouest, où l'autorité du gouvernement pakistanais ne s'exerçait qu'en pointillé ; ou, plus probablement, en Afghanistan.

Arif Jamal était donc payé pour ne pas le lâcher d'une semelle. Ce

qu'il faisait depuis plusieurs jours, sans trop de difficultés. Le mollah Abdullah vivait entre son domicile, sa madrasa et la Mosquée Rouge, se rendant très tôt à la madrasa pour revenir à la mosquée vers dix heures, dans la voiture d'un de ses fils. Ce qu'il avait fait ce matin. Arif Jamal était en train de se demander où placer sa Mehran pour être certain de pouvoir suivre le 4 x 4 du mollah Abdullah lorsqu'il reculerait pour s'engager dans Municipal Road lorsqu'il aperçut dans son rétroviseur une vieille Toyota blanc sale toute cabossée. Celle-ci s'arrêta juste derrière lui. Un homme en jaillit, jeune, les cheveux rasés, et cria quelque chose. Le mollah Abdullah s'arrêta au milieu de l'esplanade et se retourna, pour voir qui Tape-lait.

Un second jeune homme venait de sortir de la Toyota, une Kalachnikov à la main. Posément, il épaula et lâcha une brève rafale sur le religieux immobile. Celui-ci, touché à la cuisse, au bras et sous l'aisselle gauche, s'effondra comme un sac.

Le fracas des détonations affola une volée de gros merles qui s'envolèrent précipitamment des eucalyptus entourant la Mosquée Rouge. Terrifié, Arif Jamal essaya de se confondre avec son siège. Un troisième homme était sorti de la Toyota, lui aussi armé d'un AK 47, et surveillait les abords de la mosquée, prêt à réagir. Dans Municipal Road, les rares passants ne semblaient pas avoir remarqué l'incident, ni Arif Jamal tassé au volant de sa voiture. Ce dernier, retenant son souffle, risqua un œil vers l'esplanade. L'homme qui avait tiré sur le mollah Abdullah s'approcha du corps étendu. Le turban du religieux avait roulé à terre et l'homme ne bougeait pas, de larges taches de sang s'agrandissant sur ses vêtements. Arrivé au-dessus de lui, le tueur pointa vers le sol le canon de sa Kalachnikov et, à bout touchant, lui tira une courte rafale en pleine tête. Le crâne du mollah éclata comme un melon trop mûr, semant des débris d'os, de matière cervicale et des cheveux au milieu d'une mare de sang. Arif Jamal avait l'impression de mâcher du coton. Il venait d'assister à une exécution froidement préparée. Si les tueurs l'apercevaient, ils risquaient de vouloir l'éliminer, lui aussi. Dans ce genre d'affaire, on n'aime pas les témoins. La gorge nouée, il vit dans son rétroviseur l'assassin qui regagnait sans se presser la Toyota. Il se renfonça encore plus sur son siège, entendit des portières claquer et, quelques instants plus tard, la Toyota passa devant lui, se dirigeant vers Shah-rah-e-Kashmir Road. Il était tellement soulagé, qu'il manqua uriner sur lui. Machinalement, il avait enregistré le numéro de la voiture des tueurs : K 3031. Il le nota aussitôt, de peur de l'oublier, puis bondit hors de sa voiture, pour rejoindre le groupe de badauds qui commençaient à s'attrouper autour du cadavre du mollah Abdullah.

Il n'avait pas songé une seconde à suivre la Toyota. S'ils l'avaient vu, ses occupants l'auraient tué sans hésiter. Une exécution de ce genre était fréquente au Pakistan, mais surtout à Karachi, motivée la plupart du temps par d'obscures raisons religieuses. On appelait cela des crimes sectaires. Les chiites tuaient des sunnites ou vice versa. Les assassins, de minables tueurs à gages payés 5 000 roupies(4) n'étaient jamais pris.

Un homme à lunettes, coiffé d'un turban noir, surgit en courant, fendit la foule et s'accroupit à côté du cadavre allongé dans une mare de sang. Il essaya de soulever la tête massacrée mais n'y arriva pas. La boîte crânienne se brisait en morceaux entre ses doigts. Il se releva, les mains maculées de sang, des larmes plein les yeux. Arif Jamal le reconnut. C'était Abdul Rashid, un des deux fils du religieux qu'on venait d'assassiner sous ses yeux.

Maintenant, les gens accouraient de partout, informés par la rumeur. Le mollah Abdullah était célèbre et populaire à cause de ses positions fondamentalistes antiaméricaines et de ses liens avoués avec les talibans et Al-Qaida. Régulièrement arrêté puis relâché par les autorités pakistanaïses, il y gagnait chaque fois un peu plus de notoriété. D'ailleurs, un grondement haineux commençait à monter de la foule, accusant les Américains de l'avoir fait assassiner. Des fidèles se mettaient à hurler, implorant Dieu et sa vengeance. Arif Jamal jugea plus prudent de s'éclipser. Il n'avait pas vraiment envie de communiquer le numéro de la voiture des tueurs à la police. Probablement recrutés dans un des camps de réfugiés de Peshawar ou parmi les innombrables moudjahidin chassés d'Afghanistan qui traînaient à Rawalpindi, la ville jumelle d'Islamabad, les assassins étaient si sûrs de l'impunité qu'ils ne l'avaient peut-être même pas maquillé !

En s'éloignant au volant de sa Mehran, Arif Jamal se dit qu'il obtiendrait sûrement une prime de ses employeurs en échange du numéro de la voiture. De quoi s'offrir un climatiseur, une bouteille de Defender et une pute à 1 000 roupies. Évidemment, s'il avait été courageux, il aurait suivi la Toyota pour glaner d'autres informations. Mais, Arif Jamal n'avait pas l'étoffe d'un héros. Tout en conduisant, encore choqué, il se demanda qui avait pu avoir l'audace d'abattre un homme aussi en vue que le mollah Abdullah, que sa grande popularité et le soutien de nombreux oulémas rendaient intouchable, apparemment...

Il avait fallu une raison très sérieuse pour justifier ce meurtre. Une exécution préméditée et bien préparée. Arif Jamal réalisa que les

tueurs devaient avoir un complice en planque comme lui devant la Mosquée Rouge, pour les prévenir de la sortie du mollah Abdullah, grâce à un portable. Embusqués un peu plus loin, il ne leur avait pas fallu longtemps pour accourir. C'était plus sophistiqué que les meurtres habituels, commis par des tueurs en moto. Du coup, pris d'une brusque angoisse, Arif Jamal se retourna pour voir s'il n'était pas suivi. Ce n'est que plus tard, en remontant l'imposante Constitution Avenue, qu'il sentit les battements de son cœur se calmer. Il tourna ensuite dans Aga-Khan Road, parcourut une centaine de mètres et gara sa voiture sur le bas-côté. Ensuite, il héla un petit taxi jaune et demanda au chauffeur de le déposer devant l'ambassade de France, la seule ambassade occidentale accessible en taxi, car elle se trouvait sur Constitution Avenue, en bordure de l'énorme enclave sécurisée regroupant les principales ambassades. Un cordon de soldats entourait la zone jour et nuit et aucun véhicule non muni de plaques diplomatiques n'avait le droit d'y pénétrer. D'imposantes barrières rouges et blanches renforcées par des chicanes et gardées par l'armée pakistanaise interdisaient tout accès. Ce qui n'avait pas empêché, quelques semaines plus tôt, un inconnu de venir jeter deux grenades dans la chapelle protestante qui se trouvait derrière l'ambassade américaine et de tuer trois personnes, avant de se faire sauter lui-même avec une mine antipersonnel scotchée à sa poitrine.

Fâcheuse brèche dans la sécurité...

Arrivé en face de l'ambassade de France, Arif Jamal donna vingt roupies au chauffeur et partit à pied vers l'ambassade américaine, distante d'un bon kilomètre. Au passage, il expliqua à la sentinelle du check-point qu'il allait faire une demande de visa. Transpirant sous le soleil de plomb, il se dit que la première chose qu'il allait réclamer à son « traiteur » de la CIA serait une boisson fraîche.

CHAPITRE II

L'énorme 4 x 4 Lincoln Navigator dévalait Constitution Avenue, dominant de sa masse les petits taxis jaunes et les minuscules voitures japonaises qui composaient l'essentiel du parc automobile pakistanais. L'avenue, surdimensionnée pour la modeste circulation, longeait les somptueux bâtiments officiels de la capitale pakistanaise, Présidence, Assemblée nationale, Cour Suprême, qui tranchaient avec la pouillerie omniprésente de ce pays misérable. Islamabad, ville artificielle, rappelait les « villages Potemkine » des derniers tsars, destinés à tromper les visiteurs naïfs. Bien qu'il soit à peine huit heures du matin, la chaleur écrasante tombait déjà d'un ciel plombé, blanchâtre, noyant le paysage d'une brume oppressante.

Le conducteur de la Navigator, Greg Bautzer, chef de station de la CIA à Islamabad, jeta un coup d'œil au thermomètre indiquant la température extérieure et soupira.

— Il fait déjà 46 C° à huit heures du matin. Hier, à Hyderabad, dans le Sud, il a fait 51 C° ! Les gens tombent comme des mouches.

Malko, sonné par douze heures d'avion, bredouilla un vague acquiescement, promenant sur les bâtiments trop modernes de la capitale un regard désabusé. Presque six ans qu'il n'était pas venu au Pakistan, mais le pays ne semblait pas avoir changé. Toujours la même foule pouilleuse à l'arrivée de l'avion. Barbus en « charouar-camiz », au regard hébété ou halluciné, rares femmes « bâchées ». L'islam et la misère, saupoudrés d'une pincée de fanatisme. L'aéroport, situé entre Islamabad et Rawalpindi, sa ville jumelle, se trouvait maintenant en pleine zone urbaine, les deux cités ayant fini par se rejoindre.

Greg Bautzer, au bout de Constitution Avenue, tourna à gauche et s'arrêta derrière la barrière rouge et blanc interdisant l'entrée de l'enclave diplomatique. Des soldats pakistanais à l'air farouche, coiffés de grands bérets noirs, la gardaient. L'un d'eux promena sous la voiture un miroir fixé à un long manche afin de vérifier l'absence d'engin explosif, tandis qu'un autre ouvrait le capot. Le chef de station

grommela, furieux :

— Les cons ! Je passe tous les matins, j'ai une plaque diplo « 29(5) », mais ils s'obstinent à appliquer aveuglément les consignes.

Avec ses Ray-Ban, son teint très mat, ses traits réguliers et ses cheveux légèrement frisés, Greg Bautzer ressemblait à un play-boy tropical, sympa et volubile. Très impressionné par Malko, il n'avait, depuis qu'il l'avait accueilli à l'aéroport, cessé de lui parler de certaines de ses missions avec une admiration manifeste. Le contrôle effectué, ils repartirent. Un kilomètre plus loin, apparut un interminable mur surmonté de rouleaux barbelés : le « compound » de l'ambassade américaine qui s'étendait sur plusieurs hectares. La grille d'entrée, flanquée de positions de tir protégées par des sacs de sable, de merlots de ciment et de gros plots d'acier escamotables, évoquait plus un pénitencier qu'une ambassade.

Greg Bautzer s'annonça de son portable et donna le mot de passe. La grille coulisca et les plots d'acier disparurent dans le sol. L'Américain alla se garer dans le parking réservé. En mettant pied à terre, Malko eut l'impression d'entrer dans un four !

La température dépassait 45 C°. De quoi liquéfier le cerveau.

Ils coururent presque jusqu'à l'entrée de l'ambassade où un Marine noir comme du charbon et armé comme un croiseur inspecta le badge de l'Américain et le passeport de Malko avec une suspicion pointilleuse.

— On est au premier, annonça Greg Bautzer, mais avant de commencer à bosser, allez saluer l'ambassadeur. Il a demandé à vous voir. Je ne sais pas ce qui lui prend. Il nous méprise et nous fuit, d'habitude. Il voulait même nous exiler au sous-sol... C'est un *fucking fag*(6).

Malko faillit lui dire que l'homophobie n'était pas politiquement correcte mais s'abstint.

— Le bureau de la secrétaire de l'ambassadeur est au fond, expliqua le chef de station. Moi, je suis au 24. À tout de suite.

Malko gagna la porte désignée et frappa. Une voix de femme à l'accent chantant cria aussitôt :

— *Come on in*(7) !

Il poussa le battant, pénétrant dans ce qui lui parut être une

glacière. Celle qui lui avait dit d'entrer était debout au milieu de la pièce, une liasse de documents à la main. Une superbe métisse café au lait, à la bouche pleine et au regard rieur, vêtue d'un sage chemisier blanc sous lequel pointaient deux obus et d'une mini découvrant la plus grande partie de ses longues cuisses. Ses grands yeux marron fixèrent Malko avec incrédulité.

— *Holy cow ! C'est vous !*

— C'est moi, Priscilla, confirma Malko avec un sourire ravi. Enfin une bonne surprise.

Il avait rencontré pour la première fois Priscilla Clearwater à Belgrade. Elle était secrétaire du chef de station, Larry Oldcastle(8), et il l'avait culbutée sur son bureau, en l'absence de son patron, lui créant un vrai souvenir de jeunesse. Leur brève mais brûlante aventure s'était terminée le jour de son départ, mais le hasard les avait de nouveau réunis à Nairobi(9), où il avait amplement profité de sa croupe callipyge. Malko, réveillé par cette bonne surprise, s'approcha d'elle pour effleurer d'une main légère sa croupe extraordinaire, contrastant avec la minceur de sa taille.

— Ce n'est pas un mirage, c'est bien toi ! conclut-il.

Priscilla Clearwater lui jeta un regard furibond.

— *Fucking bastard !* fit-elle à voix basse. Je t'interdis de me toucher. *I am a married woman, now(10) !*

Dans les moments d'émotion, elle se laissait aller à un langage de charretier. Malko ne se laissa pas troubler par son nouveau statut.

— Félicitations, fit-il, un bras autour de sa taille. Où est ton mari ?

— À Washington. Il n'a pas pu venir ici.

— *Deuxième* bonne surprise de la journée, apprécia Malko avec un cynisme admirable. Donc, tu es libre pour dîner ?

Priscilla Clearwater lui lança un regard à faire fondre le pôle Sud.

— Pour dîner, peut-être. Mais sûrement pas pour *baiser*. Mais je te présenterai une de mes copines, Angélique, une Rwandaise qui a le feu au cul. Une vraie salope comme tu les aimes.

— Pourquoi ? demanda candidement Malko. Tu as changé ?

Il crut qu'elle allait lui jeter son ordinateur à la tête et préféra la

calmer de son sourire le plus charmeur.

— Ce serait moins compromettant que tu me donnes ton adresse maintenant, précisa-t-il suavement, plutôt que tout à l'heure, devant l'ambassadeur.

De nouveau, le regard de Priscilla Clearwater flamboya, mais elle griffonna quelques mots sur une carte qu'elle tendit à Malko : F 8/3 Street n° 3 House 21. Toute la partie résidentielle d'Islamabad était divisée en carrés, repérables à une lettre et un chiffre, chacun d'eux étant lui-même divisé en quatre petits carrés. Pas poétique mais fonctionnel.

— À partir de six heures du soir, on lâche dans le jardin un couple de dobermans, précisa la secrétaire de l'ambassadeur. Si tu ne leur es pas sympathique, ils te boufferont les couilles.

— Je serai prudent, promet Malko. Je ne voudrais pas que tu prennes le deuil. Donc, à ce soir, vers neuf heures... Peux-tu prévenir Son Excellence ?

Priscilla Clearwater s'éloigna vers la porte à double battant, balançant sa croupe extraordinaire comme pour narguer Malko. Sa fatigue envolée, celui-ci avait hâte d'être à la fin de la journée. Même s'il devait la violer, il goûterait de nouveau à la fabuleuse chute de reins de Priscilla Clearwater. La jeune femme ressortit du bureau de l'ambassadeur.

— Son Excellence vous attend, annonça-t-elle d'une voix neutre.

Lorsqu'il passa devant elle, Malko effleura sournoisement les longues pointes de ses seins, ce qui arracha à leur propriétaire un petit sursaut et fit surgir au fond de ses yeux marron une lueur trouble. Priscilla Clearwater était peut-être désormais une femme mariée, mais sûrement toujours une salope.

*

* *

— Prince Malko Linge ! Comme je suis heureux de vous accueillir à Islamabad ! M. Frank Capistrano m'a recommandé de me mettre entièrement à votre disposition.

James Wentworth, l'ambassadeur des États-Unis au Pakistan, n'aurait pas déparé une Gay Pride. Les cheveux noirs et assez longs,

plaqués par une Gomina généreuse, le regard insistant, un costume trois boutons très près du corps, une chemise rose bonbon et des mocassins extrêmement pointus, il ne lui manquait que des boucles d'oreilles et une jupe entravée. Dégoulinant d'onctuosité, une vague lueur lubrique au fond de ses yeux noirs, il contemplant Malko avec une gourmandise retenue, se demandant visiblement s'il allait lui offrir une fellation ou un rafraîchissement. Il opta pour la seconde solution.

— Voulez-vous boire quelque chose ? proposa-t-il.

Plusieurs bouteilles et des verres étaient disposés sur une table basse, dont une non entamée de Defender « 5 ans d'âge ». Le diplomate adressa un sourire complice à Malko.

— Ici, le whisky vaut de l'or. Les Pakistanais en raffolent alors que sa vente est interdite par la loi. Une bouteille de Defender vaut 4000 roupies au marché noir, alors qu'un général en gagne 50 000... Les diplomates africains en font venir des containers entiers et les revendent au marché noir pour payer leur loyer.

— Je vais plutôt prendre un café, déclina Malko en prenant place dans un superbe canapé de cuir noir.

L'ambassadeur s'installa en face de lui, tirant soigneusement sur le pli impeccable de son pantalon, et lui jeta un regard intrigué.

— Il est très rare que la Maison-Blanche nous recommande quelqu'un de l'Agence, remarqua-t-il, un peu pincé. Surtout en des termes aussi chaleureux. Vous connaissez bien M. Frank Capistrano ?

— Assez bien, reconnut Malko.

Inutile de lui préciser que le conseiller spécial pour la Sécurité de la Maison-Blanche était devenu son « sponsor » régulier par-dessus la tête de la CIA, à la suite de quelques enquêtes réussies par Malko, en particulier la dernière, sur le réseau américain d'Oussama Bin Laden(11). Lorsque Malko avait reçu, au château de Liezen, un coup de téléphone de Frank Capistrano lui demandant de sauter dans le premier avion pour le Pakistan, il n'avait pas été autrement surpris. Se demandant quand même pourquoi on faisait appel à lui, alors que les États-Unis disposaient au Pakistan et en Afghanistan d'une armada, allant des B-52 à la 18^e division de montagne stationnée à Kandahar. Sans parler des hordes d'agents de la CIA et du FBI qui passaient au peigne fin les deux pays, à la recherche de leurs deux cibles : le mollah Omar et surtout Oussama Bin Laden, dont la tête avait été mise à prix

par le gouvernement américain pour la modique somme de vingt-cinq millions de dollars. Somme à laquelle s'étaient depuis ajoutées des récompenses « privées ». Personne n'avait jamais valu ce prix-là, depuis le début de la civilisation.

L'ambassadeur se gratta la gorge et continua avec un sourire mystérieux :

— Je suppose que votre présence est liée à la recherche de Bin Laden...

Il grillait visiblement d'en savoir plus, penché en avant, le regard brillant. De près, il sentait comme une cocotte. Malko recula légèrement, lui adressa un sourire innocent.

— Monsieur l'ambassadeur, répliqua-t-il, je ne suis malheureusement pas autorisé à dévoiler le but de mon voyage. Vous m'en voyez désolé.

Le diplomate se recroquevilla comme un escargot attaqué. Dépit, mais encore pétri de respect. Malko ne pouvait évidemment pas lui dire que Frank Capistrano lui avait révélé que les États-Unis touchaient enfin au bout de leur peine, et étaient sur le point de mettre la main au collet d'Oussama Bin Laden. Et que lui, Frank Capistrano, avait décidé que Malko superviserait la fin de l'opération. En remerciement des services rendus.

Après avoir poliment trempé les lèvres dans son café, Malko se leva. James Wentworth en fit aussitôt autant, plaquant sur son visage un sourire chaleureux.

— J'espère que vous me ferez le plaisir de venir dîner à la maison. Vous êtes au *Marriott*, n'est-ce pas ?

— Tout à fait, confirma Malko.

Sans préciser qu'il n'y resterait probablement pas. Il y avait peu de chances en effet que Bin Laden se cache dans un hôtel de luxe américain. Il subit la poignée de main enveloppante de James Wentworth et se retrouva directement dans le couloir.

— Le bureau de M. Greg Bautzer est au fond à gauche, lança l'ambassadeur, déçu.

Greg Bautzer ouvrit lui-même la porte. Il n'était pas seul. Une blonde aux cheveux courts et aux yeux bleus qui ressemblait à une baleine échouée, boudinée dans un T-shirt blanc et un pantalon rose,

débordait d'un fauteuil pourtant spacieux. À vue de nez, elle dépassait le quintal. L'homme assis à l'extrémité du canapé n'était guère plus ragoûtant. Un obèse aux cheveux noirs huileux, au visage bouffi et couperosé, les ongles noirs, les chaussettes tire-bouchonnant. Ses cuisses énormes semblaient prêtes à faire éclater les coutures de son pantalon.

— Je vous présente notre équipe de Peshawar, annonça Greg Bautzer. George Keel. Et son adjointe, Angie Boatman.

George Keel s'arracha de son canapé et tendit à Malko une main poisseuse et molle.

— *Hi ! Nice meeting you.*

Malko se déplaça jusqu'à la baleine qui lui offrit un sourire radieux. Greg Bautzer précisa avec un humour de plomb :

— Vous pouvez appeler George par son surnom, « Bud ». Parce que c'est un inconditionnel de la Budweiser.

George Keel gonfla modestement sa panse.

Un coup léger fut frappé à la porte et un grand échalas, le nez chaussé de lunettes, se glissa dans la pièce, courbé en deux. L'air d'un étudiant prolongé. Il s'assit du coin des fesses sur un fauteuil, avec un regard respectueux pour Malko.

— Voici Robert Baldwin, notre spécialiste de l'Afghanistan, annonça fièrement le chef de station. Personne ne connaît mieux que lui les tribus... les clans, les sous-clans, etc.

Malko eut un sourire poli, se retenant de rire. La « dream team » de Greg Bautzer illustrait à merveille l'état de la CIA.

— Vous parlez dari ? demanda Malko.

— Non.

— Pachtoune ?

— Non plus, mais je lis beaucoup.

Encore un homme de terrain.

— Parfait, dit Malko, je vois que vous avez une grosse équipe.

— Nous sommes douze à la station, précisa Greg Bautzer, mais les

autres sont sur le terrain. Sans parler des « gumshoes(12) », ajouta-t-il avec une grimace dégoûtée. Mais eux doivent obtenir la permission de l'ambassadeur pour sortir d'Islamabad. Au moins, nous, nous sommes libres, ajouta-t-il.

George Keel s'était remis à ronger ses ongles noirs, la bouche tordue par une sorte de tic, les boutons de sa chemise tendus à craquer sous la pression de sa panse pleine de bière. Malko avait hâte d'entrer dans le vif du sujet.

— M. Frank Capistrano, commença-t-il, afin de bien situer sa position, m'a appris que vous aviez accompli un travail formidable et que vous étiez sur le point de localiser Oussama Bin Laden. Étant donné mon implication dans ce dossier, il a tenu à ce que je participe à la dernière phase de l'opération. Comme « témoin », disons. Mais bien entendu, c'est vous qui en retirerez *officiellement* le bénéfice, ce qui n'est que justice. D'ailleurs, je ne suis qu'un contractuel de l'Agence.

Comme les malheureux mercenaires qui crapahutaient pour le compte de Langley depuis des mois dans les montagnes inhospitalières d'Afghanistan, loués à des agences de « soldats de fortune ». Munis d'un badge « CIA », d'un téléphone satellite « touraya », d'un Zippo, de bouteilles d'eau minérale et d'un gilet pare-balles, ils étaient chargés d'explorer les millions de grottes afghanes susceptibles d'abriter les fuyards d'Al-Qaïda...

Aucun des quatre membres présents de la CIA ne parut apprécier la proposition de Malko. Greg Bautzer fixait le bout de ses chaussures, Angie Boatman arborait un sourire mécanique et béat et George Keel, ayant fini de ronger ses ongles, contemplait l'étendue des dégâts. Quant à Robert Baldwin, il regardait le plafond. Seul le bruissement du climatiseur troublait le silence. Malko se dit qu'ils étaient jaloux qu'on vienne polluer leur succès. Des fonctionnaires sans panache, un œil fixé sur la note de frais, l'autre sur la retraite, qui ne devaient pas apprécier son style flamboyant. Eux n'avaient ni château ni maîtresse de la classe d'Alexandra, et ils n'avaient vu de Rolls-Royce qu'au cinéma. Comme le silence se prolongeait, Malko se tourna vers Greg Bautzer.

— Greg, demanda-t-il, voulez-vous me briefer sur l'opération en cours concernant la capture d'Oussama Bin Laden ?

Seul un lourd silence lui répondit. On se serait cru à la veillée funèbre d'un *capo mafioso*. Malko pensa à la croupe magique de Priscilla Clearwater pour ne pas s'énerver. Au fond, il comprenait un

peu le dépit de ses interlocuteurs. Il était un « parachuté » et, en plus, intouchable, car envoyé par la Maison-Blanche. Greg Bautzer sortit une cigarette et l'alluma avec son Zippo « 11 septembre », prenant le temps de souffler la fumée. Enfin, il releva la tête et dit d'une voix atone :

— Je crains que vous soyez déçu, monsieur Linge. Nous sommes encore très loin de capturer cet *asshole*[\(13\)](#) !

Malko eut un sourire froid.

— Oussama Bin Laden est *tout* sauf un trou du cul, corrigea-t-il. Un dangereux fanatique, certes, mais doué d'une intelligence certaine, il me semble. M. Capistrano m'a dit que vous étiez sur le point de le capturer, ou plutôt de le localiser. Est-ce exact ?

— *C'était* exact, avoua Greg Bautzer dans un souffle.

En cette seconde, il aurait visiblement préféré se trouver en train de crapahuter avec trente kilos sur le dos, sous 45 C° de chaleur, dans une montagne afghane, très très loin de ce bureau pourtant confortable et climatisé...

CHAPITRE III

Malko eut l'impression de recevoir le contenu d'une benne de sable sur les épaules. Ainsi, il avait traversé la moitié de la terre pour rien ! Il jeta un regard intrigué au chef de station de la CIA.

— M. Capistrano a donc reçu une fausse information ? interrogea-t-il.

Greg Bautzer secoua vigoureusement la tête.

— Absolument pas ! Nous étions sur la piste de Bin Laden il y a deux jours. Seulement, hier, la piste que nous suivions s'est brusquement effondrée.

— C'est-à-dire ?

— L'homme qui devait nous mener à Bin Laden a été assassiné.

— Cela ne doit pas être une coïncidence, avança ironiquement Malko. De qui s'agissait-il ?

Greg Bautzer se racla la gorge et commença :

— Depuis trois mois, nous avons mis sous surveillance, avec des moyens humains et techniques, un activiste islamiste, directeur d'une importante madrasa à Islamabad, le mollah Abdullah. On savait que depuis l'année dernière, il avait recueilli des fugitifs d'Al-Qaida fuyant l'Afghanistan. Il avait également été à plusieurs reprises en contact avec Oussama Bin Laden et avait rendu visite à ce dernier à Kandahar. Depuis, les deux hommes s'écrivaient régulièrement. Lorsque Bin Laden a lancé en février 1998 sa fatwa, ordonnant de tuer tous les Américains, le mollah Abdullah lui a écrit pour souligner un point délicat : parmi les Américains, il y a aussi des musulmans... Leur discussion s'est étalée sur plusieurs mois. Finalement, Oussama Bin Laden a trouvé la parade dans le Coran, qui précise qu'en cas de conflit avec des *kafirs*(14), les bons musulmans doivent regagner les terres musulmanes...

Malko eut un geste d'agacement, ne voyant pas où l'Américain voulait en venir avec son cours de religion.

— Cette affaire de fatwa a un rapport direct avec le meurtre de ce mollah ?

— Non, reconnut Greg Bautzer, mais depuis cette date, les deux hommes ont toujours été en contact, d'une façon ou d'une autre.

— Même depuis que Bin Laden est en fuite ?

— Oui, grâce à des messagers sûrs et au réseau des madrasas. Aussi, sans en parler aux services pakistanais, nous avons continué à surveiller le mollah Abdullah. Et il y a un mois, grâce à nos écoutes, nous avons acquis la certitude qu'il se préparait à rendre visite à Oussama Bin Laden.

— Ils se sont parlé ?

— Non. Personne n'a parlé directement à Bin Laden depuis novembre 2001. Lui qui avait l'habitude d'appeler sa mère tous les jours a cessé brutalement et il a coupé ses téléphones satellites. Cependant nous avons intercepté plusieurs communications entre Abdullah et un certain mollah Saifullah Mansour. C'est ce dernier qui a organisé les dernières rencontres de Bin Laden avec des gens de l'extérieur.

— Vous avez pu localiser ce mollah Mansour ?

— Oui, il se trouvait dans la région de Khost. Mais il utilisait un portable « touraya » et il bougeait tout le temps... Cependant, ces écoutes nous ont fourni une information précieuse : le mollah Abdullah était officiellement invité par un ami du mollah Mansour qui dirige une madrasa dans la zone tribale, non loin de Landicotol. Nous avons mis aussitôt en place une surveillance d'Abdullah, en utilisant nos *stringers*(15) pakistanais. De façon à le suivre durant son voyage.

— Vous pensez qu'il devait retrouver Bin Laden ? interrogea Malko.

Greg Bautzer inclina vigoureusement la tête.

— Absolument. Une fois dans la zone tribale, c'est facile de passer en Afghanistan. Certains éléments de la conversation entre le mollah Mansour et le mollah Abdullah étaient très explicites. Nous avons déjà alerté nos gens, de l'autre côté de la frontière. Avant hier, un 4 x 4 immatriculé à Peshawar est arrivé chez le mollah Abdullah. Son conducteur a couché chez lui. Le départ semblait donc imminent.

Grâce à l'immatriculation, nous avons pu identifier le propriétaire du 4 x 4. Justement, l'ami du mollah Mansour... J'avais mis en place un dispositif comportant une douzaine de personnes et de véhicules afin d'être certain de ne pas le perdre. Le premier élément était un de nos Stingers, Arif Jamal. Il planquait près de la Mosquée Rouge, dont Abdullah est l'iman, et a assisté au meurtre de ce dernier.

Greg Bautzer détailla à Malko les circonstances de l'assassinat.

— À qui attribuez-vous ce meurtre ? demanda Malko.

— Au départ, nous avons pensé à une coïncidence, un meurtre « sectaire ». Le mollah Abdullah était très violemment antichiite.

Malko faillit lui dire que, dans leur métier, il n'y avait pas de coïncidence, mais il n'en eut pas le temps.

— Notre stringer a pu relever le numéro de la voiture des assassins, enchaîna le chef de station de la CIA. Vous savez qu'ici, au Pakistan, nous avons des contacts avec nos homologues des deux services.

— L'ISI. Et quel est l'autre ?

— L'IB. Ils ont moins de moyens mais ne sont pas vérolés par les islamistes comme l'ISI. Donc, nous avons communiqué ce numéro, sans dire pourquoi, à l'IB, en leur demandant d'identifier le propriétaire. Et là, nous avons eu une sacrée surprise : cette Toyota appartient à un informateur stipendié de l'ISI et avait déjà été utilisée pour différentes opérations clandestines.

Malko fronça les sourcils.

— L'ISI aurait fait liquider le mollah Abdullah ? Pourquoi ? Les gens de l'ISI, comme vous le dites, sont du côté des islamistes. Un homme comme Abdullah ne peut que leur être sympathique. Depuis des années, durant la Djihad contre les Soviétiques, ils ont soutenu les plus extrémistes des moudjahidin, comme le sinistre Gulbuddin Hekmatyar.

— Vous avez parfaitement raison, reconnut Greg Bautzer. Normalement, l'ISI n'avait aucune raison de faire assassiner le mollah Abdullah. Seulement, l'IB nous a apporté un élément supplémentaire : l'ISI surveillait de très près Abdullah. Ce qui a pu se passer, c'est qu'ils se soient rendu compte d'abord de notre surveillance à nous et, ensuite, de nos intentions. Ils ont donc fait en sorte qu'Abdullah ne soit pas en mesure de nous mener à Bin Laden.

— Cela n'aurait pas été plus simple de le prévenir de ne pas effectuer ce voyage ?

Greg Bautzer secoua la tête.

— Je ne suis pas certain qu'Abdullah aurait obéi à l'ISI. En plus, je pense qu'il tenait à répondre à l'invitation de Bin Laden. Dans les conversations interceptées, le mollah Saifullah Mansour se montrait assez pressant.

— Que pouvait attendre Bin Laden du mollah Abdullah ?

Robert Baldwin se mêla brusquement à la conversation.

— Nous pensons que Bin Laden cherche de nouveaux alliés dans la communauté religieuse pakistanaise. Il en a besoin depuis la chute des talibans. Le mollah Abdullah pouvait servir d'intermédiaire. N'oubliez pas que si *l'establishment* religieux lâchait Bin Laden, il ne pourrait pas tenir longtemps.

— Mais, dans ce cas, objecta Malko, les gens qui ont organisé l'assassinat d'Abdullah ont joué contre les intérêts de Bin Laden. C'est étrange.

— Je pense qu'il s'agit d'éléments fanatiques de l'ISI, à un niveau relativement subalterne, qui n'ont vu qu'une chose : Abdullah risquait de nous mener à Bin Laden, conclut Greg Bautzer.

Autrement dit, un excès de zèle des partisans du Saoudien. Dans ce milieu d'excités, tout était possible. En tout cas, le mollah Abdullah était mort, et bien mort. Mais Malko n'arrivait pas à croire qu'il n'y ait rien d'autre à tenter pour localiser et éliminer Oussama Bin Laden. Il rompit le silence qui s'était établi après la conclusion du chef de station.

— Bien. En dehors du mollah Abdullah, vous avez sûrement d'autres pistes qui pourraient nous conduire à Bin Laden ?

Au silence pesant qui suivit sa question, il réalisa qu'il s'était fourvoyé. Greg Bautzer avoua piteusement :

— Sir, nous n'avons aucune autre piste ! Cela fait dix mois que tout le monde cherche Bin Laden. Nous, le FBI, les services pakistanais, les Brits, les Français, le nouveau gouvernement afghan. Nous avons sur le terrain, en Afghanistan et ici, au Pakistan, plusieurs milliers d'hommes qui mènent sans cesse des opérations de ratissage et de recherches. Dans le Waziristan, à Miram Shah, près de la frontière de

l'Afghanistan, nous avons établi une station d'écoutes qui surveille toutes les communications téléphoniques de la zone. En vain. En plus, elle est attaquée à la roquette presque tous les jours. La région grouille de rescapés d'Al-Qaida, très virulents. Nous avons interrogé des dizaines de prisonniers, ici et à Guantanamo où les plus intéressants ont été transférés. Soit ils ne savent rien, soit ils nous donnent des informations périmées. Nous avons payé des centaines de milliers de dollars de prime à des informateurs qui nous ont fait suivre les pistes les plus fantaisistes. Au début, on vérifiait tout, et puis on a laissé tomber. Chaque fois qu'on signale Bin Laden dans un coin perdu d'Afghanistan, il faut monter une véritable expédition : des hélicos, protégés par des chasseurs, des AC-130 et des B-52. Tout ça pour protéger nos Spécial Forces. Il y a deux mois, durant l'opération « Anaconda », les British se sont fait enfumer par leurs informateurs qui les ont menés à des dépôts de munitions qui appartenaient à nos alliés... Et, en plus, la prime de vingt-cinq millions de dollars pour la capture de Bin Laden n'a rien donné. Dans un pays où les gens gagnent vingt dollars par mois...

— Comment expliquez-vous cela ?

L'Américain eut un geste d'impuissance.

— D'abord, la somme est trop énorme. C'est abstrait pour tous ces crève-la-faim. Ils ne la conçoivent pas. Mais surtout, il faut comprendre qu'ici, en Afghanistan, et en général dans tous les pays islamistes, Oussama Bin Laden est un putain de héros ! On vend des T-shirts à son effigie dans tous les bazars de Peshawar. Aucun pachtoun ne l'aurait dénoncé : il se sentirait déshonoré. Bin Laden symbolise la lutte de l'islam opprimé contre les kafirs. C'est devenu un symbole, un prophète. On ne dénonce pas les prophètes. En plus, quoi qu'en disent les politiques, l'Afghanistan est en plein bordel. À part Kaboul et quelques points où nous nous sommes installés, personne ne contrôle rien. Il y a des vallées où aucun étranger n'a mis les pieds depuis des dizaines d'années. À Kaboul, le « président » Hamid Karzaï règne sur son bureau, et encore... S'il mettait les pieds hors de Kaboul, il se ferait égorger. Les talibans sont toujours là, planqués dans les villages. Ils ont changé de turban, c'est tout. Mais eux aussi, ils sont prêts à protéger Bin Laden.

Cette litanie n'était pas encourageante. Malko essaya le volontarisme.

— Ce n'est pas possible qu'on n'y arrive pas ! dit-il. Quand et où a-t-on vu Bin Laden pour la dernière fois ?

Greg Bautzer se tourna vers la baleine rose toujours échouée dans son fauteuil.

— C'est Angie qui collationne toutes les informations là-dessus.

Angie Boatman se lança à l'eau :

— Il semble qu'il ait été vu à trois endroits au début du mois de novembre 2001, commença-t-elle. Dans la région de Khost, à Jalalabad et ensuite à Tora-Bora. Mais là, il ne s'agit que de témoignages de seconde main.

— Et depuis ? C'était il y a sept mois, souligna Malko.

— Depuis, rien ! laissa tomber Angie Boatman. Comme s'il était parti sur une autre planète. Nous possédons les numéros de ses téléphones satellites. Il ne s'en sert plus. Les rares dignitaires talibans que nous avons arrêtés, comme l'ambassadeur Zaef, prétendent ignorer où il se trouve. Et c'est peut-être vrai...

— Et Abu Zoubeida, son bras droit, que le FBI a arrêté il y a peu de temps, ici au Pakistan. Il n'a rien dit ?

— Il assure ne pas avoir vu le « Cheikh » depuis le mois d'octobre...

C'était l'homme invisible... Malko commençait à sentir la moutarde lui monter au nez...

— Si vous ignorez où se trouve Bin Laden, vous n'avez aucune information sur lui, sa santé, la façon dont il se déplace, ceux qui sont avec lui, ses soutiens logistiques ?...

Angie Boatman croisa ses jambes monstrueuses et reprit son exposé.

— Apparemment, dit-elle avec prudence, il est en bonne santé. L'histoire de sa maladie de reins est inventée de toutes pièces, parce qu'il avait offert une unité de dialyse à l'hôpital de Kandahar. On l'a vu à plusieurs reprises à cheval. Il semble qu'il soit très bon cavalier. Il se déplace avec une garde personnelle d'une vingtaine d'hommes, tous des Arabes.

— Évidemment, si on travaillait comme les Pakistanais, souligna lourdement George Keel, on aurait peut-être plus avancé.

Malko saisit la balle au bond.

— Justement, l'ISI a des agents partout... Ils ne savent rien ?

Greg Bautzer hoch la tête, accablé.

— Sir, je vais vous donner un exemple. Lorsque nous avons localisé la planque d'Abu Zoubeida à Faisalabad, grâce à l'interception de communications avec l'Égypte, nous avons passé l'info aux « gumshoes ». Ceux-ci sont allés demander à la police pakistanaise de procéder à son arrestation, mais, *avant*, ont brouillé toutes les fréquences des Pakistanais, pour éviter une fuite. Tout est vérolé ici. Les Pakistanais nous détestent et ce sont les autres qui sont leurs copains, en dépit de leurs protestations d'amitié.

Malko regarda tour à tour les quatre agents désorientés.

— Vous recevez bien des informations, insista-t-il, n'arrivant pas à s'avouer battu.

— Deux cents par jour, répliqua Angie Boatman. Les types nous tiennent tous le même langage : « Donnez-nous quelques millions de dollars et on va vous trouver Bin Laden. »

— Et ensuite ?

Greg Bautzer eut un sourire ironique.

— Nous, on leur dit : « Apportez-nous Bin Laden et *ensuite* on vous donnera quelques millions de dollars. » La conversation s'arrête là... Bin Laden dispose d'un réseau de milliers de sympathisants, souvent à des positions élevées. Des religieux, des pachtounes, des membres de l'ISI, qui le respectent. Et surtout, il ne prend *aucun* risque.

— Mais enfin, il communique bien avec le monde extérieur ? objecta Malko.

— Sûrement, reconnut Greg Bautzer, mais grâce à un système sophistiqué de messagers qui se relaient pour couper les pistes. Des anonymes, inconnus de nous. Jamais les mêmes. Ça fonctionne dans les deux sens. Là aussi je suis sûr que l'ISI en sait beaucoup plus qu'ils ne veulent bien le dire. Et vous ne savez pas le plus beau : les Pakistanais font courir le bruit que Bin Laden est un agent de la CIA et que c'est la raison pour laquelle les Américains ne l'arrêtent pas. Un comble, non ?

— En effet, dit Malko pensivement.

Il pensait à John Turner, l'agent de la CIA qui avait rallié le camp de Bin Laden(16). Il regarda sa Breitling. Déjà une heure et demie de « meeting ».

— Pour résumer, conclut-il, vous ignorez où se trouve Bin Laden et, depuis l'élimination du mollah Abdullah, vous ne voyez aucun moyen de retrouver sa piste ?

Greg Bautzer s'essuya le front et finit par laisser tomber :

— *Sir*, c'est exactement cela. Le résumé du rapport que j'ai envoyé hier à Langley.

— Donc, conclut Malko, je n'ai plus qu'à reprendre l'avion...

Personne n'osa lui dire le contraire. Il se leva et Greg Bautzer sauta à son tour sur ses pieds, imité par les trois autres.

— Voulez-vous que nous allions déjeuner ? proposa le chef de station. Il y a une cafétéria ici, ou le Club français, juste en face.

— Non, merci, dit Malko, je n'ai pas faim. Le décalage. Je vais aller me reposer.

— Je vous raccompagne au Marriott, proposa aussitôt l'Américain.

— Je préférerais que vous me laissiez une voiture, suggéra Malko.

Greg Bautzer se rembrunit.

— *Sir*, ici, on conduit à gauche et la circulation est assez... sauvage.

— Ne vous tracassez pas, fit Malko, ce n'est pas mon premier séjour au Pakistan.

— Dans ce cas, je vous laisse la Navigator. Avec la plaque diplo, vous ne serez pas embêté par la police.

Il l'accompagna jusqu'au parking et, avant de monter dans l'énorme 4 x 4, Malko lui jeta un regard presque menaçant.

— Je serai demain matin à votre bureau à neuf heures. J'espère que d'ici là, vous aurez eu une idée.

*

* *

Au volant de la Navigator, Malko remontait l'avenue Kyeban-e-Ighbal qui longeait le nord de la ville-jardin, face aux Margalla Hills, la zone résidentielle où tous les expatriés louaient des maisons pour

des prix ridiculement bas. Islamabad ressemblait à un parc, avec ses immenses avenues se coupant à angle droit où on ne voyait à première vue que de la verdure. Il ralentit : il arrivait au carré F 8. Il ne lui fallut pas longtemps pour entrer dans F 8/3. Encore quelques virages et il atteignit la rue n° 3. Rien que des villas entourées de verdure. Le numéro 21 était éclairé et il aperçut un 4 x 4 avec une plaque diplo. Dans l'obscurité, un vigile bayait aux corneilles. Il se leva pour saluer respectueusement Malko.

Celui-ci sonna à la porte. Pourvu que Priscilla Clearwater ne lui ait pas posé un lapin... Il avait dormi une partie de la journée et se sentait nettement mieux. Mais réalisait, à présent, que Greg Bautzer n'avait peut-être pas complètement tort. Si, depuis neuf mois, Bin Laden échappait à toutes les recherches, ce n'était pas par hasard. De loin, les choses paraissaient faciles. Désormais, il touchait du doigt les difficultés en apparence insurmontables qui empêchaient la capture du chef terroriste. Pourtant, il ne se résignait pas à repartir bredouille du Pakistan. La mission confiée par Frank Capistrano était la suite logique de son succès contre le réseau américain de Bin Laden, désormais décapité dans le plus grand secret. La traque du Saoudien était l'objectif numéro un de la Maison-Blanche, après les fanfaronnades de George W. Bush. L'homme qui parviendrait à le retrouver aurait droit à la reconnaissance éternelle du président des États-Unis...

Sans état d'âme, Malko s'était lancé dans cette nouvelle aventure. Pourtant, il n'avait pas gardé un mauvais souvenir de sa précédente rencontre avec le milliardaire saoudien, en 1996. Tout en ayant conscience que c'était un fanatique dangereux, utopiste, prêt à semer la mort pour un objectif complètement fou : la domination du monde par l'islam. Même si, dans cette partie du monde, Oussama Bin Laden était un héros.

La porte s'ouvrit, coupant court à ses réflexions. Dans l'embrasement mal éclairé, il aperçut la silhouette d'une Noire aux jambes interminables. Priscilla Clearwater ne lui avait pas posé de lapin ! Soulagé, il entra et passa son bras autour de sa taille.

— J'espère que je ne t'ai pas fait attendre ! dit-il en l'embrassant dans le cou.

À son immense surprise, la jeune femme fit un bond en arrière. Malko crut être le jouet d'une hallucination. C'était bien une Noire. Ravissante, avec un nez minuscule et une bouche pulpeuse, vêtue d'un T-shirt orange et d'une mini noire. Mais ce n'était pas Priscilla Clearwater. L'inconnue fixa Malko avec une surprise non dissimulée et demanda :

— Qui êtes-vous ?

Malko parvint à s'extraire un sourire.

— J'ai dû me tromper de villa. Je cherche Priscilla Clearwater.

La Noire afficha aussitôt un sourire de soulagement.

— Vous ne vous êtes pas trompé de maison, mais Priscilla n'est pas là. Elle est partie dîner avec son *boy-friend*. Je suis son amie, Angélique. Nous partageons cette villa.

— Vous êtes rwandaise ?

— Oui. Comment le savez-vous ?

— Priscilla me l'a dit ce matin... Elle m'avait donné rendez-vous pour dîner. Ici.

Il ne précisa pas ce que Priscilla avait dit de sa copine.

Angélique éclata de rire.

— Elle vous a fait une blague ! Son dîner était prévu depuis longtemps et son *boy-friend* est très jaloux. C'est un Suisse de l'ONU. Il est fou amoureux d'elle.

Dépité, Malko se prépara à battre en retraite.

— Je suis désolé de vous avoir dérangée, s'excusa-t-il. Vous lui direz que je suis passé.

— Attendez, protesta Angélique, je ne vais pas vous laisser partir comme ça ! Je n'ai rien à faire, venez boire un verre. Mon mari est à Karachi pour son business et je m'ennuie un peu.

Elle le précéda dans un grand salon un peu triste et mal éclairé et il se dit que sa chute de reins valait bien celle de Priscilla... Le bar se trouvait dans un coffre et de grands ventilateurs tournaient lentement au plafond.

— Que voulez-vous ? demanda Angélique.

— Vodka, si vous avez.

Elle revint avec une bouteille de « Defender Success 12 ans d'âge » et une de Stolychnaya, se servit une solide rasade de Defender avec du soda, s'assit à l'autre extrémité du canapé et leva son verre.

— Bienvenue à Islamabad ! Vous travaillez pour le gouvernement américain ?

— Oui, dit Malko, sans préciser.

Angélique but quelques gorgées de son scotch et précisa à son tour :

— Mon mari aussi. Il appartient au FBI. On l'a envoyé à Karachi pour une semaine à cause du procès des assassins de David Pearl. J'espère qu'il ne lui arrivera rien. Ici, on a tout le temps peur ! Je couche avec une arme et je me réveille souvent la nuit.

Elle se leva pour aller chercher de la glace à la cuisine et Malko suivit des yeux sa silhouette : elle était presque plus appétissante que Priscilla. Lorsqu'elle revint, elle se rassit un peu plus près de Malko, croisant très haut ses longues jambes à la peau satinée. Malko ne put s'empêcher d'attarder son regard sur ses cuisses et elle demanda tout à coup :

— Qu'est-ce que vous regardez ?

Il sourit.

— Vous. Je vous trouve ravissante. Vous êtes tutsi ?

— Oui. Toute ma famille a été massacrée. Je ne retournerai jamais au Rwanda.

Comme si cette évocation l'avait perturbée, elle vida d'un trait son Defender et se resservit aussitôt. Puis elle se leva et mit de la musique.

— C'est plus gai ! dit-elle en riant.

— J'espère que Priscilla ne va pas tarder, remarqua Malko.

Angélique lui adressa un sourire ironique.

— Oh sûrement pas ! Son copain n'a qu'une idée quand il est dans un dîner : rentrer vite pour...

Elle s'arrêta et gloussa. Salope ! pensa Malko. Priscilla l'avait bien eu avec son numéro de femme mariée. À nouveau, leurs regards se croisèrent et celui d'Angélique s'attarda sur lui. Il demanda en souriant.

— Qu'est-ce que vous regardez ?

Angélique eut un sourire embarrassé.

— Vos yeux. Vous portez des lentilles ?

— Non, ce sont *mes* yeux.

Elle baissa les siens.

— Pardonnez-moi. Je n'en ai jamais vu de cette couleur. On dirait de l'or.

Comme si elle ne voulait pas s'étendre sur le sujet, elle demanda brusquement :

— Vous connaissez bien Priscilla ?

— Nous nous sommes croisés à Belgrade et à Nairobi...

Elle lui resservit une vodka et changea la cassette. Malko se dit que si le retour de Priscilla n'avait pas été imminent, il ne se serait peut-être pas conduit comme un gentleman.

*

* *

— Les voilà !

Ils venaient d'entendre le bruit d'une voiture. La bouteille de vodka avait diminué de moitié et celle de Defender ne valait guère mieux. Malko savait tout de la vie d'Angélique, qui avait épousé un Américain, Dick Spacey, pour obtenir un passeport et fuir l'Afrique. Un gentil garçon très amoureux d'elle mais trop absorbé par son travail. Elle s'ennuyait à Islamabad. Rien à faire, nulle part où aller, trop chaud pour le sport. Il restait la piscine du Marriott, où dès qu'elle adressait la parole à un homme, on le lui attribuait comme amant. Priscilla pénétra la première dans la pièce, très élégante dans une courte robe noire à bretelles, et éclata de rire.

— Malko ! Quelle bonne surprise !

Il n'eut pas le temps de lui sauter à la gorge. Un blond aux cheveux gris, large comme une armoire à glace, avec une coquetterie dans l'œil gauche, venait de surgir derrière elle et de lui prendre la taille. Avec un regard méfiant pour Malko. Priscilla se tourna vers lui.

— Marc ! Je te présente un copain d'Angélique. Malko Linge. Marc Mollard.

Rassuré, Marc Mollard broya la main de Malko avec un sourire.

— Je ne vous ai jamais vu à Islamabad, remarqua-t-il.

— Je viens d'arriver, précisa Malko. Je travaille avec TUS Aid. Au Safe Border Program...

— Ah oui, je vois, dit aussitôt le Suisse, vous êtes dans Embassy Road.

Priscilla lui versa une bonne rasade de Defender et se leva, lançant à sa copine :

— Viens, on va chercher de la glace.

Les deux femmes disparurent dans la cuisine, se tenant par la taille. Malko bouillait de fureur. Marc Mollard lui adressa un sourire canaille.

— Angélique est vachement bandante, mais elle a une peur bleue de son *spécial agent*. Et il fait un mètre quatre-vingt-dix et cent kilos.

Priscilla réapparut et lança au Suisse :

— Angélique a besoin de toi. Il faut que tu ailles chercher du champagne à la cave.

Marc Mollard se leva aussitôt et rejoignit la cuisine. Dès qu'elle fut seule avec Malko, Priscilla pouffa.

— Comment tu la trouves, ma copine ?

— Superbe ! reconnut Malko. Mais tu es une belle salope !

Priscilla se pencha vers lui et, rapidement, lui glissa une langue chaude dans la bouche.

— Mais non ! Marc s'en va après-demain en Afghanistan. En attendant, tu peux t'amuser avec Angélique, elle ne demande que ça... Elle est tombée amoureuse de tes yeux.

Angélique et Marc Mollard réapparurent. Le Suisse déboucha une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs millésimé 1995 et ils levèrent tous leur coupe en l'honneur de Malko.

— À votre arrivée à Islamabad !

En vingt minutes, la bouteille de Taittinger ne fut plus qu'un souvenir.

— Va en chercher une autre, suggéra Angélique.

— Non, j'ai déjà trop bu, protesta le Suisse. On vous laisse bavarder...

Il prit Priscilla par la main et l'entraîna, lançant à la cantonade :

— Bonne nuit.

Visiblement, il n'avait qu'une idée : s'agiter sur Priscilla. Angélique les regarda disparaître avec un sourire égrillard.

— Je vais vous quitter, proposa Malko.

Angélique sursauta.

— Attendez... On peut boire encore un peu de champagne.

Elle fonça à la cuisine et revint avec une seconde bouteille de Taittinger que Malko déboucha. Ils burent en bavardant de choses et d'autres. Comme attirée par un aimant, Angélique ne cessait d'observer à la dérobée les yeux dorés de Malko qui commençait à se demander comment rompre la glace. Et tout à coup, des bruits indistincts se firent entendre, venant de l'autre côté de la cloison. Malko tendit l'oreille, perçut des soupirs, puis des halètements, un cri étouffé, et enfin des grincements rythmés. Marc Mollard n'avait pas perdu de temps...

Il y eut un cri plus fort et une exclamation explicite.

— Oh oui !

Il tourna la tête vers Angélique. Les jambes entrouvertes, le regard fixe, la bouche gonflée et le regard flou, la jeune femme semblait tétanisée.

— C'est tous les soirs comme ça ! souffla-t-elle.

Elle bougea ses hanches comme pour accompagner le mouvement invisible du couple en train de faire l'amour. Pendant quelques instants, ils écoutèrent les halètements de Priscilla et de son amant, puis Malko n'y tint plus. Posant une main sur la cuisse de la Rwandaise, il remonta sous la mini, caressant doucement la peau soyeuse jusqu'à la dentelle de la culotte. À peine l'eut-il effleurée qu'Angélique poussa un gémissement, se tourna vers lui, colla sa bouche à la sienne, y enfonçant une langue qui lui parut aussi longue que celle d'un lézard. Et tout aussi remuante. Pourtant, lorsque Malko entreprit de faire glisser le long des cuisses d'Angélique une petite

culotte en dentelle rouge, elle serra les genoux, se débattit et il n'y arriva qu'après une lutte de plusieurs minutes. Angélique arracha sa bouche de la sienne pour supplier :

— Non, non, pas ici ! Un autre jour.

Malko ne lui répondit même pas. En un clin d'œil, il se défit, libérant sa virilité, puis, écartant de force les genoux d'Angélique, se laissa tomber à genoux sur le tapis, juste en face d'elle. Dans cette position, il n'avait plus qu'à se projeter en avant pour embrocher la Rwandaise. Celle-ci essaya mollement de le repousser, mais déjà, il effleurait son sexe. De l'autre côté de la cloison, il y eut un cri suivi d'un feulement sourd. Malko faillit exploser dans la seconde, imaginant Marc Mollard en train de violer la croupe de Priscilla. Il avança de quelques centimètres et commença à pénétrer Angélique. La jeune Noire le regardait fixement, la bouche entrouverte. Elle souffla :

— Doucement, doucement, regardez-moi.

Les prunelles dilatées, elle semblait mesmêrisée par les yeux dorés de Malko. Celui-ci s'enfonça lentement dans son ventre. En dépit du miel qui coulait, elle était très étroite et c'était une sensation délicate. L'ayant entièrement envahie, Malko demeura immobile quelques instants, puis commença à aller et venir d'abord lentement, puis de plus en plus vite. Angélique haletait, son bassin ondulait, comme doué d'une vie indépendante. Elle laissa filer un gémissement ininterrompu qui se termina par un cri et une secousse de tout son corps.

Elle venait de jouir.

Quelques secondes plus tard, Malko explosait à son tour, buté en elle jusqu'à la garde. Il s'immobilisa, le sang aux tempes. De l'autre côté de la cloison, les feulements et les gémissements continuaient de plus belle. Le Suisse était infatigable.

Tout à coup, Angélique repoussa Malko, presque avec violence, et gémit.

— Il ne faut pas qu'ils nous trouvent comme ça. Partez, partez vite.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'avait pas la reconnaissance du ventre... Mais, obéissant et apaisé, Malko se releva, remonta son pantalon, se rajusta tandis qu'Angélique récupérait fébrilement sa culotte rouge. Ils se retrouvèrent debout ensemble et elle le poussa vers la porte.

— Je dirai à Priscilla que je voulais me coucher, murmura-t-elle.

Elle ne l'embrassa même pas. Malko traversa le jardin et s'arrêta devant la Navigator, réalisant qu'il ne pouvait pas sortir : le 4 x 4 de Marc Mollard le bloquait. Il se retourna. Angélique l'observait du pas de la porte. Il revint vers elle.

— Je ne peux pas m'en aller, constata-t-il.

Elle l'avait remarqué aussi. Sans un mot, ils regagnèrent le salon où elle se rencogna dans un coin du canapé et dit :

— On va les attendre. Donnez-moi un peu de champagne.

Malko versa ce qui restait de la bouteille de Taittinger et ils s'assirent sagement, chacun à un bout du canapé. Angélique prit une cigarette que Malko lui alluma aussitôt avec son Zippo armorié. Elle tira quelques bouffées et demanda d'un ton mondain :

— Alors, vous êtes de la CIA ?

Inutile de nier. Priscilla avait la langue trop longue.

— Exact !

— Je suppose que vous êtes comme tout le monde, continua Angélique, à la recherche de Bin Laden...

— C'est un peu cela, reconnut Malko, mais c'est un job presque impossible.

Angélique approuva.

— C'est vrai. Dick a essayé. Il avait déniché quelqu'un qui jurait pouvoir retrouver Bin Laden. Un certain Hadji Sulaiman. Un chef de guerre pachtoune.

— Et alors ?

— Hadji Soulaïman voulait avoir l'assurance que s'il retrouvait Bin Laden, il serait nommé gouverneur de Jalalabad. Dick en a parlé à ses chefs ; ils lui ont dit que c'était impossible. Alors, il a laissé tomber.

Malko n'avait plus *du tout* envie de baiser.

— Ça se passait quand ?

— Il y a deux mois environ... Pourquoi ? Vous pourriez le faire nommer gouverneur, vous ? ajouta-t-elle en riant.

— Non, bien sûr, fit évasivement Malko. Où se trouve cet Hadji Sulaiman ?

— Il est toujours entre Peshawar et la Caroline du Nord, où il habite en partie. C'est, paraît-il, un drôle de type, pas très fiable. Mais vos amis de la CIA le connaissent bien.

Il y eut un bruit de porte et Marc Mollard surgit dans le salon, radieux et pressé. Il leur adressa un petit geste de la main.

— Salut ! Je vais me coucher.

Il était tout juste dans le jardin lorsque Priscilla apparut à son tour, drapée dans un pagne, les traits gonflés, visiblement ravie, elle aussi. Elle se laissa tomber dans un fauteuil en face d'Angélique et de Malko.

— Tu ne t'es pas trop ennuyée ? demanda-t-elle.

Angélique, mal à l'aise, se leva, affectant un air furieux.

— Dis donc, tu aurais pu mettre un peu moins de temps ! Ton ami ne pouvait pas partir, la voiture de Marc le bloquait. J'ai été obligée de lui tenir compagnie. Bon, maintenant, je vais me coucher.

Elle fila vers sa chambre, raide comme la justice, et Priscilla demanda à Malko :

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? Elle a l'air furieuse.

— Rien, affirma Malko.

La médaille d'or de l'hypocrisie allait être difficile à attribuer, cette année. Priscilla se leva et vint s'installer à côté de Malko, lui glissant un regard brûlant.

— Alors, je ne te plais plus...

— Mais si, jura-t-il, mais tu dois être fatiguée après tes exercices de ce soir.

Elle pouffa.

CHAPITRE IV

La communication était extraordinairement claire, en dépit de la distance et du codage électronique qui la rendait inaudible pour quiconque à l'exception de Frank Capistrano et de Malko. Celui-ci, installé dans le local « protégé » de l'ambassade américaine, avait, sans rien dire à Greg Bautzer, appelé le conseiller spécial de la Maison-Blanche dès huit heures du matin. En effet, il était déjà six heures du soir à Washington. D'abord pour le mettre au courant de l'« incident » du mollah Abdullah. Frank Capistrano avait simplement laissé tomber de sa voix rocailleuse :

— Les Pakistanais sont des empaffés. Seulement, on n'a pas le choix. Si vous voulez avoir une chance de réussir, ne faites pas appel à eux...

Plus facile à dire qu'à faire...

— J'ai peut-être une piste, avança Malko. Vous avez entendu parler d'un certain Hadji Sulaiman ?

— Non. Qui est-ce ?

— Un Afghan. Un « warlord(17) » de Jalalabad. Il a été en contact avec le FBI.

Frank Capistrano émit un hennissement ironique.

— Ce n'est pas bon signe.

— Cet homme prétend savoir où se trouve Bin Laden, continua Malko. Seulement, pour coopérer, il exige, s'il réussit, d'être nommé gouverneur de Jalalabad...

L'Américain médita quelques secondes, cette offre inattendue puis dit d'une voix égale :

— Si ce type nous trouve Oussama, je veux bien lui donner tout ce qu'il veut. C'est un pachtoune ?

— Oui.

— Vous l'avez vu ?

— Pas encore, j'attendais votre feu vert.

— Vous l'avez, fit simplement Frank Capistrano. Vous savez bien que la capture de Bin Laden est une priorité absolue. Chaque matin, le Président me demande si j'ai du nouveau et je suis obligé de lui dire que non. J'en ai attrapé un eczéma. George Bush ne comprend pas qu'avec les moyens qu'on a mis, on ne l'ait pas encore coincé.

— S'il était ici, il comprendrait, corrigea Malko. Je crois que les gens de l'Agence avaient une vraie piste avec le mollah Abdullah. Seulement, l'ISI le surveillait aussi... Et eux sont plutôt de l'autre côté.

— O.K., vous avez carte blanche. Que voulez-vous de moi ?

— Pouvoir prouver à ce Hadji Soulaïman que je suis sérieux. Moi, je n'ai aucune autorité pour lui promettre la place de gouverneur...

Frank Capistrano ne mit pas longtemps à trouver la solution.

— Voilà ce qu'on va faire, proposa-t-il. Vous avez entendu parler d'un Afghan qui se nomme Zalmay Khali-zad ?

— Non, qui est-ce ?

— Il est membre de notre National Security Council depuis plusieurs années. Il était chargé plus particulièrement de l'Afghanistan. Dès que nous nous sommes investis là-bas, après le 11 septembre, nous l'y avons envoyé. Il se trouve à Kaboul. C'est lui qui tire toutes les ficelles. Hamid Karzaï lui obéit au doigt et à l'œil. Je vais l'appeler pour le prévenir. Voilà le numéro de son téléphone satellite : 00 88 21 65 06 00 03 56. Il est branché jour et nuit. Lorsque vous serez avec cet Hadji Sulaiman, vous lui direz de l'appeler pour qu'il lui confirme votre engagement. Lui sait sûrement qu'il fait la pluie et le beau temps à Kaboul. On ne peut pas lui donner de meilleure garantie.

Malko avait soigneusement noté le numéro. Un peu grisé. Il devenait un faiseur de roi.

— *Good luck*, conclut Frank Capistrano. Si quelqu'un peut réussir ce truc, c'est vous. Tenez-moi au courant.

Il avait déjà raccroché. Malko ressortit ragaillardisé de la petite pièce glaciale et gagna le bureau de Greg Bautzer. Le chef de station de la CIA l'accueillit avec un sourire un peu crispé.

— Je n'ai encore rien trouvé de neuf concernant Oussama Bin Laden.

— Moi, j'ai une idée, trancha Malko. Connaissez-vous un certain Hadji Sulaiman ?

— Oui, bien sûr, un chef de guerre pachtoune. Il a repris Jalalabad aux talibans l'année dernière et comptait bien devenir gouverneur. Mais il s'est fait bouffer par plus fort que lui. Depuis, il s'est replié à Peshawar. Pourquoi ?

— Il pourrait peut-être nous aider.

— Dans ce cas, il faut en parler avec Angie, conseilla Greg Bautzer. C'est elle qui l'a traité quand il était à Peshawar. Je l'appelle.

*

* *

Angie Boatman pénétra dans le bureau en roulant comme un tonneau. Cette fois, elle était en bleu. Mais toujours aussi monstrueuse. Greg Bautzer expliqua ce que voulait Malko et elle ouvrit de grands yeux.

— Sulaiman ! Mais c'est un guignol ! Il demandait des trucs impossibles. De l'argent, des armes, des appuis politiques contre ses ennemis. J'ai fait plusieurs rapports sur lui à Langley et on m'a conseillé de laisser tomber. Vous voulez *vraiment* le rencontrer ?

— Oui, fit fermement Malko. Vous savez où le trouver ?

— S'il est à Peshawar, oui. Je vérifie tout de suite.

Elle s'arracha de son fauteuil et roula jusqu'à la porte. Un quart d'heure plus tard, elle était de retour.

— Il y est, annonça-t-elle, je lui ai parlé.

— Très bien, dit Malko. Nous partons pour Peshawar. Que pouvez-vous me dire de lui ? Est-il fiable ?

Angie Boatman tordit sa bouche.

— Aucun pachtoune n'est fiable. Ils trahissent comme ils respirent. Mais Sulaiman a un sacré compte à régler avec les talibans. Ils ont égorgé son fils...

Même en Afghanistan, c'étaient des gestes qui froissaient.

Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling.

— Nous partons dans deux heures.

Angie Boatman parut ravie. Malko se dit qu'il aurait préféré emmener la pulpeuse Angélique ou Priscilla. Évidemment, avec Angie, il était à l'abri de la tentation.

*

* *

Des camions peinturlurés jusqu'aux roues se doublaient à une vitesse d'escargot, parfois à trois de front, dans des nuages de fumée bleue. Des cyclistes zigzaguaient, surgissant de tous les côtés, les bus surchargés fonçaient comme des malades, se frayant un chemin à grand coups de klaxon. La quasi-autoroute se réduisait parfois à un seul ruban poussiéreux et défoncé, mais dans l'ensemble le trajet Islamabad-Peshawar s'était amélioré. L'effroyable chaleur noyait le paysage désolé d'un voile blanchâtre. Malko, au volant de la Navigator, donna un coup de volant pour éviter un énorme camion au fronton peinturluré comme un Indien sur le sentier de la guerre et Angie Boatman poussa un cri de souris. Elle avait dissimulé sa graisse sous une tenue kaki vaguement militaire, tranchant avec ses ongles de pieds recouverts de vernis rouge. Sans doute pour rappeler sa féminité...

Elle suivit des yeux le camion qu'ils venaient de doubler. Les Pakistanais se rattrapaient de leur misère chronique par le bariolage intensif de leurs véhicules. De nouveau, Malko mordit sur le fossé. Trois camions, surmontés d'une montagne humaine, essayaient de se doubler. Grâce à la puissance de la Navigator, Malko parvint à prendre le dessus. Les cent soixante kilomètres du trajet, c'était *Le Salaire de la peur*.

Ficelée sur son siège, Angie Boatman priait à haute voix. Ils arrivaient au pont sur la rivière Kaboul et l'Indus. Plus que cinquante kilomètres avant Peshawar... Ils stoppèrent pour prendre de l'essence à une station P.S.O.(18) et en descendant, Malko eut l'impression de pénétrer dans un four... Dans les bus aux vitres absentes qu'il doublait, les passagers, hébétés de chaleur, gavés de poussière, avaient des regards vides, comme les animaux.

Enfin, les premiers rickshaws, triporteurs équipés d'un habitacle enluminé de dessins naïfs et de placages de chrome, apparurent. Ils étaient à l'entrée de Peshawar. En plus des camions et des bus, une foule dense de piétons, de charrettes à bras, de portefaix ployant sous des charges monstrueuses leur disputait la chaussée de GT Road. Toujours le même grouillement d'échoppes, de marchands en plein air sur les bas-côtés, quelques hôtels minables, des maisons prêtes à s'écrouler, des façades noircies par vingt-trois siècles de crasse.

Le majestueux fort en brique rouge de Balahisar, vestige de la colonisation anglaise, apparut sur la gauche, dominant les bazars alentour. Angie Boatman indiqua à Malko une route à gauche qui s'enfonçait dans la ville.

— Prenez Khorat Road, là.

Khorat Road sinuait sur des kilomètres vers l'est. Peu à peu, les maisons s'espacèrent, laissant place à une campagne plate et aride. Ils passèrent devant une caserne et l'Américaine fit prendre à Malko un chemin de terre desservant des maisons entourées de hauts murs. Devant le portail de l'une d'elles, deux loqueteux, Kalachnikov en bandoulière, bayaient aux corneilles.

— Nous sommes arrivés, annonça Angie Boatman.

Malko se gara en face du portail, se demandant s'il allait faire mieux que tous ceux qui passaient l'Afghanistan au peigne fin depuis des mois pour retrouver Oussama Bin Laden.

Angie sauta à terre avec le bruit d'un pneu qui se dégonfle. Un barbu vint à leur rencontre, il y eut un bref conciliabule et il partit en courant vers le fond de la propriété. Un peu partout, des gardes du corps étaient vautrés en plein soleil sur des *charpois*(19) serrant tendrement contre eux leur Kalachnikov. La maison semblait faite de pièces rapportées. Un autre barbu pieds nus à l'air farouche téléphonait d'un téléphone satellite en face d'une sorte de dortoir. Des ouvriers montaient un mur. Le barbu revint en courant.

— Hadji Sulaiman va vous recevoir, annonça Angie.

*

* *

Le gros pistolet automatique Makarov était mal dissimulé par le gilet

noir porté par-dessus la longue camiz blanche d'Hadji Sulaiman. Ce dernier était installé dans une petite pièce aux murs verdâtres nus, uniquement meublée de tapis et d'une télévision. L'Afghan arborait une épaisse tignasse noire contrastant avec sa barbe poivre et sel. Suivant le regard de Malko, il sortit complaisamment son arme et la lui tendit.

— Il appartenait à un pilote d'hélicoptère soviétique, expliqua-t-il. MI 26. Mes hommes l'ont abattu et depuis, cette arme ne me quitte jamais.

Malko la soupesa : un véritable obusier avec un chargeur de vingt coups ! Hadji Sulaiman récupéra son bien et leur fit signe de prendre place sur les tapis étalés sur le sol de la petite pièce rafraîchie par un vieux climatiseur. Trois gardes du corps armés de pistolets somnolaient sur des coussins. Deux autres gardaient la porte à l'extérieur. On apporta le sempiternel *tchai shang*(20). Hadji Sulaiman semblait ravi de revoir Angie Boatman. Après les propos banals sur la situation, elle finit par entrer dans le vif du sujet.

— M. Linge vient d'arriver de Washington avec une importante mission, expliqua-t-elle. Il aimerait s'entretenir avec vous...

Hadji Sulaiman adressa un sourire encourageant à Malko. S'il n'y avait pas eu le gros Makarov, il aurait évoqué un pacifique grand-père.

— En quoi puis-je vous aider ? demanda-t-il aimablement.

Son anglais était à peu près compréhensible. Malko n'avait pas envie de perdre du temps.

— Je cherche Oussama Bin Laden, annonça-t-il calmement. On m'a dit que vous auriez peut-être un moyen de le retrouver.

L'Afghan parut surpris.

— Qui vous a dit cela ?

— Le représentant d'une agence fédérale.

Un pâle sourire éclaira le visage de son interlocuteur.

— Ah oui, je vois. M. Dick Spacey. Cet homme a cru que je bluffais, parce que je demandais une récompense.

— Je sais, dit Malko. Je suis prêt à croire que vous ne bluffez pas. Pouvez-vous oui ou non retrouver Bin Laden ?

Hadji Sulaiman prit le temps de boire un peu de thé avant de répondre :

— Il y a deux mois, c'était possible. Maintenant, je ne sais pas.

— Comment pouvez-vous le savoir ?

L'afghan jeta un long regard à Malko et sourit.

— Le seul fait de commencer mes recherches me met en danger de mort. Vous, les Américains, pensez que les talibans et leurs amis, les Arabes d'Al-Qaida, sont en fuite. C'est faux. Ils sont partout. Ils attendent leur revanche. Ils surveillent ceux qu'ils considèrent comme leurs ennemis. Comme moi. Je suis certain qu'ils connaissent déjà votre présence ici. Ils ont des espions partout. Lorsque j'ai parlé à cet agent du FBI, j'avais posé mes conditions. Je suppose que vous les connaissez.

— Oui, confirma Malko. Vous voulez être nommé gouverneur de Jalalabad, si vous retrouvez Bin Laden.

— Vous avez le pouvoir de remplir cette condition ?

— Moi non, répliqua Malko, mais je connais quelqu'un qui l'a. Zalmay Khalizad.

Hadji Sulaiman se figea.

— Vous le connaissez ? s'étonna-t-il.

— Personnellement non, mais il a été prévenu. Il est d'accord pour vous faire cette promesse. Voici son numéro. Appelez-le.

Hadji Sulaiman regarda longuement le papier que lui tendait Malko, puis héla un de ses hommes. Celui-ci sortit et revint avec un « touraya », un téléphone satellite Iridium. Avec soin, Hadji Sulaiman composa le numéro. Malko attendait, quand même un peu inquiet. Il avait beau savoir que Frank Capistrano n'était pas un plaisantin, un quiproquo était toujours possible. On décrocha à l'autre bout du fil et la conversation s'engagea en pachtoune. Malko retenait son souffle. Le nom de Bin Laden ne fut jamais prononcé. Mais quand, dix minutes plus tard, Hadji Sulaiman raccrocha, il était radieux.

— Maintenant, dit-il, je suis d'accord pour vous aider, mais il faut que *personne* ne soit au courant. À partir de cette minute, nous sommes tous en danger de mort. Savez-vous pourquoi Oussama Bin Laden court toujours ?

— Non.

— Parce qu'il y a des milliers de gens prêts à se faire tuer pour lui. Et aussi, à tuer pour le protéger.

— Vous êtes sûr de vos hommes ?

— Ils appartiennent à ma tribu. Ils ont combattu les Soviétiques avec moi, et ensuite, les talibans.

— Bien, dit Malko. *Maintenant*, dites-moi ce que vous savez...

Hadji Sulaiman secoua la tête avec un sourire.

— Pour le moment, je ne sais rien. Il faut que je lance mes informateurs. Peut-être que ce que j'ai proposé il y a deux mois n'est plus possible. Où habitez-vous à Peshawar ?

— Nous arrivons. Nous pouvons nous installer au *Pearl Continental*.

— Si vous vouiez. Donnez-moi deux ou trois jours. Et le numéro de votre portable. Je vous appellerai. En attendant, soyez prudent. Beaucoup de gens n'aiment pas les Américains à Peshawar.

Il se leva, signifiant la fin de l'entretien, et prit la main de Malko dans les deux siennes. Ignorant Angie Boatman. Chez les pachtounes, on ne serre pas la main des femmes. Ensuite, il les raccompagna jusqu'à la Navigator et les regarda s'éloigner.

— Vous croyez vraiment qu'il est sérieux ? demanda Angie Boatman.

— On verra, dit Malko. En tout cas, désormais, il est motivé... Nous allons nous installer au *Pearl*.

— Pas moi, objecta aussitôt l'Américaine. Je dois coucher au consulat. Ce sont les règles de l'Agence. Vous pouvez venir aussi.

— Bon, allons au consulat, concéda Malko.

Ils y furent une demi-heure plus tard. Comme l'ambassade d'Islamabad, le consulat américain, sur Hospital Road, était entouré de barrières, de chicanes, de barbelés, et gardé par des soldats pakistanais nerveux. Quand ils eurent franchi tous les barrages, ils se retrouvèrent dans un petit pavillon, où les accueillit un barbu en long short et aux genoux cagneux qui embrassa Angie avec enthousiasme.

— C'est Jim Morrison, notre consul, dit la jeune femme. Mon

homologue en poste ici, Dustin Woods, est en mission dans le Béloutchistan.

Jim Morrison semblait ravi d'avoir de la compagnie.

— Enfin, je ne vais plus dîner seul ! soupira-t-il. Tout le monde a été évacué et je me demande pourquoi je suis encore là. Je ne délivre aucun visa. Je suppose que vous êtes en mission ?

— Exact, répondit laconiquement Malko.

Le consul eut le tact de ne pas poser d'autres questions et mena Malko à sa chambre, dont l'unique décoration était un climatiseur.

— Le dîner est à sept heures, annonça-t-il. *Rack of lamb* et *apple pie*.

— Vous ne sortez jamais ? s'étonna Malko.

— Le moins possible. Trop dangereux.

*

* *

Malko était en train de devenir chèvre. Trois jours qu'il attendait le coup de fil d'Hadji Sulaiman. La veille, il avait pris la Navigator pour aller jusqu'à University Town, retrouver le Peshawar qu'il avait connu. Il n'y avait plus d'ONG et aucun Blanc.

— Appelez Sulaiman ! dit-il à Angie Boatman.

L'Américaine s'exécuta. L'Afghan était sur répondeur.

— Allons voir chez lui ce qui se passe, suggéra-t-il.

— Il doit être parti en Afghanistan, avança Angie.

— Je veux y aller, trancha Malko. Expliquez-moi comment y retourner.

— Je viens avec vous.

Ils embarquèrent dans l'énorme Navigator et prirent le chemin de Khorat Road. Cette fois, la résidence d'Hadji Sulaiman semblait abandonnée. Un des gardiens leur apprit qu'il n'était pas en ville. Malko reprit le volant, déçu. L'idée de retourner s'enfermer au consulat le déprimait.

— Si on allait dîner dehors ? suggéra-t-il.

Angie Boatman sursauta.

— Dehors ! Mais où ?

— *Le Khan Club* existe toujours ?

— Oui, je crois.

— Allons-y. Il y a de la musique et on y mange pas mal, si je me souviens bien.

— Il vaudrait mieux retourner au consulat. *Le Khan Club* est au cœur du bazar...

Angie Boatman n'était pas chaude. C'était l'heure où elle s'installait avec le consul autour d'une bouteille de cognac Otard XO. Évidemment, au *Khan Club*, il n'y avait pas d'alcool.

— Allons-y, insista Malko. On rentrera tout de suite après.

L'Américaine finit par se laisser convaincre et ils gagnèrent le Khyber Bazar, garant la Navigator devant le petit immeuble transformé en hôtel par la famille Affridi. Un hôtel où personne ne venait. Trop cher pour les Pakistanais et trop exotique pour les étrangers. Au rez-de-chaussée se trouvait un restaurant afghan où on mangeait par terre, appuyé à des coussins. Quand ils entrèrent, il y avait déjà deux groupes d'étrangers. Deux femmes dans un coin et quatre jeunes gens, sûrement des membres d'ONG. Ils prirent la table du milieu. Malko, le dos appuyé à un pilier et Angie sur des coussins, en face de lui. Les musiciens, deux joueurs de flûte et un tambourin, commencèrent à jouer. Le thé arriva. Malko tenta encore de joindre Hadji Sulaiman. En vain.

Ils avaient presque fini leurs brochettes de viande arrosées de *raita*(21) quand il y eut un bruit sec venant de la rue. Malko eut l'impression que quelqu'un avait jeté une pierre dans les volets de bois. Puis, il entendit un cri perçant derrière lui. Il se retourna et, du coin de l'œil, aperçut une femme en train de se lever de ses coussins, les yeux exorbités. Elle fixait un objet noir tombé sur le tapis, devant elle.

Malko sentit son poulx grimper à 200.

C'était une grenade défensive ronde et noire, comme un gros pruneau. Angie Boatman la fixait, tétanisée comme un lapin par un

cobra. Le cerveau de Malko se remit en route et il hurla :

— Couchez-vous !

Lui-même se colla contre le poteau de ciment qui le protégeait. Il vit Angie essayer de se lever, puis la grenade explosa. Assourdi, choqué, Malko sentit un souffle brûlant l'envelopper. Angie retomba en arrière, tandis qu'un épais jet de sang fusait de sa gorge. Un éclat lui avait tranché une carotide et d'autres morceaux de métal brûlant l'avaient criblée. Des corps gisaient partout, blessés ou morts. Le joueur de tambourin n'avait plus de main gauche, sectionnée à hauteur du poignet, et regardait stupidement son sang gicler. Malko se releva. La colonne de ciment l'avait protégé. Il toussa à cause de la poussière. Il se pencha sur Angie. Elle ne respirait plus. Des gens jaillirent de la cuisine, se précipitèrent vers les blessés. Il se dirigea vers la petite entrée et, tout à coup, vit surgir de la rue un homme jeune aux yeux fous, les cheveux rasés, engoncé malgré la chaleur dans une veste de toile.

Instantanément, il sut que c'était l'homme qui avait lancé la grenade. Il avançait vers lui, les bras le long du corps, les traits crispés. Malko comprit ce qui se passait, se souvenant de l'expression hagarde de John Turner à Saint-Thomas(22) lorsqu'il s'était fait sauter. Il avait en face de lui un kamikaze. Ce dernier lui barrait la sortie. N'ayant pas d'arme, il ne pouvait le neutraliser. Et l'autre pouvait se faire exploser à chaque instant. Sa seule chance était de mettre une certaine distance entre eux et de parvenir ensuite à s'enfuir. Il se retourna et se jeta dans l'étroit escalier aux marches de trente centimètres qui desservait les étages. Avant tout, mettre le maximum de distance entre le tueur fou et lui. Il parvint au premier étage et se retourna. L'homme était sur ses talons. Malko se jeta à corps perdu dans l'escalier menant au deuxième étage, montant presque à quatre pattes tant les marches étaient hautes. Arrivé sur le palier, il se retourna à nouveau. L'homme montait toujours derrière lui. Sa veste s'était ouverte et Malko aperçut, scotché contre sa poitrine, un objet plat et rectangulaire.

Une mine antipersonnel.

Il attendait d'être assez près de Malko pour la faire exploser, ce qui les déchiQUetterait tous les deux.

CHAPITRE V

Hors d'haleine, Malko parvint au quatrième et dernier étage du *Khan Club*. Un salon donnait sur deux suites fermées par d'énormes cadenas. Aucune issue de ce côté. Il se précipita vers la fenêtre protégée par un moucharabieh de bois, qu'il fit voler en éclat à coups de pied. Il entendait les pas lourds de son agresseur escaladant les hautes marches de l'escalier, qui allait surgir d'une seconde à l'autre. Malko pencha la tête à l'extérieur. Son choix était simple : sauter dans le vide d'une hauteur de quatre étages ou attendre d'être déchiqueté par l'explosion de la mine portée par le tueur.

Dans un cas, il avait 0 % de chances de survie, dans l'autre, un petit peu plus. Il commença à enjamber les débris du moucharabieh.

L'effroyable détonation faillit lui faire perdre l'équilibre. Il eut l'impression que tout le *Khan Club* venait d'exploser. Un geyser de fumée et de poussière brûlante jaillit du petit escalier, balaya la pièce, s'échappant par l'ouverture. Malko reprit pied à l'intérieur, les tympans bourdonnants, toussant à cause de la fumée. Il se pencha vers l'ouverture étroite de l'escalier. Ce dernier n'existait plus, remplacé par un mur de flammes. Impossible de redescendre ! Il comprit alors ce qui s'était passé : son poursuivant avait trébuché sur une des hautes marches de l'escalier, et était tombé en avant. Le choc de sa poitrine sur la marche avait déclenché l'explosion de la mine. Malko retourna à la fenêtre et se pencha à l'extérieur. Des badauds commençaient à se rassembler dans la rue, mais ils n'étaient d'aucun secours. Avant que les pompiers n'interviennent, le *Khan Club* risquait de brûler comme une torche. Malko n'aurait pas le temps d'être brûlé vif : il serait asphyxié avant. Déjà, il avait du mal à respirer, enveloppé de fumée âcre. Il remarqua alors qu'à l'étage inférieur, il y avait un moucharabieh, un peu comme un balcon, semblable à celui où il se trouvait. Son toit, légèrement en pente, était en bois et ne semblait guère résistant. La fumée était de plus en plus épaisse, rendant l'atmosphère irrespirable. Malko se décida. Prenant son élan, il se laissa tomber, tous ses muscles raidis, sur le toit du moucharabieh du troisième étage. Il sentit à peine le choc, tant le bois était pourri, et se

retrouva sur le plancher de la loggia. D'un bond, il fut à l'intérieur, déjà envahi par la fumée. Son mouchoir devant sa bouche, il fonça vers l'escalier, encore intact, mais envahi de fumée menant du troisième étage au rez-de-chaussée.

Retenant son souffle, il dévala aussi vite qu'il le put, d'une traite, jusqu'en bas, et put enfin respirer. Des gens se bousculaient dans la petite entrée. Il les écarta et gagna la rue, crachant et toussant. Une voiture de pompiers venait de s'arrêter devant *le Khan Club*.

*

* *

Greg Bautzer, accouru d'Islamabad, le visage fermé, dissimulait mal son émotion. Jim Morrison, le consul, visiblement bouleversé, essayait d'empêcher ses mains de trembler. Les trois hommes s'étaient réunis dans son bureau dès dix heures du matin. Le corps d'Angie Boatman venait de partir pour Islamabad en attendant d'être rapatrié aux États-Unis. La jeune agente de la CIA avait été tuée sur le coup par les éclats de la grenade. Avec trois autres clients du restaurant. Il y avait huit blessés.

— Pensez-vous que cet attentat soit lié à votre mission ici ? demanda le chef de station de la CIA à Malko.

C'est la question que celui-ci se posait depuis le drame de la veille. Sans pouvoir y répondre de façon certaine.

— Je l'ignore, avoua-t-il. Je n'arrive pas à joindre Hadji Sulaiman. Son téléphone satellite ne répond pas. Que disent vos homologues de l'ISI ?

— Ils privilégient un attentat aveugle commis par des membres d'Al-Qaida, comme à Karachi et à Islamabad. Ce pays fourmille de « malfaisants », fanatisés, entraînés militairement, qui ne demandent qu'à s'attaquer à des étrangers. *Le Khan Club* comme le *Pearl Continental* font partie des cibles « molles », fréquentées par les rares étrangers de Peshawar. Mais évidemment, ils ignorent votre démarche auprès de Hadji Sulaiman.

— Et le meurtrier ?

— On n'en a pratiquement rien retrouvé. Son corps a brûlé dans l'incendie. L'explosion de la charge qu'il portait l'avait déjà pulvérisé.

Ça peut être n'importe qui. Ici, pour cent dollars, on trouve tous les tueurs à gages qu'on veut. Celui-ci semble avoir un profil différent. C'était un kamikaze, comme celui de la chapelle protestante d'Islamabad.

— Cela signifie quoi ?

— Qu'il appartenait probablement à un groupe islamiste radical.

— L'ISI ne vous a pas posé de questions à mon sujet ?

— Si, je leur ai dit que vous étiez sur le Safe Border Program(23). Que comptez-vous faire maintenant ?

— Attendre le retour de Hadji Sulaiman, dit simplement Malko.

— Voulez-vous que Bud vienne vous rejoindre ?

— Pour l'instant, ce n'est pas utile, je vais rester au consulat.

Greg Bautzer n'insista pas et regarda sa montre. Il ouvrit son attaché-case et en sortit une boîte qu'il tendit à Malko.

— Je dois retourner à Islamabad. Il y a là-dedans un Beretta 92, avec trois chargeurs et une autorisation de port d'arme délivrée par l'IB. Signez ici, ajouta-t-il en lui tendant un formulaire.

— Merci, dit Malko, en apposant un gribouillis sur la feuille.

Vingt minutes plus tard, Greg Bautzer reprenait le chemin d'Islamabad, laissant Malko broyer du noir. Quatre jours sans nouvelles de Hadji Sulaiman ! Après avoir glissé le Beretta dans sa ceinture, sous sa chemise, il décida d'aller faire un tour dans Peshawar. Il étouffait. Son portable sonna comme il filait dans Hospital Road. Pourvu que ce soit l'Afghan.

C'était une voix de femme.

— Tu as eu des problèmes ? demanda Priscilla Clearwater. On ne parle que de cela à l'ambassade.

Malgré sa déception, Malko fut content d'entendre la voix de la secrétaire de l'ambassadeur. Un rayon de soleil.

— Oui, confirma-t-il ; graves. Et cette pauvre Angie Boatman a été tuée.

— Quelle horreur ! compatit Priscilla, bouleversée. C'était une fille

hyper sympa et angoissée. C'est pour ça qu'elle était grosse : elle bouffait sans arrêt. Moi qui comptais faire un saut à Peshwar pendant le week-end pour acheter des bijoux afghans...

— Oh, ce n'est pas plus dangereux qu'Islamabad, affirma Malko, sans rire.

— Tu y restes combien de temps ?

— Je n'en sais rien.

— O.K., fit Priscilla. Je te téléphone. Si je décide de venir, l'arriverai demain en fin de matinée.

— À quel hôtel seras-tu ?

— Oh, je viendrai juste pour la journée. Mais on pourrait déjeuner ensemble.

— Parfait, fit Malko. Retrouvons-nous au *Pearl Continental* vers midi. On pourra faire du shopping et aller à la piscine.

Après avoir raccroché, il prit Khyber Road, direction le *Pearl Continental*, pour faire une réservation. Cela lui donnait un prétexte pour quitter enfin ce sinistre consulat. Le risque n'était guère plus grand au *Pearl*, assez bien gardé.

Et puis, il était fataliste. En tout cas, la probable venue de Priscilla allait lui apporter une récréation bien nécessaire.

Malgré tout, il regardait souvent dans son rétroviseur. Greg Bautzer l'avait mis en garde : une des méthodes favorites des tueurs pakistanais était le tandem à moto, où le passager vous rafalait au passage à la Kalachnikov. Dans la circulation démente de Peshawar où il était englué comme une mouche dans du miel, il était une cible facile.

*

* *

Le *Pearl Continental*, c'était presque le paradis, après l'atmosphère sinistre du consulat. Jim Morrison s'était quasiment roulé à ses pieds pour qu'il reste. Avec qui désormais allait-il partager ses soirées ? Et son cognac Otard XO, son meilleur compagnon... Malko s'était baigné à la piscine, le Beretta 92 sous sa serviette, et avait même tenu un

moment malgré les 45 C° à l'ombre. Remonté dans sa chambre, il tuait le temps en lisant quand son portable se mit à sonner.

— Monsieur Linge ?

Son pouls monta à 150. C'était la voix d'Hadji Sulai-man.

— Oui. Vous êtes revenu à Peshawar ?

— Tout à l'heure. Pouvons-nous nous voir ?

— Bien sûr. Où ?

— Au consulat. J'ai appris ce qui s'était passé. Il vaut mieux qu'on ne vous voie pas trop chez moi. Prévenez M. Morrison. Dans une heure ?

— Pas de problème, assura Malko.

Il appela aussitôt le consul et fila vers Hospital Road. Jim Morrison, toujours en short, l'accueillit avec des démonstrations d'amitié non feintes. Il entraîna Malko dans le petit salon de la résidence. Plusieurs bouteilles d'alcool trônaient sur une table basse. Du Defender « Success », de la vodka, du cognac Otard XO. Il adressa un sourire complice à Malko.

— Le thé, c'est bien pour les réceptions officielles...

En petit comité, les Pakistanais préférèrent les boissons fortes dont ils sont privés.

Dix minutes plus tard, on introduisit Hadji Sulaiman. L'Afghan était toujours dans la même tenue, son téléphone satellite à la main et son gros pistolet mal dissimulé sous son gilet noir. Ils s'installèrent autour de la table basse. Jim Morrison mit la clim en route et demanda à l'Afghan :

— Qu'est-ce que vous buvez ?

Hadji Sulaiman désigna du doigt la bouteille de Defender et le consul le servit généreusement, versant ensuite une Stolychnaya à Malko avant de faire honneur à son breuvage favori, l'Otard XO. Ils burent dans un silence religieux et Malko refréna son impatience. Enfin abreuvé, Hadji Sulaiman se tourna vers lui.

— Je viens d'avoir des informations sur l'attentat dont vous avez été victime ainsi que cette pauvre miss Boatman.

— Vous avez trouvé le commanditaire ? demanda aussitôt Malko.

Hadji Sulaiman secoua négativement la tête.

— Je ne l'ai pas *identifié*, mais je sais comment l'affaire a été montée. L'homme qui a jeté la grenade venait du camp de Sham-Shati, là où se trouvent les partisans de Gulbuddin Hekmatyar. Il s'appelait Itbal Ghea. Et c'était un militant islamiste. Un homme est venu le trouver et lui a offert cinq cents dollars pour accomplir un acte de djihad. Il lui a fourni la grenade et la mine antipersonnel.

— Quand était-ce ? demanda Malko.

— Très peu de temps avant l'attentat. Itbal Ghea avait déjà jeté des grenades sur des adversaires désignés par son chef. Il n'a pas été surpris. L'homme l'a emmené en voiture et Itbal Ghea a laissé l'argent à sa famille.

— Vous avez identifié cet homme ?

— Non. C'était un pachtoune.

— Comment avez-vous appris tout cela ?

— La famille. Tout le camp est au courant. Cinq cents dollars, cela fait 30 000 roupies pakistanaïses. C'est beaucoup d'argent.

Malko avait tout enregistré. Les révélations d'Hadji Sulaiman signifiaient qu'il ne s'agissait pas d'un attentat aveugle, mais bien d'une tentative ciblée pour l'éliminer. De plus, cette opération, montée alors qu'il se trouvait déjà au restaurant, impliquait la préméditation et une filature, dès qu'il avait quitté le consulat avec Angie Boatman. Ou à partir de la résidence de Hadji Sulaiman.

Discrètement, ce dernier se resservit une copieuse ration de Defender.

— Que concluez-vous ? demanda Malko.

— Je crains qu'on n'ait pas aimé la visite que vous m'avez rendue, avec miss Boatman.

— Vous pensez qu'Oussama Bin Laden est déjà au courant de mes recherches ? s'étonna Malko.

— Pas forcément lui. Mais il a plusieurs cercles de défense qui veillent à écarter toute menace potentielle. À Peshawar, ses partisans sont nombreux, souvent d'anciens talibans. Ils me surveillent

régulièrement, car ils se méfient de moi. Je pense que cet attentat visait à vous décourager, même s'ils ne savaient pas exactement ce que vous cherchiez... Vous êtes certainement surveillé par l'ISI. Beaucoup de ses membres locaux rendent compte aux gens d'Al-Qaïda.

Autrement dit, c'était totalement pourri.

— Parfait, conclut Malko, je serai encore plus prudent. Vous êtes parti en voyage. Avez-vous retrouvé la piste d'Oussama Bin Laden ?

Hadji Sulaiman effleura sa barbe poivre et sel et dit, le regard fixé sur le plancher :

— Je pense que oui.

*

* *

Malko sentit un flot d'adrénaline irriguer brusquement ses artères.

— Donnez-moi des détails, demanda-t-il.

Hadji Sulaiman arbora un sourire modeste et se gratta le pied gauche, nu dans sa sandale.

— Cela n'a pas été facile, commença-t-il, mais je connais un homme qui a été son chauffeur pendant quatre ans. Il s'appelle Nur Baz. Il appartient à ma tribu et habite dans le village de Chaprahar, au sud du massif de Tora-Bora. Depuis le mois de novembre, il est retourné chez lui avec les 300 000 roupies que lui a données Oussama en récompense. Je suis allé le voir. Et il m'a appris des choses très intéressantes, car il a confiance en moi. Il y a une semaine, Oussama Bin Laden lui a envoyé un messenger. Il avait besoin de louer des mules.

— Qui était le messenger ?

— Le mollah Saifullah Mansour. Un fidèle d'Oussama et du mollah Omar. Les Américains ne l'ont jamais trouvé.

— Où se trouve Chaprahar ?

Hadji Sulaiman sortit une carte de son attaché-case et la déplia. Toute une zone était hachurée en rose, à cheval entre l'Afghanistan et le Pakistan, dans la zone tribale.

— Voilà, expliqua l'Afghan, au sud de Tora-Bora, au bout de la piste qui mène à Jalalabad, se trouve Chaprahar. Déjà, en décembre dernier, Oussama s'y était arrêté après avoir traversé le massif pendant l'interruption des bombardements américains. Ensuite, il s'est arrêté à Wazir Tanguy, le dernier village en Afghanistan avant la frontière. Il y est resté assez longtemps, avant de partir dans le nord du Waziristan avec ses hommes.

— Comment se déplace-t-il ?

— À cheval, avec des mules. Dans cette région, il n'y a pas de routes. Il se déplace la nuit, entouré d'une vingtaine de gardes du corps, tous des Arabes. Il s'arrête dans des maisons amies et ne reste jamais plus de quelques jours au même endroit. Il ne communique jamais par radio ou téléphone mais envoie des messagers à des gens sûrs.

— Il est en bonne santé ?

— Apparemment. Il a toujours été très bon cavalier.

Malko regardait fixement la carte. À vol d'oiseau, la zone où se trouvait Oussama Bin Laden était à peine à cent kilomètres au sud-ouest de Peshawar...

— L'ISI sait où il se trouve ?

Hadji Sulaiman sourit.

— Dans cette zone, il n'y a ni ISI ni IB. Uniquement les gens des différentes tribus pachtounes, qui sont tous des admirateurs du « Cheikh » et qui détestent les Américains. En plus, Oussama a de l'argent. Il fait beaucoup de cadeaux.

— Était-il vraiment à Tora-Bora en décembre 2001 ? demanda Malko.

Hadji Sulaiman sourit finement.

— Il a traversé Tora-Bora. Les Américains avaient engagé, pour le poursuivre, un de ses partisans, un taliban « retourné », Ilwas Khes. Ils lui ont donné 500 000 roupies et un téléphone satellite pour qu'il attrape Bin Laden. Au lieu de cela, il a protégé la fuite de Bin Laden, en demandant l'arrêt des bombardements américains pour soi-disant éviter des pertes à ses hommes. Grâce à lui, le « Cheikh » est passé tranquillement en territoire pakistanais. À ce moment-là, l'armée pakistanaise ne surveillait pas la frontière. Il a gagné ensuite le nord

du Waziristan où il a passé l'hiver, dans différents endroits.

Un ange passa, brandissant la bannière de l'Islam.

— Et la CIA n'en a rien su ? insista Malko.

— Rien, martela l'Afghan. Les gens ne parlent pas, dans cette région. À leurs yeux, Oussama est un dieu. Au XIX^e siècle, on appelait le Waziristan le berceau des « mollahs fous ». C'étaient déjà des extrémistes.

Malko fixa la zone hachurée rose.

— *Aujourd'hui*, où se trouve Bin Laden ?

— Il y a deux mois, il se trouvait dans le village de Thoor Khel, à l'entrée de la Tirah Valley, dans la zone tribale pakistanaise. C'est à ce moment que j'ai contacté Dick Spacey.

— Où se trouve la Tirah Valley ?

Hadji Sulaiman posa un doigt sur la carte étalée devant eux.

— C'est une zone d'environ trente kilomètres de long, délimitée au nord par la frontière afghane, à l'ouest par le Kurram – une zone tribale – et au sud par l'Orakzai, autre zone tribale. Elle est traversée par la Bara River et très fertile. L'hiver, il y fait beaucoup moins froid que dans la zone montagneuse afghane et les tribus ont l'habitude d'y passer les mois les plus froids. Mais l'été il y fait extrêmement chaud, plus de 45 C°. C'est probablement la raison pour laquelle Bin Laden a demandé à louer des mules. Il veut remonter dans les montagnes afghanes.

— Comment va-t-on dans cette vallée ?

L'afghan sourit.

— On n'y va pas. Il n'y a aucune route. Il faut marcher au moins dix heures à partir de la dernière piste accessible aux véhicules. Ou se déplacer à cheval. En plus, les habitants ne sont pas hospitaliers. Ils considèrent tous les étrangers comme des ennemis.

— De quoi vivent-ils ?

— Ils cultivent le pavot et sont très primitifs. Ils se battent souvent entre eux. Aucun étranger ne va jamais là-bas, c'est trop dangereux.

— Vous me dites que Bin Laden s'y trouvait il y a deux mois. Qu'est-

ce qui vous fait croire qu'il y est toujours ?

Hadji Sulaiman sourit.

— Il n'y a pas d'endroit plus sûr pour lui et il a passé l'hiver au chaud. Sûrement dans une madrasa ou dans la maison d'un de ses partisans. Maintenant, il veut bouger.

— Comment allez-vous le localiser ?

— Quand il se sera installé dans un nouvel endroit, il va renvoyer les mules qu'il a louées et dont il n'aura plus besoin. Ceux qui l'escortent sauront où ils ont laissé Bin Laden. Grâce à Nur Baz, je le saurai aussi.

C'était astucieux. Malko commençait à y croire.

— Quand ces mules vont-elles revenir ? demanda-t-il.

— Dans une semaine, peut-être plus, fit Hadji Sulaiman avec un geste évasif. Cela dépend de l'endroit où Bin Laden se trouve maintenant. À mon avis, il a quitté Tirah Valley pour remonter vers l'Afghanistan par un des cols, Oghas Pass ou Sulaiman Pass.

Malko se dit que si Bin Laden se trouvait en Afghanistan, l'intervention à l'aide d'hélicoptères ne poserait pas trop de problèmes. À condition de le localiser avec précision.

— Quand serez-vous fixé ? demanda-t-il à l'Afghan.

— *Inch Allah*, dans quelques jours, répondit Hadji Sulaiman. Je vais retourner en Afghanistan. D'abord à Jalalabad et ensuite à Chaprahar.

— Je pourrais venir avec vous ?

— Non. S'ils me voient avec un étranger, ils se méfieront. Nur Baz ne parlera qu'à moi.

— Quand allez-vous repartir ?

— Dans deux ou trois jours. Il faudrait que vous me donniez un peu d'argent. J'ai eu des frais.

— Combien ? demanda Malko, sur ses gardes.

— Oh, 500 000 roupies suffiront. J'enverrai quelqu'un les chercher ici demain.

Jim Morrison était si enthousiasmé par la perspective d'attraper

enfin Bin Laden qu'il reversa une généreuse dose de Defender à son visiteur et se servit assez d'Otard XO pour assommer un bison.

Hadji Sulaiman avala son scotch d'un trait et se leva.

— Attendez, fit le consul.

Il disparut et revint avec une bouteille de Defender « 5 ans d'âge » qu'Hadji Sulaiman fit aussitôt disparaître dans son attaché-case. Il fallait encourager les bonnes volontés.

Ravi, l'Afghan serra longuement la main de Malko dans les siennes.

— Faites très attention, recommanda-t-il. Si les amis d'Oussama se doutent de ce que vous savez, il feront tout pour nous supprimer.

— Ils ont déjà essayé, remarqua Malko.

À peine Hadji Sulaiman parti, il se tourna vers Jim Morisson.

— Vous avez un téléphone sécurisé ici ?

— Bien sûr, dit le consul. Dans mon bureau. Venez.

*

* *

Malko composa le numéro de Frank Capistrano. À Washington, il était onze heures du matin et l'Américain était certainement dans son bureau du coin nord-ouest de l'aile ouest de la Maison-Blanche.

Le conseiller spécial décrocha immédiatement. Le son de sa voix rocailleuse fit du bien à Malko.

— Je crois que j'ai avancé ! annonça-t-il d'emblée.

— *No kidding* ! rugit Frank Capistrano.

Il écouta Malko sans l'interrompre, sauf par des onomatopées ravies.

— Le Président sera mis au courant dans une heure, annonça-t-il. Je vous rappellerai aussitôt après, pour organiser l'opération. *My God* ! J'ai hâte de voir ce salaud devant un tribunal. Il va en prendre pour mille ans, s'il sauve sa peau. Reposez-vous, vous l'avez bien mérité.

— Merci, dit Malko.

Dans quelques heures, il allait retrouver la pulpeuse Priscilla pour une récréation bien méritée. Il glissa son Beretta sous sa chemise et, euphorique, prit la route du *Pearl Continental*.

*

* *

Le nain pachtoune préposé à la porte tournante, en costume cravate en dépit de la chaleur inhumaine, sembla rétrécir encore lorsque Priscilla Clearwater pénétra dans le *lobby* du *Pearl Continental*. Si un foulard dissimulait pudiquement ses cheveux, son T-shirt fluo rouge moulait ses seins de bronze jusqu'aux pointes, et le pantalon taille basse en Lastex noir ajusté à son extraordinaire chute de reins donnait envie de l'arracher avec ses ongles. Une onde sexuelle balaya le *lobby* et les quelques « cha-rouar-camiz » présents en avalèrent leur thé de travers. D'abord, des Noires, ils n'en avaient jamais vu qu'à la télévision... Ensuite, à leurs yeux, toutes les étrangères étaient des actrices de X. Celle-là devait jouer dans les superproductions...

De son inimitable démarche ondulante, Priscilla rejoignit Malko et se serra furtivement mais efficacement contre lui.

— Ouf, je n'en peux plus, quelle route ! lâcha-t-elle. Je meurs de soif. J'ai besoin d'un bon scotch avec beaucoup de soda et de la glace.

— Viens, dit Malko.

Ils prirent l'ascenseur pour gagner le bar du cinquième, réservé aux étrangers, seul lieu de Peshawar où on servait officiellement de l'alcool. Priscilla commanda un Defender noyé de glace, le but d'un coup et se tourna vers Malko.

— Je suis si fatiguée que je me demande si je vais repartir ce soir...

Enfin une bonne nouvelle... Malko commanda une vodka au barman mesmerisé par les formes de la jeune femme. Sournoisement, il effleura le Lastex noir. Priscilla lui jeta un regard réprobateur.

— Tu n'as pas l'intention de faire des cochonneries maintenant...

— Si, dit Malko, en l'embrassant dans le cou.

Les yeux exorbités, le barman n'arrivait pas à en croire ses yeux. Priscilla prit le temps de savourer son scotch et soupira.

— Moi, j'ai envie de me mettre en maillot et de me baigner.

Cinq minutes plus tard, ils étaient dans la chambre de Malko. Avec la grâce d'une strip-teaseuse, Priscilla fit passer son T-shirt fluo par-dessus sa tête, découvrant ses seins de marbre noir aux longues pointes dressées. Puis se fut le tour du pantalon, sous lequel elle ne portait qu'un string microscopique.

N'en pouvant plus, Malko s'approcha et plaqua sa main sur son sexe. La piscine attendrait... Priscilla gigota un peu pour la forme, puis, sentant un doigt glisser en elle, murmura :

— Attends ! Je prends une douche et tu vas me lécher. Ça me détendra.

La sonnerie du portable fit à Malko l'effet d'un coup de tonnerre. Priscilla fit un bond en arrière. Furieux, il décrocha et entendit la voix rocailleuse de Frank Capistrano.

— J'ai parlé au Président, annonça le conseiller spécial de la Maison-Blanche. Il vous embrasse sur la bouche. On va faire une bonne piqûre de vitamines B-52 à cet enfoiré d'Oussama !

CHAPITRE VI

La main toujours crispée sur le ventre de Priscilla, Malko se raidit.

— Que voulez-vous dire ?

— C'est clair, confirma Frank Capistrano, le Président ne veut pas de cette ordure de Bin Laden vivant. Il le veut mort. Tout ce qu'il faut, c'est un peu d'ADN pour l'identifier.

— Vous avez son ADN ?

— Celle de son frère. On fera avec.

— Les B-52, releva Malko, ce n'est pas très sélectif...

L'Américain eut un hennissement joyeux.

— C'est pour cela qu'on en mettra beaucoup...

— Il y a quand même un petit problème, souligna Malko, tenant fermement Priscilla qui cherchait à lui échapper. Si Bin Laden se trouve en territoire *pakistanaï*s, que faisons-nous ? Le Pakistan est notre allié officiel...

Il y eut un silence qui se prolongea.

— Vous êtes certain qu'il n'est pas en Afghanistan ? insista Frank Capistrano.

— Pour le moment, je n'en sais rien. Mais il peut être au Pakistan.

Priscilla Clearwater commençait à s'impatienter. Pour la calmer, Malko l'appuya au mur et entreprit de la caresser doucement par-dessus son string. Elle ferma les yeux et se laissa aller en arrière.

— O.K., grogna le conseiller de la Maison-Blanche, dans ce cas, on emploiera des bombes « intelligentes ».

Avec des F-16. Comme ça, il n'y aura pas de dégâts collatéraux.

Cela risquait quand même d'être une première : le bombardement d'un pays allié. Mais on était dans une logique de guerre...

— Bien, conclut Malko, vous êtes prévenu.

— Il nous faudra la localisation exacte de l'endroit où se trouve cet enfoiré, précisa Frank Capistrano. Le Président ne veut pas risquer de vies américaines et il vaut mieux qu'on le capture mort que vivant.

Comme ça, il ne pourrait pas parler de John Turner. Malko se dit que c'était probablement la véritable raison de cette décision brutale. D'habitude, les Américains étaient plus légalistes... mais cela allait compliquer le travail de Hadji Sulaiman.

— À propos, conclut Frank Capistrano, le Président m'a chargé de vous féliciter...

— Ne vendons pas la peau de l'ours, avertit Malko. Je crois que vous avez eu déjà pas mal de déconvenues.

— Avec vous, je n'en aurai pas, assura Frank Capistrano. Tenez-moi au courant. Il me faut vingt-quatre heures pour mettre la machine en route. Vous serez contacté par la partie militaire de cette opération.

Quand il raccrocha, Priscilla se laissa quasiment aller le long du mur. Les doigts de Malko avaient fait des miracles. La perspective de réussir cette mission impossible décupla ses forces. Il remit debout la jeune Noire et la poussa sur le lit où elle atterrit les jambes ouvertes. Il n'eut qu'à faire glisser son string pour replonger les doigts en elle, tout en se déshabillant d'une façon acrobatique... Cette conversation l'avait excité et quand il s'agenouilla sur le lit, d'elle-même Priscilla tendit sa grosse bouche rouge pour engloutir son membre déjà raide, remarquant :

— C'est toi qui devais me lécher.

Oubliant sa galanterie, il lui appuya sur la tête, ce qui ne parut pas la choquer. Il se mit à malaxer la pointe de ses seins, les tordant, les faisant rouler sous ses doigts. Avec Priscilla, il n'avait plus de barrières. Ses mains volaient de son sexe à sa poitrine, tandis que sa langue de lézard semblait lui aspirer la moelle épinière. Quand il sentit qu'il allait exploser dans sa bouche, il se retira brusquement et la retourna sur le ventre.

La courbe de sa croupe était vraiment inouïe : le rêve impossible du sodomite. Malko la contempla si longtemps que Priscilla tourna la tête et demanda :

— Tu n’as plus envie de me baiser ?

— Si, dit Malko. Et plus encore !

Il s’allongea de tout son long sur elle, son sexe durci enfoui dans la raie de ses fesses. Puis, il se redressa et s’enfonça d’une longue poussée dans son ventre, arrachant à la jeune femme un soupir ravi. Pendant quelques minutes, il la besogna lentement, aspiré par le fourreau brûlant, retardant le moment délicieux où il allait la sodomiser. Il se pencha à son oreille et murmura, alors qu’il posait son sexe contre l’entrée de ses reins :

— La première fois que je t’ai vue à Belgrade, je me suis dit que je te sodomiserais encore sur ton lit de mort...

Joignant le geste à la parole, il pesa de tout son poids et regarda son sexe écarté le sphincter et disparaître lentement dans la croupe de Priscilla. Elle était si souple qu’il s’y enfonça entièrement, sans l’ombre d’un effort. Il s’arrêta, savourant l’exquise sensation. C’est Priscilla qui donna le coup d’envoi de la seconde mi-temps, en commençant à contracter spasmodiquement son sphincter, comme pour « traire » Malko. Celui-ci poussa un cri d’agonie. C’était trop bon.

— Arrête, arrête, supplia-t-il. Tu vas me faire jouir.

Priscilla n’arrêta pas et il sentit sa sève monter irrésistiblement. Il se ficha en elle d’un ultime coup de reins avec un cri sauvage qui dut s’entendre jusqu’à la piscine. Sous lui, la jeune Noire tremblait de tous ses membres. Elle reprit son souffle pour murmurer :

— Tu es vraiment un salaud ! C’est la première fois que je trompe mon mari de cette façon. Marc, il ne me fait jamais ça, il n’ose pas. Il dit que c’est bestial.

— C’est bestial, confirma Malko, apaisé.

Il se retira et caressa doucement la peau soyeuse de Priscilla Clearwater.

— Tu vas me donner encore envie, fit-elle. Je voudrais aller à la piscine. Et ensuite faire du shopping au bazar.

— Commençons par la piscine, proposa Malko.

Quel miracle que Priscilla soit venue à Peshawar... Il repensa à Oussama Bin Laden et l’idée qu’il puisse enfin le retrouver ajouta à son euphorie. Ce serait le couronnement de sa carrière.

Les rues de l'Issalani Bazar, étroites et pentues, grouillaient d'animation. C'était le coin des tissus et des vêtements. Des hommes au regard halluciné s'écartaient de Priscilla comme si c'était le diable, en dépit du foulard couvrant ses cheveux. Un peuple de refoulés. Les boutiquiers la regardaient, les yeux écarquillés : ils n'avaient jamais vu de Noire. Soudain, la jeune femme tomba en arrêt devant une petite échoppe de Mohammed Ali Johad Street offrant tout un assortiment de burqas.

— J'en veux une ! lança-t-elle.

Malko se dit que cela pouvait être un accessoire érotique amusant. Il marchanda une superbe burqa vert émeraude que Priscilla tint à enfiler séance tenante, sous le regard effaré du marchand, content d'empocher ses 1000 roupies.

Même sous la burqa, les formes de Priscilla restaient agressives. Malko la prit par la main et ils s'éloignèrent vers le bazar des bijoux.

— On étouffe là-dessous ! lança la jeune femme, mais c'est amusant...

Et anonyme. Évidemment, des regards suspicieux suivaient le couple inhabituel : un étranger accompagné d'une femme en burqa.

Le bazar des bijoux était une voie étroite et couverte qui montait vers le haut du bazar, alignant ses vitrines dans un éblouissement d'or. Soudain, pendant que Priscilla regardait un pendentif, Malko remarqua deux femmes en burqa rouge derrière eux. L'une d'elles avait un portable collé à l'oreille. Ils entrèrent dans la boutique et quand ils ressortirent, elles étaient encore là. Ils reprirent leur promenade, les femmes sur leurs talons. L'une des deux continuait à téléphoner. Bizarre. Comme elles ne semblaient pas représenter un danger, Malko s'en désintéressa. Peut-être étaient-elles tout simplement curieuses. Mais, dix minutes plus tard, alors qu'ils revenaient sur leurs pas, il les aperçut de nouveau ! L'une avait toujours l'oreille collée à son portable.

— Tu vois ces deux femmes en burqa ? dit-il à Priscilla. Je voudrais que tu t'approches d'elles, que tu essaies de voir ce qu'il y a sous leur grille de tissu.

— Pourquoi ?

— Je veux être certain que ce sont bien des femmes...

Il s'immobilisa devant une vitrine et Priscilla se dirigea vers les deux femmes. Aussitôt, celles-ci battirent en retraite dans une ruelle transversale et disparurent. Priscilla revint.

— Je n'ai rien pu voir ! annonça-t-elle.

— Tant pis, dit-il. Filons, je ne suis pas tranquille.

Il se souvenait de ce qui était arrivé à Angie Boatman et ne voulait pas faire courir de risque à la jeune Noire. Ils ressortirent du bazar, retrouvant la chaleur accablante. Dès qu'il fut dans la Navigator, il mit la clim et s'engagea dans Circular Road, tandis que Priscilla se débarrassait de sa burqa. Elle était en nage.

— Tu avais peur de quoi ? demanda-t-elle.

— Que l'on nous tue.

Elle ouvrit de grands yeux.

— Pourquoi ?

Malko esquissa un sourire.

— Parce que nous sommes blancs. Ou à cause de ce que je fais...

Priscilla posa la tête sur son épaule.

— Tu fais peur à l'ambassadeur, je ne lui ai pas dit que je venais te rejoindre.

À l'entrée du *Pearl Continental*, les soldats du Frontier Corps protégeant l'hôtel leur firent signe de stopper pour inspecter le dessous de la voiture. Malko allait redémarrer lorsqu'un choc contre sa portière le fit sursauter. Un des soldats, les yeux hors de la tête, braquait sa Kalach sur lui, en hurlant des choses incompréhensibles. Stupéfait, Malko baissa la glace.

— *What...*

— *A bomb !* hurla le Pakistanais. *A bomb !*

Avant de détalé, suivi des autres soldats. Le poulx à 200, Malko se tourna vers Priscilla.

— Descends vite et cours vers l'hôtel.

Il descendit de son côté et courut s'abriter derrière un arbre. D'autres soldats surgissaient de partout, attirés par les glapissements de leurs copains. Un civil de l'hôtel accourut, affolé.

— Sir, il y a une bombe sous votre voiture ! Il faut appeler la police...

— Dégagez ! vite ! lança Malko, avant de courir lui-même vers l'hôtel où Priscilla, grise de peur, était déjà arrivée.

La Navigator bloquait toujours l'entrée du Pearl, portières ouvertes. Quelques minutes plus tard, des policiers arrivèrent dans un fourgon bleu et établirent un cordon de sécurité, détournant la circulation dans Khyber Road. Du lobby, Malko appela Jim Morisson de son portable.

— Jim, dit-il, est-ce que Dustin Woods est là ?

— Non, dit le consul, il n'est pas encore revenu du Béloutchistan.

— Dans ce cas venez immédiatement au *Pearl*. On a trouvé un engin explosif sous ma voiture.

Il appela ensuite Greg Bautzer à Islamabad.

Le chef de station de la CIA n'hésita pas.

— Je saute dans ma voiture et j'arrive ! dit-il. Ne bougez plus de l'hôtel.

Même en roulant vite, il en avait pour deux heures et demie.

Dans le *lobby*, les Pakistanais leur jetaient des regards intrigués. Priscilla s'accrocha à Malko et dit d'une toute petite voix :

— Je crois que je vais m'évanouir... Il faudrait que je boive quelque chose de fort.

— Viens, dit Malko.

Il gagnèrent le cinquième. Au bar des étrangers, un Pakistanais était en train d'empiler des bouteilles de Defender dans un carton. Contrebande.

— Un cognac pour madame, demanda Malko. Et une vodka pour moi.

Le garçon fit surgir une bouteille d'Otard XO, remplit un verre que

Priscilla avala d'un coup, reprenant des couleurs.

— *My god*, ça va mieux, dit-elle d'une voix plus ferme.

Malko laissa glisser la vodka sur sa langue. Il comprenait maintenant le manège des deux femmes en burqa qui les suivaient, tout en téléphonant. Elles prévenaient leurs complices en train de poser la bombe sous la Navigator...

*

* *

Le Business Center du *Pearl Continental* avait été mis à la disposition de la police pakistanaise pour l'interrogatoire des témoins et l'examen des pièces à conviction. Priscilla Clearwater était partie se reposer et Malko, assisté par le consul Jim Morisson, essayait de répondre aux questions des enquêteurs sans leur révéler trop de choses.

Il y avait la police locale, une équipe de démineurs et des civils de l'IB ou de l'ISI. Visiblement, la personnalité de Malko les intriguait. La présence du consul américain connu pour ses liens avec la CIA, bien que Malko soit porteur d'un passeport autrichien, ne contribuait pas à éclaircir les choses.

Malko avait eu beau préciser qu'il était sous contrat avec le gouvernement américain pour le *Safe Border Program*, ses interlocuteurs n'en croyaient pas un traître mot. Évidemment, il était la victime désignée, ce qui rendait les policiers prudents. L'un d'eux s'approcha de lui et demanda à brûle-pourpoint :

— Vous n'étiez pas présent lors de l'attentat contre le *Khan Club* ?

— Absolument, reconnut Malko. La diplomate américaine qui se trouvait avec moi a d'ailleurs été tuée.

— Pensez-vous qu'il y ait un lien entre ces deux attentats ? demanda le policier.

Malko n'eut pas à répondre à cette question délicate. Greg Bautzer venait d'arriver. Il se dirigea droit vers un moustachu en civil à qui il serra la main avant de l'entraîner vers Malko.

— Je vous présente le major Haripur qui représente l'ISI à Peshawar. Nous sommes de vieux amis.

C'est-à-dire qu'il le ravitaillait en whisky. Greg Bautzer et lui eurent un long conciliabule et, comme par miracle, les policiers ne s'intéressèrent plus à Malko. Le chef de station de la CIA revint vers lui.

— Venez, on va examiner l'engin trouvé sous votre voiture.

L'engin explosif était posé sur une table, démantelé. Il se composait d'un cordon Bickford enroulé sur une assez grande longueur, connecté à une boîte rectangulaire d'où partaient cinq fils de couleurs différentes, vert, rouge, bleu, jaune et noir, reliés à un détonateur électrique, lui-même en partie enfoncé dans un pain d'explosif jaunâtre. Le major Haripur l'examina attentivement et se tourna vers Greg Bautzer.

— Cela ressemble beaucoup à de l'« Al-Sahiba mixture », un explosif à base de TNT utilisé par Al-Qaida.

Le fil bleu et le jaune avaient été sectionnés.

Greg Bautzer, lui, examinait le système de mise à feu. Il le reposa et dit à Malko :

— Vous avez eu de la chance ! Ce timer de fabrication artisanale est très sophistiqué. Selon les fils que l'on coupe, on peut régler de cinq minutes à cinq jours. (Il pointa le doigt vers les deux fils coupés.) Le système avait été réglé sur cinq heures. Si on avait sectionné le fil noir au lieu du jaune, c'eût été cinq minutes.

Un ange passa et s'enfuit à tire-d'aile.

Normalement, la Navigator aurait dû exploser entre le bazar et le *Pearl Continental*... Ce jour-là, l'ange gardien de Malko n'avait pas fait la grasse matinée.

Malko, étonné des connaissances techniques de l'Américain, demanda :

— Vous en avez déjà vu de semblables ?

— Oui, fit Greg Bautzer. Au Népal, chez les groupes terroristes manipulés par les services pakistanais. Et au Cachemire.

Malko plongea son regard dans celui de l'Américain.

— Vous voulez dire que...

Greg Bautzer désigna du regard le major Haripur et proposa :

— Venez, on va boire un verre en haut.

Ils s'éclipsèrent et gagnèrent le bar du cinquième, heureusement désert. Ils s'installèrent au comptoir. Vodka pour Malko et un Defender sans glace pour le chef de station. Celui-ci leva son verre.

— À votre chance ! Vous avez une idée de la façon dont on a piégé votre voiture ?

— Oui, quand j'étais au bazar avec Priscilla Clearwater. À un moment, nous avons été suivis par deux femmes en burqa dont l'une n'arrêtait pas de téléphoner. Sûrement pour tenir les poseurs de bombe au courant de nos déplacements.

— Voilà un point éclairci, conclut Greg Bautzer. Mais ce n'est pas rassurant. Deux attentats contre vous en une semaine, cela signifie que vous êtes repéré, localisé et ciblé par une équipe d'Al-Qaida établie à Peshawar. Qui a sûrement des informateurs et des copains au sein de l'ISI locale. C'est comme cela qu'ils ont obtenu ce système de mise à feu.

— Qui leur a donné l'ordre de le faire ?

L'Américain eut un geste évasif.

— Je n'en sais rien. Tout est poreux ici. Il y a peut-être eu des fuites du côté d'Hadji Sulaiman. Dans ce cas, Bin Laden a mis en route des contre-mesures. Ou simplement, les responsables de ce réseau pensent que votre contact avec Sulaiman représente un danger. En tout cas, ils risquent d'essayer encore de vous liquider, si vous restez à Peshawar.

— Je suis *obligé* de rester, dit Malko. L'opération de localisation de Bin Laden est en cours.

Greg Bautzer lui jeta un regard plein de scepticisme.

— Vous y croyez vraiment ? Je sais qu'Hadji Sulaiman a été en contact avec les « gumshoes » et que cela n'a rien donné.

— Exact, confirma Malko. Il voulait la promesse d'être nommé gouverneur de Jalalabad s'il attrapait Bin Laden. Dick Spacey n'a pas pu s'engager.

— Dites donc, vous en savez plus que moi, reconnut, vexé, le chef de station. Où avez-vous trouvé cela ?

Malko ne pouvait décemment pas lui dire que c'était entre les cuisses de l'épouse de Dick Spacey. Éludant sa question, il précisa

simplement :

— Moi, grâce à Frank Capistrano, j'ai pu prendre cet engagement et offrir des garanties à Hadji Sulaiman. Désormais, il est *vraiment* motivé.

— Où en êtes-vous ?

— Il est parti sur le sentier de la guerre. J'attends un message de lui, qu'il doit me faire porter ici. Voilà pourquoi je ne peux pas quitter Peshawar.

Greg Bautzer demeura silencieux quelques instants, puis remarqua :

— Le risque est que les autres soient au courant. Dans ce cas, ils vont tout faire pour vous éliminer avant le retour de Hadji Sulaiman. Sans parler des risques courus par celui-ci.

Il termina son verre et dit :

— Je vais redescendre les calmer et prendre une chambre. On fera le point demain matin. Faites très attention, parce qu'ils vont sûrement recommencer.

*

* *

À peine Malko eut-il ouvert la porte de sa chambre qu'une forme verte se dressa devant lui, brandissant une bouteille de cognac Otard XO aux trois quarts vide ! Sans la lâcher, Priscilla se jeta au cou de Malko et l'étreignit.

Ce qui lui permit de constater qu'elle ne portait rien sous sa burqa. La Noire se mit à danser une sorte de gigue endiablée, se frottant contre lui comme une chatte en chaleur.

— Viens danser le N'Dombolo ! lança-t-elle d'une voix pâteuse.

Elle se croyait toujours au Kenya. Elle voulut embrasser Malko, oubliant le barrage de la burqa, et éclata de rire. Malko voyait briller ses yeux à travers le masque vert.

— Tu as bu, dit-il, lui ôtant la bouteille des mains. Où as-tu trouvé ça ?

— Je suis retournée la chercher au bar, dit-elle. J'avais peur toute

seule. Et tu ne revenais pas. Maintenant, ça va, j'ai envie de danser.

Les bras noués autour de son cou, Priscilla Clearwater dansait maintenant une sorte de tango plus lubrique qu'argentin, le ventre incrusté contre le sien. Il passa la main sur la croupe moulée par le nylon vert et elle se pressa encore plus contre lui.

Ce corps invisible mais dont on pouvait explorer toutes les courbes était finalement très excitant. Maligne, Priscilla transforma sa gigue endiablée en un balancement beaucoup plus lascif qui ne tarda pas à réveiller Malko. Elle lui dit d'une voix suppliante, à travers la burqa :

— *Fuck my pussy, now*(24) !

Malko s'écarta d'elle, la fit pivoter et s'agenouiller par terre, le torse sur le lit. Relevant sa burqa, il découvrit son extraordinaire croupe nue. Cinq secondes plus tard, il l'embrochait d'un seul élan. Puis, les mains crochées dans ses hanches, il se lança dans une cavalcade effrénée, encouragé par Priscilla qui se montrait particulièrement bruyante, accompagnant ses cris d'un mouvement circulaire du bassin, comme si elle voulait se visser à la cheville qui la transperçait.

Sentant qu'il n'allait pas tenir longtemps, il se retira brusquement, remonta un peu et, de toutes ses forces, viola les reins de Priscilla, avalé jusqu'à la garde par un sphincter complice. Cette communion déclencha instantanément son plaisir et il se vida, collé à sa croupe, avec un cri sauvage. Dès qu'il se fut retiré, Priscilla, les yeux fous, échevelée, arracha la burqa.

— C'est super ! proclama-t-elle, je n'ai jamais rien ressenti d'aussi fort. Je vais en acheter une et l'offrir à Angélique pour qu'elle s'amuse avec son mari...

Enfin une authentique salope. Cependant, Malko voyait mal un *spécial agent* du FBI, élevé dans la religion baptiste, sodomiser sa femme en burqa.

Priscilla bâilla et soupira.

— J'ai sommeil...

Quatre secondes plus tard, elle s'écroulait sur le lit.

*

* *

La sonnerie insistante du téléphone arracha Malko à sa gueule de

bois. Ça ne pouvait pas être Hadji Sulaiman qui l'appelait toujours sur son portable. Donc c'était Greg Bautzer. Il décrocha et entendit une voix d'homme inconnu demander avec un fort accent américain :

— *Mister Linge, please.*

— C'est moi.

— Je vous attends dans la *breakfast room*, annonça l'inconnu, avant de raccrocher, sans autre précision.

Malko regarda Priscilla qui dormait sur le ventre, réprima une forte envie de goûter encore à sa croupe, puis fonda sous sa douche, intrigué. Quand il en sortit, il appela la chambre de Greg Bautzer.

— Quelqu'un me demande en bas, dit-il. Un Américain.

— Je ne suis pas au courant, dit le chef de station de la CIA. Vous voulez que j'aille me renseigner ?

— Non, j'y vais, dit Malko.

Ce devait être le contact militaire annoncé par Frank Capistrano.

Il descendit. Au restaurant, il n'y avait qu'un étranger. Un homme à la forte carrure, les cheveux ras, le regard clair, en tenue kaki. Discret comme une voiture de pompiers, avec « army » gravé sur le front. Malko s'approcha de lui.

— Vous m'avez appelé ? Je suis Malko Linge.

L'autre se leva, comme propulsé par un ressort.

— Colonel James Norris. 18^e division de montagne. À vos ordres.

Il se rassit, raide comme un automate. Malko essaya de chasser son mal de tête. La vodka qu'il avait bue la veille avait été distillée dans une baignoire. Le colonel Norris laissait ses œufs brouillés refroidir. Malko commanda un café et se pencha vers lui.

— Colonel, demanda-t-il à voix basse, qui vous a envoyé et d'où venez-vous ?

— Sir, répondit l'officier, j'ai reçu l'ordre direct du général Tommy Franks de me mettre à votre disposition, tous moyens réunis, pour une opération spéciale. Je suis arrivé de notre base de Kandahar par hélico, il y a une demi-heure.

— Mais le général Tommy Franks se trouve à Tampa, en Floride, objecta Malko.

C'était le responsable de toutes les opérations militaires en Afghanistan. Hélas, il n'avait jamais vu l'Afghanistan que sur ses écrans de contrôle.

— Affirmatif, confirma le colonel Norris. Lui-même a reçu des ordres du Pentagone, ajouta-t-il en baissant la voix.

La main de Frank Capistrano était passée par là. Il avait renoncé à la vitamine B-52 pour des moyens plus précis. Le colonel guettait Malko, débordant de bonne volonté.

— Quels sont vos moyens ? demanda celui-ci.

— Je commande un régiment basé à Kandahar, récita le colonel. Nous disposons d'hélicos Chinook gros-porteurs pour le transport et d'une escadre de « gunships » pour l'attaque au sol et notre protection. Nos hommes sont équipés A.B.C.(25) et disposent d'armes légères collectives. En ce qui concerne la couverture aérienne, j'ai l'autorisation de faire appel à des F-16 basés sur *l'USS Intrepid*. Ils peuvent être sur zone en quatre-vingt-dix minutes. Dès que vous m'aurez précisé la D.Z.(26) je ferai mettre en place un drone Predator qui nous informera en temps réel.

C'est tout juste s'il ne déplia pas une carte sur ses œufs brouillés... Frank Capistrano avait mis le paquet... Une pensée traversa Malko.

— Vous vous êtes posé sur un terrain militaire pakistanais ?

— Affirmatif. C'est obligatoire.

— Les Pakistanais ne vous ont pas posé de questions ?

— Affirmatif, sir. Mission de liaison. Ils ont été très coopératifs, ont mis un véhicule à ma disposition.

Malko faillit en avaler son café de travers et regarda autour de lui. Il devait y avoir un agent de l'ISI sous chaque canapé. Il commençait à comprendre pourquoi les Américains n'avaient pas encore attrapé Bin Laden. Il ne put résister au plaisir de se pencher vers l'officier et de lui glisser :

— Colonel, il faut que vous gardiez à l'esprit que nous sommes en ce moment dans un pays *ennemi*.

— Mais, objecta l'officier, le Pakistan est notre allié.

— Le Pakistan, peut-être, corrigea gentiment Malko, mais pas tous les Pakistanais. Dans cet hôtel, il y a probablement une douzaine d'agents d'Al-Qaida.

Le colonel Norris jeta un regard suspicieux autour de lui et Malko se demanda s'il n'allait pas sortir son Beretta 92 réglementaire et se mettre à tirer sur les garçons. Il se contenta de sortir un Zippo, décoré d'un aigle, symbole des États-Unis, et d'allumer nerveusement avec un cigarillo à l'odeur infecte.

— Il me manque encore quelques éléments pour déclencher l'opération à laquelle vous êtes assigné, expliqua Malko, donc vous êtes en *stand-by*.

Il avait intérêt à ce que Hadji Sulaiman se manifeste vite, pour prendre de vitesse les espions d'Al-Qaida qui ne manqueraient pas de renifler quelque chose de suspect. Le colonel Norris le regardait, bouche bée. Pour mettre les points sur les i, Malko précisa à voix basse :

— Hier soir, on a essayé de faire sauter ma voiture. Avec peut-être l'aide des services spéciaux pakistanais. Alors, si vous tenez à rester entier, faites ce que je vous dis.

Son portable grelotta. Malko prit la communication et reconnut immédiatement la voix de Hadji Sulaiman. Ça tombait à pic.

— Ne prononcez pas de nom, dit l'Afghan, j'ai des choses importantes à vous dire. Rendez-vous aujourd'hui à quatre heures au cinéma Shumar, dans Parragi Road.

CHAPITRE VII

Son portable coupé, Malko revint au colonel Norris, toujours moralement au garde-à-vous.

— J'en saurai plus aujourd'hui, annonça-t-il. En attendant, le mieux est que vous vous installiez au consulat, de façon qu'on ne puisse pas surveiller vos faits et gestes. Je viendrai vous y rencontrer en fin de journée. J'appelle le consul immédiatement. Vous vous déplacez comment ?

— L'armée pakistanaise a mis à ma disposition un véhicule et un chauffeur.

— Renvoyez-les. Je vais vous conduire moi-même au consulat.

Dompté, le colonel se leva et suivit Malko, transportant son barda dans la Navigator. Il semblait complètement dépassé par les événements et Malko tint à le rassurer.

— Je pense avoir besoin de vous très vite, fit-il. Avez-vous un téléphone protégé pour communiquer avec votre unité ?

— Affirmatif.

Si l'arrivée du colonel Norris était la preuve que Frank Capistrano avait le bras très long, il restait à localiser Oussama Bin Laden. Pour la première fois, Malko se dit qu'il allait peut-être réussir. L'appui de la Maison-Blanche permettait une coordination efficace, impossible autrement. Il eut une pensée amusée pour Dick Spacey, le malheureux agent du FBI, époux d'Angélique. Si Malko réussissait, il aurait vraiment perdu sur toute la ligne. Pendant que le colonel Norris transférait ses affaires, il alla rejoindre Greg Bautzer dans sa chambre. Ce dernier semblait soucieux.

— Les gens de PISI m'ont cuisiné jusqu'à deux heures du matin, annonça-t-il à Malko. J'ai dû leur offrir deux bouteilles de Defender « 5 ans d'âge » pour qu'ils me lâchent. Ils se doutent que quelque

chose d'important se trame sous leurs yeux.

— Ceux qui ont voulu faire sauter ma voiture aussi, remarqua Malko. On a dû me surveiller dès ma première visite à Hadji Sulaiman. Vous repartez à Islamabad ?

— Oui, sauf si vous avez besoin de moi...

— Je ne pense pas.

Il préférerait ne pas trop en dire au chef de station de la CIA qui risquait de se précipiter de tout rapporter à sa Centrale. Les deux hommes se quittèrent presque froidement. Greg Bautzer tint quand même à préciser :

— Ce n'est pas l'ISI qui utilise lui-même le système de mise à feu trouvé sous votre voiture. Il les fabrique et les « offre » aux groupes terroristes qu'il manipule. Évidemment, ceux-ci en font ensuite ce qu'ils veulent.

Ce n'était guère plus rassurant.

Le colonel Norris attendait stoïquement dans la Navigator garée en plein soleil, transpirant comme un malade.

Malko songea soudain à un menu problème qui pourrait néanmoins se poser.

— Colonel, demanda-t-il, vous et vos hommes êtes-vous autorisés à opérer en dehors des frontières de l'Afghanistan ?

Pris de court, l'officier précisa :

— On ne m'a pas donné de consignes sur ce point. Je dois obéir strictement aux ordres que vous me donnerez.

— Bien, dit Malko, alors qu'ils franchissaient la grille du *Pearl*, prévenez votre hiérarchie qu'il est *possible* que cette opération ait lieu en territoire pakistanais. Qu'elle répercute l'information au plus haut niveau et qu'elle obtienne le feu vert.

Jamais encore l'armée américaine n'avait lancé une opération offensive sur le territoire pakistanais. Elle se contentait d'avoir quelques détachements dans le Waziristan ou les zones tribales, chargés de diriger des opérations ou de faire du repérage. Il ne faudrait pas qu'au dernier moment, Oussama Bin Laden repéré, l'opération ne puisse se faire pour des raisons politiques.

Vingt minutes plus tard, il installait le colonel Norris dans la résidence du consulat, dans une pièce décorée uniquement d'un climatiseur.

— À ce soir, fit-il.

*

* *

Le cinéma Shumar n'était pas climatisé et il y faisait à peine moins chaud qu'à l'extérieur. Un bon petit 40 C°. On y jouait un film égyptien et la salle était pratiquement vide. Malko s'assit dans les derniers rangs et laissa ses yeux s'habituer à l'obscurité. Près d'une demi-heure s'écoula. La trotteuse lumineuse de sa Breitling abattait courageusement son travail et il commençait à s'angoisser lorsqu'il aperçut plusieurs silhouettes surgir de derrière l'écran. Il faisait trop sombre pour qu'il puisse les identifier. Prudent, il ôta le Beretta 92 de sa ceinture et le posa à côté de lui. Le groupe se sépara et un des hommes s'approcha de lui.

C'était Hadji Sulaiman, nu-tête, en tenue pakistanaise, avec son éternel gilet noir. Il prit place à côté de Malko, tandis que ses gardes du corps occupaient les rangées voisines.

— Excusez-moi, fit-il à voix basse. J'ai dit à tout le monde que je partais pour l'Iran. On me croit hors de Peshawar. J'habite chez un cousin sûr, à l'écart de la ville, dans la zone tribale. Je veux être certain que l'ISI ne me surveille pas. Ils sont venus plusieurs fois rôder autour de ma maison de Khorat Road. Ils flairent quelque chose. Mais j'ai quand même une bonne nouvelle.

— Vous avez retrouvé...

— Non, non, pas encore. Mais je sais ce qui s'est passé au *Khan Club*. C'est à cause de la CIA.

— De la CIA ?

— Oui, il y a trois semaines, les Américains ont essayé d'assassiner Gulbuddin Hekmatyar. Ils l'ont raté, mais Hekmatyar a juré de se venger. Comme il possède un réservoir de fidèles à Peshawar, dans le camp de réfugiés, il a demandé à des militants de surveiller le consulat américain où vont les gens de la CIA, d'en repérer et d'essayer de les tuer. C'est tombé sur vous. Par malchance, vous y étiez. Mais cela n'a rien à voir avec notre affaire.

Malko n'était pas convaincu. Hadji Sulaiman ne semblait pas être au courant de l'affaire de la Navigator où, là, Malko était visé. L'Afghan semblait nerveux et angoissé, regardant sans cesse autour de lui. Il se pencha et dit à l'oreille de Malko :

— Vous êtes certain que j'aurai ce poste de gouverneur si...

— Vous avez la parole du président des États-Unis, assura Malko, avec un peu d'emphase. Et la mienne. Pourquoi ?

— Je suis inquiet, avoua Sulaiman, j'ai beaucoup réfléchi pendant ces quelques jours. Je risque ma vie et celle de ma famille. S'ils le peuvent, ils m'extermineront. Les talibans sont encore très puissants et les gens d'Al-Qaida aussi.

— N'ayez pas peur, fit Malko, vous bénéficierez de la protection des États-Unis et du nouveau gouvernement d'Hamid Karzaï...

Mais Kaboul était loin de Jalalabad. Il sentait l'Afghan prêt à se dérober et voulut sceller leur accord. Penché à son oreille, il lui dit :

— Je suis chargé de vous dire qu'en plus de votre poste de gouverneur, si l'opération réussit, vous serez en position de réclamer la prime de vingt-cinq millions de dollars.

Hadji Sulaiman en perdit la voix quelques instants, puis interrogea, incrédule :

— *En plus* du poste de gouverneur ?

— Il s'agit d'une récompense *politique*, souligna Malko. Officieuse. La prime pour la capture d'Oussama est offerte par le gouvernement américain. Je ne vois pas comment il ne pourrait pas vous la donner.

— Dans ce cas, c'est formidable ! approuva l'Afghan, regonflé à bloc.

Ce n'était pas le moment de l'alerter à nouveau. Malko refoula au plus profond de sa tête l'affaire de la Navigator. Et ce qu'il entendit ensuite lui donna envie de chanter.

— Je pars demain matin, annonça Hadji Sulaiman à voix basse. Je vais d'abord, par la route, à Parachinar. C'est encore au Pakistan, dans la zone tribale, juste en face du massif de Tora-Bora. Ensuite, je partirai à cheval pour gagner Deh Bala, de l'autre côté de la frontière. C'est là que j'ai rendez-vous avec l'homme qui a ramené les mules.

— Combien de temps mettrez-vous ?

— Il n'y a que trente kilomètres entre Parachinar et Deh Bala, mais ce sont des sentiers muletiers. Je ne veux pas passer par le col de Oghas qui risque d'être surveillé par l'armée pakistanaise. Si tout se passe bien, j'arriverai en fin d'après-midi. L'homme que je dois rencontrer me rejoindra à la nuit tombée. Il doit faire très attention.

— Et ensuite ?

— Il me dira où il a amené les mules. Le problème, c'est que je ne suis pas sûr qu'il sache lire une carte. Il va falloir qu'il me donne des points de repère précis.

— Ce ne serait pas mieux qu'il y retourne avec vous ?

Hadji Sulaiman se décomposa.

— Non, c'est trop dangereux, mais je connais bien la région. J'obtiendrai les précisions nécessaires.

Malko comprit qu'il n'en sortirait rien de plus. Il puait la peur.

— Dès que vous aurez l'information, conseilla-t-il, appelez-moi de votre « touraya ». Que je puisse agir. Et au besoin, venir vous chercher avec un hélicoptère. Nous ne perdrons pas de temps.

— D'accord, promit l'Afghan.

Il se leva et s'éloigna après une molle poignée de main qui sentait la transpiration. Silencieusement, ses hommes l'encadrèrent et ils disparurent tous vers le fond de la salle. Malko se hâta de ressortir. Assommé par la chaleur inhumaine, il marcha, surveillant ses arrières. Il était venu en taxi pour ne pas attirer l'attention avec la Navigator. Il n'avait plus qu'à attendre et à prier.

Priscilla Clearwater était repartie, comblée, à Islamabad, avec quelques souvenirs de plus. Et cette salope avait emporté la burqa... Le temps allait être dur à tuer. Au minimum vingt-quatre heures. Mais les dés étaient jetés. N'ayant rien d'autre à faire, il gagna le consulat où il trouva le colonel Noms penché sur des cartes. Le visage de l'officier s'éclaira.

— *Sir*, annonça-t-il, j'ai une réponse positive à la question que vous m'avez posée. Nous pouvons intervenir sur le territoire pakistanaise. Je dois simplement informer le général Franks qui m'a donné une ligne directe protégée à cet effet.

— Bravo, dit Malko. Reposez-vous, il ne se passera rien aujourd'hui.

Par superstition, il ne voulait pas mentionner la zone possible d'intervention.

*

* *

Le soleil déjà bas sur l'horizon découpait les crêtes ouest du massif de Tora-Bora comme des ombres chinoises. La température avoisinait encore 38 C°. Hadji Sulaiman chevauchait en deuxième position, derrière un habitant du cru qui s'y reconnaissait dans les multiples embranchements des sentiers de montagne où deux chevaux ne pouvaient pas aller de front. Ils étaient partis de Parachinar vers midi et se trouvaient encore à une heure de Deh Bala. Le paysage était magnifique et sauvage avec ses pentes ocre et caillouteuses, semées de quelques masures en pisé et en pierres sèches. Une des zones les plus désolées de la frontière. Avec lui, Hadji Sulaiman avait emmené une douzaine d'hommes, les plus sûrs, qui ignoraient le motif de son déplacement. Kalachnikov à l'épaule, ils avançaient en silence, buvant parfois un peu de thé froid ou d'eau minérale. La piste bifurqua vers l'est, avant de redescendre vers le plateau où se trouvait le village, et ils reçurent la brûlure du soleil dans le dos. À part le bruit intermittent d'une pierre qui roulait, le silence était absolu. Hadji Sulaiman avait l'estomac noué. Tant de choses pouvaient se passer. À commencer par la défection de celui avec qui il avait rendez-vous. Il pouvait avoir eu peur... En dépit des 500 000 roupies promises. Il résista à l'envie d'utiliser son « touraya » pour dire où il se trouvait.

La courroie retenant le holster du lourd Makarov lui sciait l'épaule, mais le rassurait en même temps. Cette expédition le rajeunissait, lui rappelant l'époque où il traquait les Soviétiques dans cette région qu'il connaissait par cœur, le Nangahar, celle de son enfance.

Désormais, il se trouvait en Afghanistan. Sous la lumière rasante du soleil déjà bas sur l'horizon, il aperçut les quelques maisons de Deh Bala. Maintenant, la piste descendait et ils allaient un peu plus vite. Il aperçut l'échoppe, au début du village, où on vendait un peu de tout : des armes fabriquées à Darra, des sodas, des tissus, de la nourriture. Un cuisseau de chèvre pendait, attaché à une ficelle, recouvert de mouches. Assis en tailleur, le boutiquier salua les arrivants d'un geste mesuré.

— *Salam Aleykoun.*

— *Aleykoun Salam*, répondit poliment Hadji Sulaiman.

Il continua son chemin. Le village semblait désert, mais ce n'était qu'une illusion. Les gens restaient à l'intérieur des maisons, les femmes ne sortaient jamais et les hommes le moins possible. Cent mètres plus loin, Hadji Sulaiman aperçut plusieurs mules attachées à un poteau et son cœur battit plus vite. L'homme avec qui il avait rendez-vous était revenu de son périple. Il vint s'arrêter à côté des mules et descendit de cheval, attachant sa monture à côté des mules. Un rideau fermait la porte de la masure en pierres sèches où devait l'attendre son correspondant.

Laissant ses hommes à l'extérieur, il écarta le rideau et pénétra à l'intérieur.

On n'y voyait goutte, juste la forme des objets, mais ce qui le frappa tout de suite, c'est l'odeur. Fade, écœurante, aigre-douce. Il appela doucement :

— Gholaman !

Pas de réponse. Sortant de la poche de son charouar un Zippo Harley-Davidson jadis offert par la CIA, il l'alluma. La longue flamme jaune éclaira l'intérieur. L'homme avec qui il avait rendez-vous était bien là, assis sur un banc, le dos appuyé à une table de bois. Ses deux mains étaient clouées au bois de la table par des couteaux. Il avait la gorge tranchée d'une oreille à l'autre et le sang avait séché sur sa camiz blanche, presque jusqu'au ventre. De longues échardes de bois étaient plantées dans ses yeux, dépassant d'une dizaine de centimètres.

Machinalement, Hadji Sulaiman laissa le Zippo s'éteindre, comme si l'obscurité avait pu le protéger. Son cœur battait la chamade, son cerveau s'était vidé comme un évier. Même si son instinct de survie luttait encore, il savait. Il avait perdu. Soudain, tout lui parut futile. Fébrilement, il prit son « touraya » et composa le numéro qu'il savait par cœur. Il entendit les cliquetis de la recherche du satellite, qui furent couverts par une voix forte criant à l'extérieur :

— Hadji ! Viens, nous t'attendons. C'est Mojameddi.

Le ton était amical, mais c'était la voix de l'homme qui, cinq ans plus tôt, avait égorgé son fils, à Jalalabad. Il sursauta. Une voix sortait du « touraya », répétant :

— Allô, allô !

Hadji Sulaiman prit le récepteur et d'une voix calme, dit simplement :

— C'est moi, Hadji. Je vais mourir.

Mourir comme un pachtoune. Posant sa Kalachnikov, il sortit, écartant le rideau, ébloui par le soleil couchant. Une douzaine d'hommes coiffés d'un turban noir, armés de Kalachnikov et de RPG 7, l'encadraient. Ses gardes avaient disparu, ainsi que leurs chevaux : on les avait renvoyés. Mojameddi s'avança vers lui, impassible.

— Tu es exact, remarqua-t-il. Nous pourrons faire le *maghrib*⁽²⁷⁾ ensemble...

— Grâce à la protection d'Allah, oui, répondit Hadji Sulaiman.

— Ton ami Gholaman avait très envie de te voir, continua le taliban, malheureusement, nous sommes arrivés avant toi. Viens.

Sans un mot, Hadji Sulaiman le suivit, escorté par les talibans dont certains avaient les yeux maquillés au khôl, ce qui leur donnait l'air curieusement efféminé, en dépit de leur allure farouche. Ils parcoururent deux cents mètres environ, jusqu'à une plate-forme rocheuse dominant un à-pic vertigineux. Une corde pendait, accrochée à la plus grosse branche d'un acacia, terminée par un nœud coulant.

*

* *

Malko raccrocha, le pouls à 150, le cœur dans la gorge, la voix d'Hadji Sulaiman encore dans les oreilles.

« Je vais mourir. »

La voix était si posée qu'on aurait pu croire à une plaisanterie. Tout de suite après, la communication avait été coupée. Malko avait essayé de rappeler mais le « touraya » ne répondait plus. Il attendit, l'estomac noué, presque une heure, refaisant régulièrement le numéro du téléphone satellite d'Hadji Sulaiman. La nuit tomba brutalement. À neuf heures, il descendit et gagna la Navigator. Une demi-heure plus tard, il stoppait devant la maison d'Hadji Sulaiman. Les travaux continuaient et il fut reçu par un jeune homme parlant anglais.

— M. Sulaiman est en Iran, dit-il, il ne reviendra pas avant plusieurs jours. Voulez-vous laisser un message ?

— Non, merci, dit Malko, qu'il m'appelle lorsqu'il reviendra.

*

Malko n'avait pas fermé l'œil de la nuit, attendant la dernière minute pour appeler Frank Capistrano. La sonnerie du téléphone le fit sursauter. Une voix parlant anglais avec un fort accent demanda :

— Monsieur Malko Linge ?

— C'est moi, dit Malko.

— J'ai un message de la part de votre ami, Hadji Sulaiman. Il vous attend sur Jamrud Road, juste après le poste du Frontier Corps de Kharkano. Dans un pick-up rouge.

Avant que Malko ait pu dire un mot, l'inconnu avait raccroché. Il était sept heures et demie. Il sauta de son lit et appela le consulat.

— Dites au colonel Norris que je passe le prendre dans un quart d'heure, dit Malko à l'employé du consulat.

Habillé, il vérifia son pistolet et dégringola jusqu'au rez-de-chaussée. La circulation était déjà intense, le ciel était bleu et il faisait 46 C° à l'ombre. Il n'eut même pas à entrer dans le consulat : le colonel Norris l'attendait à la barrière du périmètre de défense. À peine dans la Navigator, il demanda :

— L'opération commence ?

— Je l'ignore encore, fit Malko. Vous êtes armé ?

— Affirmatif.

— Soyez prêt à vous servir de votre arme.

Tandis qu'il dévalait Khyber Road, Malko appela Greg Bautzer, lui expliqua ce qui arrivait et où il allait.

— C'est peut-être un piège, souligna-t-il. Si je ne vous ai pas donné signe de vie dans une demi-heure, prévenez l'ISI.

Vingt minutes plus tard, il arrivait au poste de Kharkano. Au-delà, c'était la zone tribale. Quelques soldats au large béret noir filtraient la circulation. Il repéra tout de suite sur le bas-côté, garé au milieu des restaurants en plein air, avec leurs minuscules tabourets, juste en face d'une mosquée, un vieux pick-up rouge Toyota, sans plaque. La cabine était vide. Il se gara à côté et descendit, le colonel Norris sur ses talons. Tout de suite, Malko aperçut sur le plateau du pick-up ce qui ressemblait à un tapis roulé dans une toile. Des essaims de mouches

bourdonnaient tout autour et une odeur douceâtre montait dans l'air brûlant.

Avec précautions, il souleva un coin de la bâche verte.

Hadji Sulaiman, les yeux fermés, semblait se reposer. Il avait la bouche entrouverte et une corde nouée autour du cou. Pour plus de sûreté, on lui avait tranché la gorge, une affreuse estafilade encore sanglante, d'une oreille à l'autre, qui attirait les mouches.

— *My God* ! fit dans son dos le colonel Norris.

Malko regardait pensivement le cadavre. Oussama Bin Laden venait de marquer un point. Il n'avait plus qu'à prévenir son patron, Frank Capistrano. Il pensa fugitivement que s'il avait parlé à l'Afghan de l'attentat contre la Navigator, il aurait peut-être renoncé et serait encore en vie. Mais Hadji Sulaiman voulait être gouverneur de Jalalabad.

Nouvelle version de l'histoire de l'homme qui voulait être roi...

CHAPITRE VIII

— Vous avez bien fait de ne pas toucher au corps, annonça Greg Bautzer. Il était piégé à l'aide de plusieurs grenades dégoupillées. Lorsque la police pakistanaise a déroulé la toile qui enveloppait le cadavre, elles ont explosé, tuant un policier et en blessant trois autres.

— On sait comment ce pick-up est arrivé jusque-là ? demanda Malko.

— Non, reconnut le chef de station de la CIA. Il n'avait pas de plaque, comme la plupart de ceux utilisés par les talibans ou Al-Qaida. On ne sait même pas à quel endroit il a franchi la frontière. Hadji Sulaiman était mort depuis la veille. Il a été *d'abord* pendu, puis éborgé.

Une atmosphère lugubre régnait dans le petit bureau du chef de station. Malko était revenu depuis quarante-huit heures à Islamabad, après avoir annoncé directement à Frank Capistrano l'échec de sa mission. Le conseiller spécial de la Maison-Blanche s'était contenté de dire :

— C'était un *long shot*... Vous n'avez pas démérité. Ce qui s'est passé prouve en tout cas que vous avez *approché* Bin Laden. Et qu'il a éprouvé le besoin de se défendre. Il faut continuer.

— Mais comment ? n'avait pu s'empêcher de demander Malko.

Le rire rocailleux de Frank Capistrano l'avait ragaillardi.

— Moi, je suis à Washington, je n'en sais rien. C'est vous qui êtes dans ce pays pourri. L'exemple de Sulaiman prouve qu'il y a sûrement des gens prêts à risquer leur vie pour gagner un gros paquet de dollars. Je continuerai à vous appuyer à fond.

— Merci, dit Malko, mais cela fait déjà beaucoup de morts...

— Je sais, reconnut Frank Capistrano, mais de mon temps, lorsqu'on faisait la guerre, il y avait des morts... Or, nous menons une vraie

guerre. En tout cas, à part une bombe atomique, vous aurez ce que vous voulez. Parce que nous avons désormais la preuve qu'Oussama Bin Laden est vivant. Ou alors, c'est un sacré leurre.

En regardant le visage lugubre de Greg Bautzer, Malko repensait à cette conversation. Il ignorerait à tout jamais si Hadji Sulaiman s'était *vraiment* rapproché de Bin Laden, ou s'il avait été éliminé pour avoir osé le rechercher. On ignorait encore où et par qui il avait été tué, et Angie Boatman était morte pour rien.

On frappa à la porte et Robert Baldwin, le grand échalas, adjoint de Greg Bautzer, pénétra dans la pièce, un journal à la main.

— Vous êtes célèbre, annonça-t-il à Malko.

Il lui montra un article de *News*, signé Rahimullah You-zoufzai, illustré par une photo de Malko, une de Hadji Sulaiman et une du massif de Tora-Bora, et qui racontait toute l'histoire ! Précisant que Hadji Sulaiman devait toucher vingt-cinq millions de dollars pour livrer Bin Laden. En encadré, dans une interview, le général Hamid Gui, ancien patron de l'ISI, qui fustigeait la bassesse des aventuriers comme Hadji Sulaiman, prêts à trahir pour des dollars. Il ajoutait qu'à son avis, Oussama Bin Laden – qu'Allah le bénisse – était mort. Tué dans le bombardement de Tora-Bora, en décembre 2001.

Greg Bautzer ricana.

— Vu ce qui est arrivé à Sulaiman, cela ne va pas susciter des vocations de traîtres... Vous n'avez plus qu'à regagner votre château...

Sa jalousie était palpable. Piqué au vif, Malko se contenta de dire :

— Je vais encore rester quelques jours à Islamabad. Réfléchir.

Et oublier sa déception entre Priscilla et Angélique, à qui il n'avait pas assez rendu hommage. Sans parler de sa blessure d'amour-propre, qui était profonde. Il aurait donné n'importe quoi pour repartir à l'assaut. Le problème était qu'il n'avait pas le début du commencement de l'ombre d'une piste...

*

* *

Deux jours à la piscine du Marriott n'avaient pas réussi à rendre le moral à Malko. En plus, le mari d'Angélique était revenu de Karachi et veillait jalousement sur son bien, tandis que le Suisse de Priscilla

n'était toujours pas parti pour l'Afghanistan. Entre-temps, Malko avait lu tous les « papiers » établis par la CIA sur le sort de Bin Laden, dans l'espoir d'y glaner une information. C'était n'importe quoi ! On le donnait à peu près partout, ou mort. De fait, il pouvait se trouver n'importe où : dans une grande ville comme Karachi, dans une zone tribale, au Cachemire, ou quelque part en Afghanistan.

Malko leva la tête. Priscilla se tenait devant lui, dans une légère robe de soie à fleurs.

— Je t'emmène dîner chez l'ambassadeur, dit-elle. Il veut te faire rencontrer des gens intéressants, paraît-il. Après, je t'abandonne, Marc m'emmène dans une soirée.

Malko maudit le Suisse. Il remonta dans sa chambre pour se changer, emmenant Priscilla avec l'intention de s'offrir une petite récréation. La Noire ne semblait pas opposée à un petit flirt rapide. Il avait écarté un pan de sa robe et commençait à faire glisser son string quand le téléphone de la chambre sonna.

— C'est monsieur Malko Linge ? demanda une voix avec un fort accent pakistanais.

— Oui, c'est moi.

— Vous voulez toujours retrouver Bin Laden ?

Il s'attendait à tout sauf à cette question. Le ton de son interlocuteur n'était pas celui d'un plaisantin. Une voix posée, sans ironie. Une simple proposition commerciale.

— Qui êtes-vous ? demanda Malko.

Il y eut un léger rire à l'autre bout du fil.

— Monsieur Linge, je ne tiens pas à finir comme Hadji Sulaiman. Je connais l'homme qui l'a pendu. Il s'appelle Mojameddi. Et je sais aussi où cela s'est passé.

— Où ? ne put s'empêcher de demander Malko.

— En Afghanistan, dans le village de Deh Bala. Où il avait rendez-vous avec quelqu'un qui devait le mener au « Cheikh ». Vous voulez d'autres détails ?

— Oui. Qui êtes-vous ?

— Si vous voulez le savoir, c'est facile, fit son interlocuteur.

Trouvez-vous dans une heure à l'entrée principale du Fatima Jinnah Park, sur Khyaban-e-Iqbal. Je ne vous rappellerai pas. Venez seul.

On raccrocha. Priscilla, inquiète, demanda :

— Ce n'était pas mon jules ?

— Non. Un homme qui prétend vouloir m'aider à trouver Bin Laden.

— Un type qui a lu le journal et qui veut jouer ?

— Non. Je ne crois pas. Il connaît des détails importants. Dont l'endroit où Hadji Sulaiman a été tué. Il me donne rendez-vous ce soir à l'entrée du Fatima Jinnah Park.

— N'y va pas, conseilla-t-elle. C'est un piège.

— Possible, reconnut-il.

Elle regarda sa montre.

— Allez, prépare-toi. L'ambassadeur déteste qu'on soit en retard.

Malko changea de chemise et mit une veste, glissant le Beretta 92 dans sa ceinture à la hauteur de sa colonne vertébrale. Priscilla sursauta.

— Tu vas chez l'ambassadeur avec ça !

— Je ne vais pas chez l'ambassadeur, fit calmement Malko. Je voudrais que tu me déposes à l'entrée du Jinnah Park. Ensuite, tu passeras à la réception dire que je suis malade.

La Noire le regarda, abasourdie.

— Tu es fou ! C'est un piège. On veut te tuer. Tous les étrangers sont visés. Et surtout toi.

— Je ne risque rien, fit Malko. C'est un endroit public. Et je suis armé.

— Dis aux *spooks* du premier étage de t'accompagner. C'est plus prudent.

— On m'a dit de venir seul.

Ils descendirent ensemble. Priscilla ne dissimulait pas ses craintes. Pourtant, au lieu de l'emmener à l'ambassade, elle fila vers l'ouest, le long de Khyaban-e-Iqbal. Un quart d'heure plus tard, elle s'arrêta

devant une énorme grille ouverte, donnant sur le plus grand parc d'Islamabad, plus de quatre kilomètres carrés. Un gardien somnolait, à l'entrée, dans une guérite. Priscilla se tourna vers Malko.

— Tu es sûr de vouloir rester là ?

— Oui, dit-il.

— Et si trois types se ramènent et te rafalent à la Kalach...

Il eut un geste fataliste.

— *Inch Allah* ! J'ai l'impression que celui qui m'a téléphoné n'est pas un plaisantin.

Elle se pencha et effleura ses lèvres.

— Je serai à la maison vers minuit. Appelle-moi. Si je n'ai pas de tes nouvelles, j'alerterai Greg Bautzer.

— D'accord, fit Malko.

Il regarda le 4 x 4 s'éloigner avec un petit serrement de cœur. Il était partagé entre l'angoisse, la curiosité et la résignation. Bien que la nuit tombe rapidement, la chaleur était encore effroyable. Il se rapprocha de la grille le long de laquelle marchait un chat perdu, ronronnant et famélique. Ils jouèrent quelques instants ensemble, puis il jeta un coup d'œil à sa Breitling. L'heure du rendez-vous était largement dépassée. Au pire, il pourrait arriver en retard chez l'ambassadeur. Plusieurs taxis ralentirent en voyant cet étranger seul, puis une Pajero blanche ralentit à son tour, mais continua son chemin. Le chat, conquis, ronronnait en se frottant aux jambes de Malko.

La Pajero repassa en sens inverse et le poulx de Malko grimpa d'un coup. Discrètement, il prit le Beretta dans son dos et le coinça sous la boucle de sa ceinture. Il aperçut la Pajero qui, après avoir effectué un demi-tour, revenait vers lui. Elle stoppa juste en face de la grille. La glace, côté conducteur, se baissa et il aperçut un homme seul au volant. Un Pakistanais. Le conducteur lui adressa un petit signe de la main et Malko traversa la chaussée, sur ses gardes. L'inconnu s'adressa à lui en excellent anglais.

— Monsieur Linge ? Je suis chargé de vous conduire quelque part.

— Où ?

— Je ne peux pas vous le dire.

— Alors, je ne viens pas.

— Vous auriez tort. Quelqu'un tient beaucoup à vous rencontrer. Pour votre bien. Je ne suis pas armé.

La nuit était totalement tombée. Malko hésita. C'est ainsi que cela avait dû se passer pour le journaliste du *Wall Street Journal*, David Pearl, enlevé à Karachi par les islamistes, puis décapité dans un lieu inconnu. En montant dans cette voiture, Malko brisait un tabou : on ne quitte pas les lieux publics pour un rendez-vous à risques. Tandis qu'il réfléchissait, le conducteur jeta un coup d'œil à sa montre et enclencha le levier de vitesse.

— Tant pis, je dois y aller. Au revoir.

— Attendez !

Malko fit le tour de la voiture, ouvrit la portière et monta. Tirant le pistolet de sa ceinture, il le braqua sur le conducteur.

— Quoi qu'il arrive, dit-il, j'aurai toujours le temps de vous tuer.

Sans lui répondre, l'homme démarra, faisant très vite demi-tour pour repartir vers l'ouest. Ils roulèrent peu de temps, atteignant le « carré » voisin du parc, F 10. Le conducteur tourna à gauche, dans la 10 Avenue, puis ralentit devant une rangée d'immeubles modernes, à peine achevés. En face, se dressaient plusieurs vieux bâtiments le long d'une voie en terre battue. L'inconnu se tourna vers Malko.

— Vous voyez le dernier immeuble ? C'est l'hôtel *White*.

Le nom était inscrit sur la façade. Un modeste bâtiment de trois étages. Un homme était installé devant dans un fauteuil en plastique, face à un téléphone posé sur un tabouret.

— Oui, dit Malko.

— Entrez, montez au premier où se trouve la réception. Demandez la chambre n° 4. Elle a été retenue. Ne donnez pas de nom. Payez 1000 roupies et attendez.

— Quoi ?

L'homme eut un léger sourire.

— Je ne sais pas. Je devais simplement vous conduire ici... Au revoir.

Malko descendit, un peu rassuré. Il gagna l'entrée du *White Hôtel*. L'homme installé en face du téléphone ne leva même pas les yeux sur lui. Un escalier raide et étroit commençait dès la porte franchie. En haut, Malko découvrit une petite entrée avec un bar au fond, un long canapé et de curieuses tapisseries représentant des jeunes femmes sur tous les murs. Un Pakistanais souriant s'avança vers lui.

— Je viens prendre la chambre n° 4, dit Malko. C'est 1000 roupies, je crois.

— *Yes, sir*, tout compris, sauf l'alcool. Voulez-vous du whisky, de la vodka ou autre chose ?

— Une vodka.

— Bien, c'est 200 roupies en plus. On vous l'apporte dans la chambre. Suivez-moi, c'est au-dessus.

Malko grimpa un étage de plus, pénétrant dans une chambre propre qui comportait une petite salle de bains et un vieux climatiseur qui, mis en route, commença à rugir comme un lion à l'agonie. Resté seul, il inspecta les deux pièces. La fenêtre donnait sur les immeubles modernes d'en face. Cela ressemblait à un hôtel bon marché. Pourquoi l'avait-on amené là ? Il s'assit sur un vieux fauteuil, face à la porte, son pistolet sur les genoux. À travers la cloison, il entendait un bruit de conversation et de la musique venant de la chambre voisine.

On frappa à la porte et il alla ouvrir. Une fille très brune, très jeune et pourtant très maquillée se tenait dans l'embrasure avec un plateau sur lequel était posé un verre. Sa vodka. Rien que de très normal, sauf qu'elle n'était vêtue, en tout et pour tout, que d'un tablier blanc qui découvrait entièrement son dos et ses fesses. Et d'escarpins qui rendaient sa démarche maladroite. Elle lui adressa un sourire neutre et entra. Sans un mot, elle posa le plateau et ressortit. Curieuse apparition dans un pays aussi austère que le Pakistan. Cet hôtel était décidément bizarre... La vodka était glacée et Malko la but d'un trait. Ce n'est qu'une demi-heure plus tard qu'on frappa à nouveau à la porte.

*

* *

Un colosse se tenait dans l'embrasure. Un barbu à la longue barbe noire et fournie, coiffé d'une calotte musulmane dorée, un bandeau noir sur l'œil gauche, le visage couturé de cicatrices, vêtu de l'éternelle tenue pakistanaise, tendue sur une panse imposante.

— *Good evening* ! lança-t-il avec un sourire engageant. *May I come in ?*

Son anglais était excellent. Malko s'écarta et l'inconnu pénétra dans la chambre, posant un attaché-case de cuir noir sur la table. À ce moment, Malko remarqua que sa main droite, d'une drôle de couleur, était artificielle. À la gauche, il n'y avait plus que deux doigts, ou plutôt deux moignons de doigts. Le nouveau venu prit place dans l'unique fauteuil, sortit un paquet de Marlboro *light* de sa poche puis un Zippo orné d'un magnifique drapeau américain, et alluma une cigarette. Il se servait de ses moignons avec une dextérité incroyable. On frappa de nouveau et Malko alla ouvrir. La fille au tablier blanc, portant sur son plateau une bouteille de Defender « Very Classic Pale », un verre et de la glace. Elle remplit le verre, tandis que l'inconnu caressait ses fesses nues d'un moignon baladeur sans qu'elle paraisse s'en émouvoir...

Elle ressortit. Il but une gorgée de scotch et lança, plein de bonne humeur :

CHAPITRE IX

— Qui êtes-vous ? demanda Malko.

— Je m'appelle Iqbal Popalzai, dit l'inconnu avec une certaine emphase. J'appartiens à la tribu des Popalzai, qui fait partie du clan Durrani. Je suis pachtoune. En ce moment, je vais et je viens entre Kaboul et Islamabad.

— Et pourquoi vous intéressez-vous à Oussama Bin Laden ? C'est un ennemi politique ?

Iqbal Popalzai rit de bon cœur.

— Depuis le départ des « Chouravis(28) » je n'ai plus d'ennemis politiques, mais j'ai beaucoup d'amis. Hamid Karzaï, Abdul Salam Zaef et beaucoup d'autres.

— Zaef, l'ambassadeur des talibans au Pakistan ?

— Exact. Sa famille habite dans ma maison, ici à Islamabad.

Zaef le taliban et Karzaï, l'homme des Américains... Iqbal Popalzai était plein d'éclectisme... Il fixait Malko de son œil unique, grattant ses cicatrices avec son moignon.

— Dans ce cas, pourquoi êtes-vous intéressé par la capture de Bin Laden ? insista Malko.

Iqbal Popalzai éclata d'un rire énorme.

— Pour les vingt-cinq millions de dollars ! J'ai besoin d'argent. J'investis beaucoup en Afghanistan, en ce moment. J'ai monté avec les Chinois une affaire de fers à béton, ça marche très bien. Mais si je peux investir *maintenant*, je serai un homme très riche dans dix ans et toute ma tribu en profitera.

— Vous ne craignez pas que vos amis pachtounes vous en veuillent si vous aidez à la capture de Bin Laden ?

— Pas du tout ! Bin Laden a fait beaucoup de mal à l'Afghanistan, même si c'est un très bon musulman et que sa cause est juste. À cause de lui, le régime des talibans a été détruit et ces hommes qui avaient enfin ramené l'ordre dans mon malheureux pays sont obligés de se cacher.

Malko se dit qu'il avait en face de lui un mercenaire d'un genre spécial. Mais un dur. Popalzai se pencha en avant, mettant sous son nez son moignon de main.

— Monsieur Linge, je suis un homme d'action. En 1979, je devais poser une bombe à l'ambassade d'Union soviétique, à Kaboul. Malheureusement, j'ai fait une erreur de minuterie. La charge m'a explosé entre les doigts. J'ai perdu ma main, plusieurs doigts, un œil et un morceau d'estomac... Mais je suis toujours là. J'avais vingt-deux ans. On est imprudent à cet âge. Alors, que pensez-vous de ma proposition ?

— Comment avez-vous su que je cherchais Bin Laden ?

Nouveau rire homérique.

— C'est dans tous les journaux. J'ai fait appeler le *Marriott* et je vous ai donné rendez-vous.

— Pourquoi ici ?

Iqbal Popalzai eut un sourire édenté.

— Parce que je tiens à rester vivant. Vous savez pourquoi votre ami Hadji Sulaiman est mort ? Parce qu'il a été imprudent... Depuis votre visite chez lui, à Peshawar, tout le monde savait ce qu'il cherchait. Il avait déjà essayé de coincer Bin Laden à Tora-Bora, en novembre dernier, avec ses hommes, et avait échoué. Lui était un idiot, avec son poste de gouverneur. À quoi bon ! Il peut vendre son opium sans être gouverneur. Il suffit d'avoir des camions et des amis... C'est l'ISI qui a prévenu les amis du « Cheikh ». Ce sont ses plus fidèles alliés. Ensuite, ils se sont amusés... Ils ont mené Sulaiman où ils voulaient. Vous savez pourquoi ils l'ont pendu à Deh Bala ?

— Non.

— Parce que c'est là qu'il avait tendu un piège à Bin Laden, il y a dix mois.

— Bin Laden n'a jamais été dans Tirah Valley ?

— Si, mais il y a belle lurette. Il ne reste jamais longtemps au même endroit et maintenant, c'est trop dangereux, les Américains sont dans le Waziristan.

Il se versa une rasade de scotch, y ajouta de la glace et fit tourner son verre.

— Alors, ma proposition vous intéresse ?

— *Quelle* proposition ?

— Je vous amène Bin Laden et vous me donnez vingt-cinq millions de dollars.

— Mais c'est la proposition officielle du gouvernement américain, objecta Malko. Vous n'avez pas besoin de moi.

Nouveau rire.

— Si. Je n'ai pas confiance dans les gouvernements. Si nous faisons affaire, vous serez le garant. Si je ne suis pas payé, je vous tuerai, vous, votre famille, vos animaux domestiques, votre personnel. Comme on fait chez nous. Et je n'aurai pas besoin d'un jugement... C'est ce que nous appelons le *pachtouwali*(29).

— Admettons, fit Malko. Comment pouvez-vous retrouver Oussama Bin Laden ?

— J'ai beaucoup d'amis, fit Iqbal Popalzai. Et avec les moyens dont vous disposez, nous y arriverons. Seulement, personne ne doit rien savoir. Bin Laden, lui aussi, a beaucoup d'amis. Les gens de l'ISI continuent à le protéger et à l'informer. C'est pour ça que les Américains ne l'ont jamais pris. Si on sait que je vous ai vu, je suis mort. Je ne pourrai plus aller à Kaboul. Ici, c'est sûr.

— Pourquoi ?

— C'est le seul endroit d'Islamabad où on trouve de l'alcool et des femmes ! Le patron arrose la police locale et on le laisse en paix. Ici, personne ne parle. Moi, je viens de temps en temps. Il a de petites Ouzbeks très mignonnes et très dociles. Pour seulement 200 roupies, si vous prenez une chambre à 800 roupies.

Moins cher que l'alcool.

— D'où viennent-elles ?

— D'Ouzbékistan, où on meurt de faim. Le patron d'ici, Manoucher,

les loue à des diplomates arabes pour des soirées. Ils sont ravis. Ça les rend fous de les voir servir avec juste un tablier.

— Et elles ne protestent pas ?

— Si elles protestent, on les égorge, fit tranquillement Popalzai. Il y en a tellement... Vous avez vu la petite qui nous a apporté à boire ? Elle s'appelle Shimaila et elle est très docile. Seulement un peu étroite. Je viens souvent lui rendre visite. C'est pour cela que je vous ai donné rendez-vous ici. Ma présence n'étonne pas. Seul un garçon sûr sait que vous êtes dans cette chambre. Et aujourd'hui, c'est vous qui l'avez payée...

— Vous parlez remarquablement anglais, remarqua Malko.

— Je suis resté des années aux États-Unis, dit simplement Iqbal Popalzai.

Il sortit son portable et se mit à taper un numéro avec ses moignons de doigts.

— Qui appelez-vous ?

— Shimaila. J'ai envie de me détendre un peu. Après, on parlera affaires...

Cinq minutes après, on frappa à la porte. C'était Shimaila, sans plateau. Sans un regard pour Malko, elle se dirigea vers Iqbal Popalzai. Ils échangèrent quelques mots puis le colosse se leva et fit passer sa longue camiz par-dessus sa tête, dévoilant un torse en forme de barrique couturé de cicatrices et un bras artificiel fixé à son coude. Debout au milieu de la pièce, il se mit à peloter les fesses de l'Ouzbek avec son moignon, comme si Malko n'existait pas. Pendant ce temps, elle lui massait docilement l'entrejambe. Au bout d'un moment, Popalzai poussa un grognement, repoussa la fille et alla s'allonger sur le lit, devant Malko stupéfait. Un sexe monstrueux tendait l'étoffe de son *charouar*.

La petite Ouzbek s'approcha, défit la ceinture du *charouar* et le fit glisser le long des cuisses velues. Découvrant ce qui ressemblait à un bras d'enfant ou à un démonte-pneus de camion. Un sexe démesuré, rougeoyant, avec un gland comme une petite pomme. Shimaila, après avoir libéré ce monstre, se tourna vers l'attaché-case d'Iqbal Popalzai d'où elle sortit un flacon d'huile. Elle en versa un peu dans sa paume et enduisit toute la longueur du membre de l'Afghan. Ensuite, sans ôter son tablier, elle vint se placer à califourchon sur lui et plaça le sexe de Popalzai juste au-dessous du sien. À ses traits tendus, à son

regard affolé, Malko comprit qu'elle mourait de peur.

Il vit la main artificielle et le moignon se refermer sur les hanches de la jeune Ouzbek. Les muscles de ses bras se raidirent et, lentement, il fit descendre Shimaila, l'empalant sur son membre monstrueux. La petite Ouzbek hurla, griffant la poitrine pleine de poils noirs, mais, impitoyablement, Popalzai s'enfonçait dans son ventre, millimètre par millimètre, jusqu'à ce que les fesses de la jeune Ouzbek soit collées à son ventre. Alors, il commença à la secouer comme un prunier, la forçant à monter et à descendre, de plus en plus vite, lui arrachant des cris déchirants. Shimaila voulut s'échapper et Malko, écoeuré par cette scène bestiale, aperçut l'énorme mât dans toute sa longueur. D'une poussée brutale, Popalzai força la fille à l'avaler une fois de plus jusqu'à la racine. Puis son visage commença à se congestionner, il se souleva du lit, pressant le bassin de Shimaila comme s'il voulait la visser en lui, pour exploser enfin avec un rugissement.

Aussitôt, la petite Ouzbek s'arracha de lui, tomba à terre, se releva et s'enfuit, sans demander son reste.

— C'est dommage qu'elle soit si étroite ! soupira Iqbal Popalzai.

Iqbal Popalzai avait repris une tenue décente et avalé le quart de la bouteille de Défender. Les aiguilles lumineuses de la Breitling de Malko indiquaient onze heures dix. Le climatiseur s'était arrêté brutalement et il régnait une chaleur poisseuse dans la chambre éclairée par les néons verts de la façade.

Si le sort de Bin Laden n'avait pas été en jeu, Malko aurait filé depuis longtemps, écoeuré par la bestialité du pachtoune. Celui-ci reposa son verre.

— Demain, je vais à Kaboul, annonça-t-il. Prendre les premiers contacts. Je serai de retour dans trois jours. *Inch Allah*.

— Je ne vous ai rien promis, remarqua Malko.

L'œil unique d'Iqbal Popalzai le foudroya.

— Vous voulez le « Cheikh » oui ou non ?

— Oui, bien sûr.

— Alors, laissez-moi faire. Dès que je saurai où il se trouve, nous monterons l'opération. J'aurai besoin d'un hélicoptère et de quelques hommes. Il faudra faire très vite. Je viendrai vous chercher et je vous emmènerai dans ma tribu.

— Pourquoi ?

Iqbal Popalzai eut un sourire assez sinistre.

— Pour être certain d'être payé...

Malko lui sourit en retour.

— Vous croyez que je vaudrais vingt-cinq millions de dollars aux yeux des Américains ? Vous êtes optimiste.

L'argument sembla toucher l'Afghan qui grommela :

— On verra. Il faut d'abord le trouver.

— Vous avez une idée de l'endroit où il se trouve ?

— Il est en Afghanistan. Il ne l'a jamais quitté, sauf un moment pour se réfugier dans la zone tribale, à Tirah Valley ou dans le Waziristan. C'est Zaeef qui me l'a dit. Et il me dira d'autres choses.

— Pourquoi trahirait-il ?

Iqbal Popalzai alluma une nouvelle cigarette avec son Zippo qui semblait minuscule dans son énorme patte.

— Pour deux raisons, répondit-il. *Politiquement*, il en veut beaucoup à Bin Laden. Sans lui, les talibans seraient encore au pouvoir. Ce sont des gens honnêtes, ils faisaient régner la paix, ils avaient *vraiment* interdit la culture du pavot. Ils voulaient le bien du pays.

— C'étaient quand même des fous furieux, objecta Malko.

Le pachtoune balaya l'objection.

— Non, fit-il, des traditionalistes. Ils ont simplement voulu faire vivre tout l'Afghanistan comme les villages pachtoues. Chez moi aussi, les femmes portent la burqa et ne vont pas à l'école.

— Mais vous buvez de l'alcool et vous baisez des putains...

Iqbal Popalzai sourit.

— Allah me pardonnera car il sait que je suis au fond de mon cœur un bon musulman. En tout cas, Zaeef, quand les Américains ont commencé à bombarder l'Afghanistan, a eu une réunion importante avec le mollah Omar pour discuter du sort d'Oussama Bin Laden. À la sortie de cette réunion, Zaeef a demandé à la France d'accueillir Oussama Bin Laden...

— Pour quoi faire ? s'étonna Malko.

— Pour qu'il soit jugé en France où il ne risquait pas la peine de mort. De plus, il considérait que les juges français étaient objectifs. Les autorités françaises ont refusé... Et ensuite, le régime taliban s'est écroulé, sous la pression américaine. Aujourd'hui, les talibans savent que si Bin Laden est retrouvé, les Américains quitteront l'Afghanistan et qu'ils pourront revenir au pouvoir... Donc, les amis de Zaeef vont m'aider.

— Vous allez les mettre dans la confidence ?

Le pachtoune rit devant tant de candeur.

— Non, bien sûr ! Je ne veux pas le faire trahir l'hospitalité pachtounee. Je lui dirai que j'ai un message important pour le « Cheikh ». De la part du général Pervez Musharraf.

— Il vous croira ?

— Oui. Je veille sur sa famille, je les nourris, il me considère comme un ami sûr.

Il se leva, ouvrit son attaché-case et Malko aperçut furtivement un pistolet-mitrailleur Ingram, chargeur engagé. Iqbal Popalzai était un homme prudent.

— Je prends l'avion demain matin, conclut de dernier. Je vous appelle dès mon retour. Ou je vous envoie quelqu'un de sûr. Restez ici encore un peu. Une demi-heure. Et ne parlez de cette rencontre à personne. Sinon...

— Sinon quoi ?

Iqbal Popalzai éclata de rire.

— Vous aurez un ami mort...

Il claqua la porte et Malko, s'approchant de la fenêtre, le vit monter dans un 4 x 4 aux glaces fumées. Il attendit comme convenu, puis descendit sans croiser personne. Deux ou trois taxis stationnaient non loin de là et il se fit conduire au *Marriott*. Perplexe. Iqbal Popalzai n'avait pas l'air d'un plaisantin, mais sa proposition paraissait complètement folle. Mais au point où il en était...

Allongé au bord de la piscine du *Marriott*, Malko réfléchissait à l'étrange proposition d'Iqbal Popalzai. À quel motif obéissait cet Afghan pas comme les autres ?

Il était un peu plus de onze heures et il n'avait ni faim ni sommeil. C'était l'heure la plus agréable pour la piscine : pas un chat, une relative fraîcheur. Les fenêtres allumées diffusaient une clarté suffisante pour que cela ne soit pas trop triste.

Il se demanda ce que Greg Bautzer allait dire. En dépit de la façon bizarre dont s'était passé leur rendez-vous, il avait l'impression que Popalzai était sérieux. Qu'il ne mentait pas et qu'il avait vraiment la possibilité de savoir où se trouvait Oussama Bin Laden. Mais pourquoi n'avait-il pas traité directement avec les autorités américaines ?

Il n'avait pas répondu à la question quand son téléphone sonna. C'était Priscilla.

— Où es-tu ? demanda-t-elle aussitôt.

— À la piscine du Marriott.

— Pourquoi ne m'as-tu pas appelée ? J'étais folle d'inquiétude.

— Je te croyais avec ton Suisse.

— Il s'est décommandé au dernier moment. Il avait un truc officiel. Je sors de la réception de l'ambassadeur, tu veux que je passe au *Marriott* ?

— Avec joie, dit Malko.

Dix minutes plus tard, elle était là. Voyant Malko en maillot, Priscilla se débarrassa de sa robe, ne gardant qu'un slip noir, et glissa dans l'eau.

— Ça fait du bien ! soupira-t-elle. Viens.

Malko la rejoignit et aussitôt, de l'eau jusqu'à la taille, elle se colla à lui.

— Tu vas affoler tout l'hôtel, remarqua Malko. Derrière toutes ces fenêtres, il y a des gens.

— Qu'est-ce que cela fait ? murmura-t-elle, en glissant la main dans son maillot de bain.

Les longues pointes durcies de ses seins agaçaient sa poitrine. Il lut dans ses yeux qu'elle avait envie de faire l'amour. Le souvenir de la petite Ouzbek violée lui revint en mémoire. Troublant. Il se mit à caresser Priscilla. Celle-ci, de l'eau jusqu'à la poitrine, s'appuya à la paroi de mosaïque, écartant les jambes, le bassin en avant. Malko la prit ainsi, sans même lui retirer sa culotte. Les bras noués autour de sa nuque, Priscilla décolla ses pieds du fond pour qu'il la pénètre encore plus loin. C'était finalement très excitant...

— Je vais jouir, dit-elle d'une voix mourante.

Il la rattrapa très vite. Lorsqu'ils remontèrent sur le bord, il se demanda combien de gens avaient assisté à leurs ébats.

— À propos, dit-elle, ton rendez-vous s'est bien passé ?

— Ce n'était pas sérieux, dit Malko.

Greg Bautzer, les yeux protégés par ses Ray-Ban, leva la tête et répondit à la question de Malko.

— Si je connais Iqbal Popalzai ! Bien sûr, qui ne le connaît pas. Pourquoi ?

— On m'a parlé de lui. Il paraît que c'est un ami d'Ha-mid Karzaï...

L'Américain sourit.

— C'est un ami de *tout le monde*. Il a grenouillé de tous les côtés. Sauf avec les Popovs.

— Il parle bien anglais.

— Évidemment, il a passé quatre ans dans un pénitencier en Floride.

Malko eut l'impression de recevoir une douche froide. Le pachtoune paraissait pourtant si sympathique...

— Qu'avait-il fait ? demanda-t-il.

— Trafic d'héroïne, fit sobrement le chef de station de la CIA. Il appartenait à la bande de Yacoub Affridi qui, lui, a purgé deux ans à New York. Popalzai a perdu un bras, il a un bras artificiel. Il faisait des allers-retours entre ici et les États-Unis, son bras artificiel bourré d'héroïne. Ensuite, il a eu le temps de perfectionner son anglais.

— Donc, c'est une franche crapule.

— Un peu plus, même... Il a touché à tous les trafics. Drogue, armes, filles. Il importe des petites Ouzbeks avec son copain le général Dostom et ils les louent aux riches Pakistanais et aux Arabes. Ce qu'il a fait de moins grave, c'est de fabriquer du whisky pakistanais qui rend aveugle et de le vendre comme du Black Label. En plus, il a magouillé avec les talibans et a blanchi de l'argent pour eux. Il paraît qu'il a monté de nouveaux business à Kaboul, grâce à la protection de son copain Hamid Karzaï. Il voulait revenir dans la politique, mais même Karzaï a dit « niet ».

Malko était accablé. Voilà pourquoi Iqbal Popalzai ne s'était pas adressé à la Maison-Blanche pour l'opération Bin Laden... Greg Bautzer lui lança un regard aigu avec un sourire en coin.

— Vous ne me dites pas tout...

Malko n'avait pas envie de parler de l'intermède de la petite Ouzbek, mais ne put s'empêcher d'avouer :

— Non. Mais je crois que je vais être obligé de vous mettre au courant. À la condition expresse que cela ne sorte pas de cette pièce. Pas de rapport à Langley.

— Vous avez ma parole, jura Greg Bautzer.

Rassuré, Malko lui rapporta la proposition de l'Afghan.

À sa grande surprise, Greg Bautzer ne sauta pas au plafond. Lorsque Malko eut terminé, il laissa tomber :

— Ce voyou est capable de *tout*.

— Vous voulez dire qu'il peut être sérieux ?

— *He's got balls*⁽³⁰⁾ Quand il a eu son « accident » en 79, il avait deux autres charges explosives dans sa veste. Si les Popovs l'avaient pris avec ça, il était fusillé sur-le-champ. À moitié mort, amputé, il a eu la présence d'esprit de jeter sa veste loin de lui et de se présenter comme la victime de l'explosion... Je pense que pour vingt-cinq millions de dollars, il est prêt à balancer Oussama. Mais ça peut aussi être une arnaque comme seuls les pachtounes savent les préparer. Le problème, c'est qu'on ne le sait que trop tard...

Malko imaginait la tête de Frank Capistrano s'il mentionnait Iqbal Popalzai. Pourtant, la réaction de Greg Bautzer l'encourageait.

— A-t-il, à votre avis, la possibilité technique de nous mener à Bin

Laden ?

— Je n'en sais rien, avoua l'Américain avec prudence, mais il a beaucoup travaillé avec les talibans. Eux ne parlaient pas anglais, il leur servait d'interface. Mais j'ignore s'il a rencontré Bin Laden. Aujourd'hui, des gens comme le mollah Omar savent sûrement où se trouve Bin Laden. Donc, Popalzai peut, à la rigueur, le localiser.

— Est-il vrai que les talibans aient voulu faire accueillir Oussama Bin Laden par la France, après le 11 septembre ?

— C'est exact, confirma le chef de station. Le mollah Omar avait compris qu'on allait démanteler le système taliban pour affaiblir Bin Laden. Ils ont voulu sauver leur régime. Encore maintenant, certains talibans sont opposés à Bin Laden pour cette raison...

Un ange passa.

— Donc, cela vaut la peine d'explorer la proposition...

Greg Bautzer jeta à Malko un regard ironique.

— Sûr. C'est un peu comme si on vous enfermait, les yeux bandés, dans un sac plein de serpents à sonnettes. Ce type, Popalzai, est capable absolument de tout. C'est à vous de voir.

C'était tout vu.

Malko se dit qu'il allait s'enfermer avec les serpents. La capture d'Oussama Bin Laden valait bien cela. Seulement, il avait besoin du feu vert de Frank Capistrano.

CHAPITRE X

Frank Capistrano avait laissé Malko détailler la nouvelle mais douteuse possibilité qui s'offrait à lui grâce à Iqbal Popalzai sans l'interrompre, ce qui n'avait pas été facile.

Malko n'avait rien caché de la personnalité sulfureuse du pachtounes ni de ses fâcheux antécédents, s'attendant à chaque seconde à une réaction horrifiée du Spécial Advisor de la Maison-Blanche. Lorsqu'il eut terminé, il demanda à Frank Capistrano :

— Qu'en pensez-vous ?

Seul dans la chambre « sourde » de l'ambassade, Malko guettait la réaction du conseiller spécial. Celui-ci se gratta la gorge et laissa tomber :

— Que ce Popalzai soit un horrible voyou, un trafiquant de drogue et un *ex-convict*, je m'en fous. Mao Tsé-toung disait qu'on ne regarde pas la couleur du chat qui attrape la souris. Là, le chat est carrément noir. La seule question est : *Can he deliver*⁽³¹⁾ ?

— Question à laquelle je ne peux répondre pour l'instant, avoua Malko.

— C'est votre peau, pas la mienne, remarqua avec une certaine brutalité Frank Capistrano. C'est à vous de juger.

— Si, vraiment, il nous amène à Bin Laden, vous êtes prêt à payer ?

— J'y veillerai personnellement, assura Frank Capistrano. Et le Président m'écouterait. Évidemment, ce serait mieux s'il était mort.

— Mort ou vif, releva Malko, il faut d'abord le localiser. J'attends le retour de Popalzai de Kaboul. Espérons que ce n'est pas un farceur.

— *Good luck* ! conclut Frank Capistrano. Je vous fais entièrement confiance. Et, pour l'argent, ne vous faites pas de souci. *We mean business*. Cela coûtera moins cher qu'une piqûre de rappel de vitamines

Sur ce trait d'humour douteux, il raccrocha. Malko se trouvait face à ses responsabilités. Vingt-quatre heures déjà qu'Iqbal Popalzai était parti pour Kaboul. Il n'arrivait pas à se convaincre qu'en si peu de temps l'Afghan puisse réussir là où tout le monde avait échoué. Sauf s'il avait les bonnes connexions. L'affaire des otages du Liban avait traîné pendant des années pour se débloquer ensuite très vite, grâce à de nouveaux intermédiaires et à une évolution de la situation politique. Dans ce domaine, rien n'était impossible. Le fait que certains talibans en veuillent à Bin Laden n'était pas invraisemblable. Le tout était de capitaliser sur cet élément non encore exploité. Il regagna le bureau de Greg Bautzer. L'Américain sortait d'une réunion avec ses homologues pakistanais consacrée au meurtre de Daniel Pearl et était d'une humeur exécrable.

— Ces enfoirés de Pakos mentent comme ils respirent ! explosa-t-il. Ils prétendent avoir coupé tout contact avec le groupe terroriste Jaish-e-Mohammad, or nous savons par les écoutes radio qu'ils continuent à les diriger. Ce sont eux les responsables du meurtre de David Pearl. Musharraf n'est plus obéi ni respecté. Et il n'ose plus respirer, sous peine de se faire virer par l'armée. Al-Qaida a réussi sa reconversion grâce aux Pakos et aux Iraniens, qui les ont aidés à s'exfiltrer. On les retrouve partout dans le monde. Sauf ceux qui sont restés par ici.

— Bin Laden n'aurait pas fait la même chose ?

Le chef de station prit une Marlboro et l'alluma avec son Zippo « 11 septembre », soufflant longuement la fumée pour se calmer.

— Non, je ne pense pas, dit-il. Nulle part il n'est davantage en sécurité qu'en Afghanistan ou dans la zone tribale. La preuve... cela fait dix mois qu'on le cherche, avec des moyens inouïs, de l'argent et l'aide officielle des gouvernements pakistanais et afghan... Pas de nouvelles de ce voyou de Popalzai ?

— Pas encore, dit Malko. À propos, vous connaissez son adresse, à Islamabad ?

— Oui, j'ai ça quelque part. Pourquoi ?

— Je voudrais faire surveiller sa maison. Pour éviter les trop mauvaises surprises. C'est possible ?

— Sûrement, approuva Greg Bautzer. J'ai le type qu'il vous faut. Un de nos *stringers* qui se débrouille pas mal. Arif Jamal. C'est lui qui surveillait le mollah Abdullah. Je vais le contacter.

— Qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

— Journaliste free-lance. Ce qui lui permet d'aller partout.

— Il n'est pas lié à l'ISI ?

L'Américain fit la moue.

— Je sais qu'il a eu des problèmes avec eux à cause de révélations qu'il avait faites dans des journaux... À un moment, il avait même peur qu'ils le fassent assassiner. Donc, cela représente une certaine garantie. Je vous appelle pour vous dire comment on peut le voir. Vous pourriez le rencontrer chez moi. Ce soir, si possible.

— À tout à l'heure, fit Malko.

Le problème d'Iqbal Popalzai le perturbait. Mieux valait être très prudent. Il était tout juste sorti de l'ambassade que son portable sonna.

— Venez prendre un verre chez moi vers sept heures, dit Greg Bautzer. Notre ami sera là. 26 Park Road dans F 8/3.

*

* *

Arif Jamal avait une tête de fouine et un corps grassouillet. À cause des verres épais de ses lunettes, il était difficile de saisir son regard. Cependant, il parlait bien anglais et semblait intelligent. Après les avoir présentés, Greg Bautzer l'avait laissé en tête à tête avec Malko. Celui-ci expliqua ce qu'il voulait : surveiller les allées et venues chez Iqbal Popalzai.

— Oui, c'est possible, fit Jamal, mais ce ne sera pas facile, il habite dans un quartier très résidentiel, F 10/3, 273 6 Rue, j'y suis déjà allé. Il a récupéré la résidence de Zaeef, l'ambassadeur des talibans au Pakistan.

Tout près du *White Hôtel*, se dit Malko.

— Ce sera 200 dollars par jour, continua Arif Jamal. Il faudrait me donner cinq jours d'avance. Je vais travailler avec quelqu'un pour assurer une surveillance permanente.

Malko compta les billets et le Pakistanais, ravi, se reversa un peu de whisky.

— Je vous rendrai compte tous les soirs, précisa-t-il. Je viens au *Marriott* rencontrer des journalistes étrangers. À la cafétéria. À demain.

Il s'éclipsa et Greg Bautzer réapparut.

— Vous avez fait affaire ?

— Oui, dit Malko.

— Parfait. Venez, je vous emmène au club de l'ONU. On va fêter l'anniversaire d'un copain du consulat.

*

* *

Avec ses tables installées sur une pelouse bien entretenue, sa nourriture mangeable et l'alcool qui coulait à flots, le club des Nations unies était certainement l'endroit le plus agréable d'Islamabad. Un bouchon de champagne sauta avec un bruit sec et le consul se hâta de remplir les coupes de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1995. Les deux dîneurs levèrent leur coupe et hurlèrent :

— *Happy birthday, dear Harry !*

Ils en étaient à la cinquième bouteille. Hilare, Greg Bautzer se pencha vers Malko.

— Si on avait invité le consul de Grèce, on aurait *aussi* du caviar !

— Pourquoi ?

— Cet enfoiré a vendu en trois ans deux mille visas Schengen à des Pakistanais. À 20 000 dollars le visa. On s'étonne ensuite que les gens d'Al-Qaida se promènent partout.

— Il était engagé politiquement ?

— Non, il voulait du blé, c'est tout. Comme c'est le parent d'un membre influent de la classe politique d'Athènes, on s'est contenté de le rappeler. Fortune faite.

À la table voisine, trois diplomates africains attaquaient eux aussi un magnum de Taittinger. Sans avoir d'anniversaire à fêter. Le Pakistanais invité à leur table remplissait et vidait sa coupe sans arrêt. Pour lui, c'était Byzance. Malko essayait de garder la tête froide. Il aurait été vraiment au bout du possible pour retrouver Oussama Bin

Laden. Désormais, il n'avait plus qu'à attendre et prier.

*

* *

La journée avait passé avec une lenteur exaspérante. Il faisait un peu moins chaud et Malko avait pu profiter de la piscine. Aucune nouvelle de Popalzai. Faute de mieux, il s'était replongé dans le dossier Bin Laden, dans rien découvrir de nouveau. À Kaboul, la Loya Jirga censée nommer un nouveau gouvernement se déroulait cahin-caha, les Américains poussant à mort leur poulain Hamid Karzaï... Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling. Six heures dix. Arif Jamal devait être là. Effectivement, il trouva le journaliste pakistanais à la cafétéria, en compagnie d'une ravissante jeune femme aux cheveux tombant jusqu'aux reins, en sari mauve. Ostensiblement, en voyant Malko, Arif Jamal détourna la tête. Ce dernier comprit le message et remonta dans sa chambre. Le téléphone sonna un quart d'heure plus tard.

— C'est Arif. Je peux monter ?

Le journaliste pakistanais était en sueur. Il s'excusa d'un sourire.

— La personne avec qui j'étais travaille à *l'Institut of stratégie Studies*, une superstructure de l'ISI. C'est elle qui est chargée d'« enfumer » les journalistes étrangers. Je ne voulais pas qu'elle nous voie ensemble : elle rapporte tout à ses chefs.

— Vous avez du nouveau ?

— Oh, pas grand-chose, dit le journaliste. Ce matin, Iqbal Popalzai est parti de chez lui très tôt, avec deux de ses enfants. Il n'est revenu que dans l'après-midi.

— Vous êtes sûr ?

Arif Jamal le regarda, surpris.

— Bien sûr, il est reconnaissable, vous savez, avec son bandeau sur l'œil et sa stature.

Pourquoi Popalzai avait-il prétendu partir pour Kaboul ? Et s'il était à Islamabad, pourquoi ne contactait-il pas Malko ?

Le journaliste s'éclipsa et il attendit quelques minutes avant de redescendre. Arif Jamal avait disparu, mais la jeune femme au sari mauve était toujours là, discutant avec deux étrangers. Quand Malko passa près de leur table, elle lui adressa un éblouissant sourire de

salope en manque et lança :

— Je vous ai vu tout à l'heure. Vous êtes journaliste ?

— Non, fit Malko, je travaille pour *l'US Aid*. Pourquoi ?

— Je m'appelle Maria Sepha. Je vous présente James Callagher, de *l'Observer*, et Tony Logan, de la BBC. J'étais en train de les briefer sur le risque de guerre nucléaire entre notre pays et l'Inde. Voulez-vous prendre une tasse de thé avec nous ?

Malko se moquait comme d'une guigne de la guerre nucléaire mais accepta. Il s'assit. Maria Sepha était très attirante avec sa tunique moulante, ses yeux superbes, sa bouche presque trop rouge. Il essaya de s'intéresser à son exposé sur la guerre nucléaire entre l'Inde et le Pakistan, puis s'excusa. Maria Sepha lui tendit aussitôt sa carte.

— Si vous avez besoin d'une information, appelez-moi.

Au pays des femmes voilées et de la charia, c'était une drague ouverte. Il empocha la carte et partit à la piscine. Se demandant ce que cachait la manip d'Iqbal Popalzai.

*

* *

Le major Safdar Hussein, chargé au sein de l'ISI de la surveillance des étrangers séjournant au Pakistan, relut les comptes rendus de surveillance concernant Malko Linge, un agent de la CIA sous couverture *US Aid*, déjà très connu. Grâce à ses agents de Peshawar, l'ISI avait suivi de près sa tentative de retrouver Oussama Bin Laden, mais depuis son retour à Islamabad, cet agent semblait ne plus avoir aucune activité. Ce qui intriguait le major Safdar Hussein qui savait que les agents de renseignement sont rarement payés à ne rien faire. Celui-là avait donc une activité mais ses hommes n'étaient pas encore parvenus à la découvrir.

Ce n'était pas faute de personnel... Entre les informateurs qui traînaient un peu partout où il y avait des étrangers, les chauffeurs de taxi, les agents « au contact », il avait de multiples sources de renseignements. Cependant, les Américains étaient les alliés du Pakistan et il devait avancer sur des œufs. Lui-même ne contrôlait pas tout ce qui se passait dans sa maison. Beaucoup de ses agents avaient des liens avec Al-Qaida ou les groupes terroristes mis hors la loi par le président Musharraf. Seulement, il n'y pouvait rien. Car il fallait aussi surveiller ce côté-là.

C'est lui qui avait eu l'idée d'envoyer au contact de cet agent de la CIA Maria Sepha, une pachtounne ambitieuse, libérée et avide comme un barracuda. Lorsqu'il le fallait, elle n'hésitait pas, pour les besoins du Service, à se servir de son physique.

Il rangea ses papiers et se prépara à gagner une « safe-house » de l'ISI où il débrieferait la jeune femme. Le siège de l'ISI, sur Kashmir Road, n'était qu'un modeste bâtiment de quatre étages qui n'abritait pas tous les départements, répartis dans des dizaines d'immeubles à Islamabad et Rawalpindi.

*

* *

À neuf heures, le téléphone sonna. Une voix inconnue annonça à Malko qu'une voiture l'attendait devant le *Marriott*. Sans explication. Il descendit et, devant l'hôtel, aperçut une Pajero blanche, avec, au volant, l'homme qui l'avait conduit au *White Hôtel*.

— Je suis chargé de vous emmener à un rendez-vous, annonça le Pakistanais.

Malko prit place dans la Pajero et ils partirent vers le nord. Un quart d'heure plus tard, alors qu'ils roulaient dans une avenue bordée sur sa droite par un haut mur et sur sa gauche par les boutiques d'un *markaz*(32), le chauffeur de la Pajero annonça brusquement :

— Nous sommes suivis. Deux taxis qui se sont relayés. Je dois demander des instructions. Attendez-moi.

Le Pakistanais se gara, descendit et disparut dans les ruelles du marché.

Il revint dix minutes plus tard et tendit un papier à Malko.

— Vous allez traverser ce *markaz*, à pied. De l'autre côté, remontez l'avenue qui est en sens unique. Dès que vous verrez un taxi, prenez-le et faites-vous conduire à cette adresse.

Malko regarda l'adresse : F 10/3, 273 6^e Rue. Celle d'Iqbal Popalzai !

Malko s'enfonça dans le marché. Ici, toutes les professions se côtoyaient : boucher, fabricant de plaques de voitures, électricien, tailleur... Pas un étranger. Il ressortit sur un grand boulevard à deux voies dont il traversa le terre-plein. Trois minutes plus tard, un taxi

ralentit. Malko lui donna l'adresse et se retourna.

Apparemment, il n'était pas suivi.

Ils roulèrent longtemps, atteignant un quartier résidentiel aux rues tranquilles bordées de villas cossues. Le chauffeur s'arrêta devant le numéro 273. Une maison avec un étrange toit aux pointes relevées comme une pagode thaïlandaise. Les volets étaient fermés mais dès que Malko s'approcha de la porte, celle-ci s'ouvrit et il aperçut dans la pénombre une silhouette massive.

— On ne vous a pas suivi ? demanda la voix onctueuse d'Iqbal Popalzai.

— Je ne crois pas. Mais qui peut me suivre ?

— L'ISI. Ils étaient derrière vous ce matin. Heureusement que mon ami s'en est aperçu.

Il fit pénétrer Malko dans un salon aux fenêtres fermées, meublé uniquement de canapés, de fauteuils et d'une grosse télé. La clim marchait et il y faisait délicieusement frais. Iqbal Popalzai prit une cassette vidéo et la glissa dans un magnétoscope.

— Regardez ! dit-il d'une voix tout excitée.

La cassette s'enclencha et, immédiatement, le visage d'Oussama Bin Laden apparut en gros plan sur l'écran !

Malko avait déjà vu à la télévision des extraits de cassettes de Bin Laden qui duraient quelques secondes, mais là, il s'agissait d'une cassette entière. La caméra recula, montrant un paysage de montagnes, des tapis, plusieurs hommes enturbannés. Oussama Bin Laden parlait sans discontinuer, avec de grands gestes, parfois souriait. Il paraissait amaigri et fatigué, mais s'exprimait en arabe d'une voix ferme.

— Que dit-il ? demanda Malko.

Iqbal Popalzai eut un geste évasif.

— Oh, toujours les mêmes choses ! Il explique son action et promet de nouvelles défaites aux Américains. Il exhorte aussi les Pakistanais à se révolter contre le général Musharraf. Si l'ISI me trouve avec cette cassette, j'aurai de gros ennuis...

Sur l'écran de télé, Oussama Bin Laden discourait toujours, encadré par trois barbus assis en tailleur. Malko comprit seulement les derniers

mots qu'il prononça : « Allahou akbar. »

L'Afghan se leva et, avec son moignon, récupéra la cassette, la brandissant devant le nez de Malko.

— Vous savez pourquoi cette cassette est intéressante ?

— Non.

— Elle a été enregistrée il y a moins de quinze jours. Même la chaîne de télé Al-Jazira ne l'a pas encore.

Malgré son scepticisme, Malko fut impressionné.

— Comment pouvez-vous l'affirmer ? Il n'y a aucune date. Pas de repère.

Iqbal Popalzai se pencha vers lui, mystérieux, lui infligeant son haleine fétide.

— Je tiens cette cassette de Tajmir Jawad. Vous savez qui c'est ?

— Non, avoua Malko.

— C'était un des plus importants chefs des services secrets talibans. Responsable pour les trois provinces de l'Est. Il était basé à Jalalabad et avait en charge la protection de Bin Laden et des « Arabes ». Il est toujours très actif.

— Vous l'avez rencontré à Kaboul ?

— Je ne suis pas allé à Kaboul, dit en souriant Iqbal Popalzai. Je vous ai dit cela pour vous égarer, au cas où vous auriez été trop bavard. Je suis allé beaucoup moins loin et j'ai effectué le voyage dans la journée, même si c'était un peu fatigant.

Voilà pourquoi il était chez lui la veille. Au moins, de ce côté, les choses s'éclaircissaient.

— Bon, conclut-il, vous avez vu ce Tajmir Jawad. Et ensuite ?

Iqbal Popalzai tamponna son œil unique qui pleurait un peu, avala une poignée de pistaches et expliqua :

— Je vais le revoir. C'est un des messagers que Bin Laden utilise pour ses contacts avec le monde extérieur. D'ailleurs, il va repartir bientôt lui apporter d'autres messages.

— Vous voulez le suivre ?

L'Afghan éclata de rire.

— Non, c'est impossible. Tout est contrôlé dans un rayon de cinquante kilomètres autour de l'endroit où se trouve Bin Laden. Le « Cheikh » est très prudent. Mais j'ai convaincu Tajmir Jawad de me dire où se trouve Oussama Bin Laden.

Malko réussit à conserver son flegme.

— Pourquoi trahit-il ?

— Il ne trahit pas, souligna Iqbal Popalzai avec un admirable sens de la sémantique, il change de camp. Il pense que la croisade de Bin Laden est désormais vouée à l'échec. Et que lui, Tajmir Jawad, va finir par se faire prendre. Il ne veut pas terminer ses jours en prison. Alors j'ai pu le convaincre de me donner cette information. Il veut refaire sa vie à l'étranger. Et pour cela, il a besoin de cinq millions de dollars.

CHAPITRE XI

On y était. Les plus belles histoires se terminaient toujours de la même façon. Malko scruta l'œil unique d'Iqbal Popalzai. Le regard de l'Afghan respirait la sincérité et l'excitation. Ce qui ne voulait strictement rien dire dans une contrée où le mensonge était la denrée la plus répandue.

— Pourquoi ne veut-il *que* cinq millions de dollars ? objecta Malko. La récompense *officielle* est cinq fois plus élevée.

Iqbal Popalzai brandit sa main déchiquetée.

— D'abord, il ne peut pas traiter avec les Américains : il est sur la liste noire du FBI. Même s'il leur livre Bin Laden, il sera emprisonné pour ce qu'il a fait dans le passé. Beaucoup d'exécutions. C'est lui qui a pendu Abdul Haq, l'envoyé de la CIA, l'année dernière. Et il n'a confiance qu'en moi, parce que je ne l'ai jamais trahi. Il ne veut pas de reconnaissance officielle. Simplement de l'argent pour changer de pays et de vie.

Malko le laissait parler. D'un côté, cela sentait horriblement l'arnaque. Cinq millions de dollars en cash à livrer quelque part en Afghanistan... Mais il y avait la cassette et, chez les pachtounes, la trahison était une seconde nature. Les tribus avaient passé leur temps à se louer aux différents envahisseurs, depuis des siècles. Il se fit l'avocat du Diable.

— Si le gouvernement américain donne cinq millions de dollars à cet homme, remarqua-t-il, il ne restera que vingt millions de dollars pour vous...

Iqbal Popalzai eut un geste de grand seigneur.

— Cela me suffit amplement. Mais, de cette façon, nous avons une façon sûre et rapide de réussir.

— Comment cela doit-il se passer ?

— J'ai rendez-vous dans cinq jours avec Tajmir Jawad.

— Où ?

— Je ne sais pas encore, il me fixera l'endroit au dernier moment. Il m'indiquera le lieu où se trouve Oussama Bin Laden contre les cinq millions de dollars. Ensuite, je n'aurai plus qu'à guider vos amis américains.

Sur le papier, cela semblait simple comme bonjour. Malko imagina la réaction de Frank Capistrano et remarqua d'une voix posée :

— Cinq millions de dollars, c'est beaucoup d'argent. Comment savoir que votre ami dira la vérité ? Il peut prendre l'argent et filer...

— Non, affirma Iqbal Popalzai, parce que je resterai avec lui jusqu'au moment où vous aurez retrouvé Bin Laden. Mais il faut vous décider rapidement. Si vous acceptez, je dois envoyer un message à Tajmir Jawad par quelqu'un qui part en Afghanistan dans deux jours.

Malko regarda la cassette.

— Je peux vous emprunter cette cassette ?

Iqbal Popalzai secoua la tête.

— Non, hélas. *Personne* ne doit la voir. Je n'ai pas confiance dans la CIA. Ils vont parler et notre projet risque d'être éventé. Et nous serons alors tous en danger de mort... Tajmir n'avait pas le droit de me faire une copie. Je la voulais pour vous convaincre. Si nous faisons affaire avec lui, cela n'a pas d'importance. Mais, dans le cas contraire, il ne veut pas être responsable d'une indiscretion.

Malko se leva.

— Je vous donne une réponse demain matin. Appelez-moi ou faites-moi appeler.

Il resterait encore quatre jours avant la *deadline*.

*

* *

— Tajmir Jawad est effectivement un des hommes de confiance de Bin Laden, confirma Greg Bautzer. Après une carrière fulgurante dans les services de renseignements des talibans où il s'est fait remarquer par sa férocité. Et Abdul Haq, c'est lui. Il se trouve bien sur la liste des

« *ten most wanted*(33) » du FBI. Il a disparu depuis la débandade des talibans, et on sait qu'il se trouve dans les provinces du Nord-Est ou dans le Waziristan.

— Donc, l'histoire de Popalzai est crédible ?

— Elle est crédible, confirma à contre-cœur le chef de station. Popalzai connaissait tous les talibans haut placés.

— Et cette cassette ? A-t-elle vraiment été enregistrée récemment ?

L'Américain eut un geste d'impuissance.

— Il faudrait la voir. Il circule des dizaines de cassettes d'Oussama Bin Laden. La plupart sont des montages effectués d'après des morceaux de cassettes authentiques mais anciennes. Jusqu'ici, on n'a jamais pu savoir ni quand ni où elles avaient été enregistrées. L'Agence a même soumis les images à des géologues. Ils ont eu des opinions divergentes... Celle que Popalzai vous a montrée peut dater de quinze jours ou avoir été enregistrée il y a un an... Même les experts s'y trompent.

Évidemment, cela pouvait être un élément pour capter la confiance de Malko. Greg Bautzer faisait claquer le capot de son Zippo « 11 septembre » en regardant celui-ci bizarrement.

— Vous avez *vraiment* l'intention de confier cinq millions de dollars à Iqbal Popalzai ? Moi, je ne serais pas autorisé à lui donner dix dollars...

Malko se hâta de mettre les choses au point.

— Ce n'est sûrement pas moi qui vais prendre cette décision... Je dois rendre compte. Et je vais le faire maintenant.

À Washington, il était une heure du matin. Frank Capistrano devait être chez lui, à Mac Lean. Évidemment, ce n'était pas une heure normale pour appeler, mais rien n'était normal dans cette histoire. Installé dans la salle du chiffre, Malko composa le numéro personnel du Spécial Advisor de la Maison-Blanche.

À la troisième sonnerie, la voix rocailleuse et bien réveillée de Frank Capistrano fit « allô ».

— Vous avez eu une bonne journée ? demanda suavement Malko.

— Si vous m'appellez pour me demander cela, je raccroche, grommela Frank Capistrano. J'ai eu une très mauvaise journée et

j'espère que vous n'allez pas me porter le coup de grâce.

— J'espère aussi, dit Malko, mais je crains que vous n'ayez à affronter une décision difficile.

Sans omettre un seul détail, il lui relata la proposition d'Iqbal Popalzai. Après quelques secondes de silence, l'Américain se contenta de dire :

— Ou ce type est un escroc de génie ou nous allons toucher le jackpot.

— La mise est de cinq millions de dollars, remarqua perfidement Malko. Même si ce n'est ni mon argent ni le vôtre, cela mérite quelques minutes de réflexion.

— Si on demande aux bureaucrates, gronda Frank Capistrano, Oussama Bin Laden aura le temps de mourir de vieillesse... mais je vais vous dire la vérité. Même après avoir servi cinq présidents, si je me fais baiser dans cette affaire, je saute.

— J'imagine. Donc c'est non ?

Court silence. Puis Frank Capistrano dit posément :

— Peut-être pas. Je vous propose un deal. Nous allons partager les risques.

— Comment ?

— *Moi*, je vais donner le feu vert pour débloquer les fonds. Je mets en jeu ma situation. Vous, vous allez accompagner ces cinq millions de dollars et ne pas les lâcher tant qu'on n'aura pas la tête de Bin Laden. De cette façon, s'il y a une merde, nous serons deux à assumer.

Malko eut du mal à réprimer un sourire amer. Le partage était équitable : la retraite anticipée contre sa vie.

— *If s fair, no ?* souligna Frank Capistrano.

En plus, il était probablement sincère... C'était toujours le syndrome de l'Amérique. Une goutte de sang américain valait bien un litre de sang étranger.

— Parfaitement *fair*, s'entendit répondre Malko.

Frank Capistrano émit un rugissement joyeux.

— *Well, we are in business !* Où et quand voulez-vous cet argent ?

— Pas question de passer par une banque pakistanaise, dit Malko. On risquerait des fuites. Il faut que je donne le feu vert demain matin.

— O.K. Je vais prendre l'argent dans une banque égyptienne et vous le faire porter par un courrier spécial, sous couverture diplo. Il vous contactera dès son arrivée. Ça vous va ?

— Oui, dit Malko. Je peux recontacter le colonel Norris. Je risque d'avoir besoin de lui.

— Je préviens le général Franks demain matin, assura Frank Capistrano. J'espère que, cette fois, cela va marcher. Grâce à vous.

Malko raccrocha avec la désagréable impression de s'être bêtement fait manipuler. Une fois de plus, il était taillable et corvéable à merci, n'étant pas américain. Il repensa à un autre envoyé spécial de la CIA, le warlord pachtoun Abdul Hak, envoyé en Afghanistan en octobre 2001 avec cinq millions de dollars pour retourner les talibans. Les cinq millions de dollars avaient disparu et Abdul Haq avait été pendu par ceux qu'il était censé retourner...

Cette fois, il avait l'impression de jouer sa peau à vingt contre un.

Lorsqu'il poussa la porte de Greg Bautzer, le chef de station lui tendit une photo couleur.

— Tenez, voilà une photo numérique de Tajmir Jawad recueillie par les « *Cousins*(34) ». Avec son pedigree.

Le document représentait un barbu de petite taille, frêle, avec des lunettes ovales à monture métallique, l'air d'un petit bureaucrate. Malko l'empocha et répondit avec un sourire en coin à l'interrogation muette de Greg Bautzer.

— *We are in business*, fit-il, reprenant l'expression de Frank Capistrano.

Un business d'enfer. Pour s'en sortir, il allait avoir besoin de la CIA, de l'US Army, de beaucoup de chance et de l'aide de Dieu.

Quand il ressortit de l'ambassade américaine, il était midi et il n'avait pas faim. Trop de tension nerveuse. Il n'avait même pas rendu visite à Priscilla, pour ne pas la compromettre. Il regagna le *Marriott* pour réfléchir.

S'il voulait revenir vivant d'Afghanistan, il avait intérêt à prendre

certaines précautions.

*

* *

Priscilla était furieuse.

— Tu es venu à l’ambassade et tu n’es même pas passé me voir ! s’insurgea-t-elle. Alors que Marc est enfin parti à Kaboul.

Décidément, tout le monde allait en Afghanistan. Il faisait si chaud que cela émuais la libido de Malko. Il proposa pourtant :

— Allons dîner quelque part.

— Viens plutôt à la maison, dit-elle, nous serons tranquilles, Angélique est allée à Lahore avec son mari. Je vais mettre une bouteille de Taittinger au frais.

— Bonne idée ! approuva Malko.

Cela tiendrait lieu de dernière cigarette du condamné à mort... Depuis sa conversation avec Frank Capistrano, il avait pensé à deux ou trois choses pour l’aider à se sortir vivant du piège dans lequel il se jetait volontairement. Il restait à les mettre au point, mais il ne pourrait le faire que le lendemain. Ce soir, il avait quartier libre. Comme la température avait un peu baissé, il décida de descendre à la piscine. Il n’eut pas le temps de l’atteindre. Une voix le héla dans le *lobby* :

— Monsieur Linge !

Il se retourna. Maria Sepha arborait cette fois un sari rose avec une longue écharpe, et toujours le maquillage de la reine de Saba. Le regard insistant, elle s’approcha et il sentit son parfum léger.

— Quelle bonne surprise ! dit-il. Vous avez rendez vous avec des journalistes ?

— C’est fini, soupira-t-elle.

— Voulez-vous prendre un thé ?

— Avec plaisir.

La piscine attendrait. Très vite, Malko réalisa que la Pakistanaise le draguait éhontément. Chacun de ses regards était un appel au viol. Elle minauidait, lui jetait des coups d’œil énamourés. Lorsqu’elle sortit

une cigarette et qu'il l'alluma avec son Zippo armorié, elle garda sa main quelques secondes dans la sienne. Il se maudit soudain d'avoir donné rendez-vous à Priscilla. Comme si Maria Sepha avait lu dans ses pensées, elle suggéra :

— Je dois aller à un cocktail à l'hôtel Serena. Voulez-vous m'accompagner ?

— Je n'aime pas trop les cocktails, répliqua Malko, mais si vous êtes libre, nous pourrions dîner chez une amie. Son mari est diplomate...

Maria Sepha n'hésita que pour la forme.

— Je vais prévenir et je reviens, dit-elle.

Pendant qu'elle s'absentait, Malko faillit téléphoner à Priscilla, mais n'en fit rien. Ainsi, il lui rendait la monnaie de sa pièce. Lorsque, le soir de son arrivée, elle s'était esquivée avec son Suisse. Elle allait être folle de rage de voir Malko débarquer avec une splendide Pakistanaise.

*

* *

— Vous connaissez bien Islamabad, constata, admirative, Maria Sepha.

— J'y suis déjà venu souvent, dit Malko en se garant devant la maison des deux Noires.

Le *chowdika*⁽³⁵⁾ les salua militairement et il appuya sur le bouton de la sonnette. Trente secondes plus tard, la porte s'ouvrit sur la silhouette d'une femme en burqa verte ! Malko, interloqué, regarda Maria Sepha, encore plus étonnée que lui. Quant à la burqa, elle semblait clouée sur place.

— Priscilla, dit Malko, j'ai amené une amie pakistanaise, Maria Sepha.

Au moins, la burqa empêchait la poignée de main. Ils entrèrent tous les trois dans le salon et la première chose qu'il vit fut la bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé 1995 dans un seau à glace posé sur la table basse. Pour détendre l'atmosphère, il se hâta de la déboucher et de remplir les coupes. Il réalisa soudain qu'avec une burqa, ce n'est pas facile de boire.

— Enlève ta burqa, Priscilla, suggéra-t-il.

— Non, merci, fit une voix étouffée par le tissu. Je boirai plus tard.

Il se tourna vers Maria Sepha avec un sourire.

— Mon amie adore se déguiser.

La Pakistanaise sourit poliment et vida sa coupe de champagne d'un trait.

— C'est délicieux, dit-elle.

Priscilla se leva et mit de la musique arabe, puis commença une danse orientale, plutôt lascive. Peu à peu, Maria Sepha se détendait, riait en enchaînant les coupes de Taittinger. Malko surveillait les mains de Priscilla, pour s'assurer qu'elle ne lui versait pas de poison. Soudain, après une dernière pirouette, la burqa verte s'éclipsa en lançant :

— Je suis fatiguée, je vais me coucher.

Maria Sepha semblait de plus en plus surprise par cette ambiance bizarre. Heureusement qu'il y avait le champagne, auquel elle ne semblait pas très habituée... Son regard flou se posa sur Malko.

— Il va falloir que je rentre...

Tout à coup, devant son sari ajusté sur des formes sensuelles, il se rendit compte qu'il avait furieusement envie d'elle. *Carpe diem* ! Il fallait profiter de chaque seconde de vie, surtout quand l'avenir était incertain. Il se pencha et posa sa bouche sur la sienne. Il dut quand même s'y reprendre à plusieurs fois avant que les lèvres de Maria ne s'ouvrent et qu'une langue vienne timidement à sa rencontre. Mais, lorsque sa main épousa la courbe d'un sein serré dans la soie, la Pakistanaise ne protesta pas.

*

* *

Depuis un moment, Maria Sepha ne résistait que pour la forme, ses principes fortement chamboulés par le Taittinger. Mais Dieu que son sari était difficile à ôter ! Il y avait des couches et des couches de tissu, des pressions, des boutons. Malko avait l'impression de forcer un coffre-fort. Enfin, il parvint à dégager les jambes de la jeune femme qui roula sur le tapis en riant.

Trente secondes plus tard, Malko parvenait enfin à lui arracher sa culotte. Ensuite, sa résistance ne fut plus qu'académique. Allongé sur

elle, Malko finit par s'enfoncer dans son ventre jusqu'à la garde. Elle releva les jambes, noua ses bras autour de son cou et se mit à l'embrasser furieusement. Visiblement, elle adorait faire l'amour et remuait sous lui avec sensualité. Quand elle le sentit jouir au fond de son ventre, elle poussa un petit cri et eut un sursaut. Puis, ses bras se dénouèrent, ses jambes retombèrent et ses yeux se fermèrent.

Malko se releva et voulut l'aider à en faire autant. Impossible. À croire qu'elle était morte de plaisir. Il la souleva et l'allongea sur le divan sans obtenir la moindre réaction. Elle dormait, assommée par le champagne. Voilà pourquoi elle avait si peu résisté.

Que faire d'elle ? Il ignorait son adresse et ne pouvait pas l'abandonner dans la rue. Pendant qu'il réfléchissait, une voix s'éleva derrière lui :

— Salaud !

Il se retourna. Nue à part ses escarpins, Angélique, débarrassée de sa burqa, le contemplait, l'air furibond. Médusé, Malko lui lança :

— Priscilla m'avait dit que tu étais à Lahore avec ton mari.

— Mon mari est en train de planquer devant la prison de Rawalpindi, lança la Rwandaise. Pour empêcher que les Pakistanais escamotent des types d'Al-Qaida. Il ne sera relevé que demain matin à sept heures. Quand je pense que tu as bu *mon* Taittinger avec cette pétasse ! Et que tu l'as baisée sur *mon* canapé !

La Rwandaise avait définitivement le sens de la propriété. Malko fit un pas vers elle pour tenter de la calmer, mais elle cracha comme un chat en colère.

— Ne me touche pas ! Tu aurais pu faire tout ce que tu voulais avec moi, ce soir !

Comme pour souligner le sens précis de ses propos, elle fit demi-tour et disparut en balançant sa croupe qui n'avait rien à envier à celle de Priscilla. Une porte claqua et Malko entendit une clef tourner dans une serrure.

Angélique était vraiment fâchée.

Sur le divan, Maria Sepha venait de se redresser, les yeux papillotant.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle.

— Rien, dit Malko, vous avez dormi un peu.

Elle sourit.

— J'ai bu trop de champagne. Il faut me ramener.

Elle ne semblait pas se souvenir de ce qu'elle avait fait.

Merci, Taittinger. Discrètement, Malko poussa sa culotte sous le divan et l'aida à traverser la pièce. Avant de s'écrouler dans la Navigator, elle eut le temps de murmurer :

— F 8/2, 31^e Rue. Numéro 46.

En découvrant le lendemain l'absence de sa culotte, elle risquait de se poser des questions, mais cela avait été une récréation bien agréable, avant ce qui allait se passer dans les jours à venir.

Malko fut réveillé à six heures dix par le courrier envoyé par Frank Capistrano qui débarquait de l'avion du Caire. Il ne put que lui conseiller de gagner l'ambassade américaine avant de se rendormir. À neuf heures pile, le téléphone sonna à nouveau. Une voix inconnue annonça :

— Votre costume est prêt, sir. Vous pouvez le récupérer à la boutique 681/10, à Aabpara Market, tout à l'heure. Demandez Shahid Mahmoud.

*

* *

Ignorant où se trouvait Aabpara Market, Malko prit un taxi. C'était tout simplement l'endroit où il avait rompu la filature, deux jours plus tôt. La boutique 681 se composait d'un comptoir, d'un espace d'un mètre sur quatre et d'une enseigne flamboyante : « Fancy Tailors ». Un jeune garçon cousait, assis à même le sol. Un grand barbu jovial lança, avant même que Malko ait ouvert la bouche :

— *I am Mahmoud !*

Il composa un numéro sur son portable et tendit l'appareil à Malko.

— Vous avez pris votre décision ? demanda Iqbal Popalzai.

— Oui. Elle est positive.

— Bien, approuva l'Afghan. Vous avez ce qu'il faut ?

— Oui.

— Dans ce cas, partez pour Peshawar. Allez dans le bazar, au General Post Office. Juste en face, se trouve une boutique de tapis afghans. Demandez Sardan Mohammad. Il sera prévenu.

Malko quitta le marché, à la fois tendu et fou de joie. Cette fois, les dés étaient jetés. Il repassa prendre la Navigator et fonda à l'ambassade américaine. Greg Bautzer l'accueillit avec un sourire en coin.

— On a laissé un paquet pour vous ce matin. C'est dans mon coffre.

Ils ouvrirent le coffre ensemble. Il s'agissait d'un gros sac de cuir souple, comme on en utilise pour les valises diplomatiques. Malko l'ouvrit, découvrant les liasses de billets de cent dollars tout neufs. Frank Capistrano avait tenu parole. Il avait quand même l'estomac serré. Greg Bautzer lui jeta un regard interrogateur.

— Vous vouliez vraiment partir en Afghanistan avec ça ?

— J'y suis obligé, dit Malko, mais j'ai besoin de vous pour un certain nombre de choses.

— À votre disposition, fit l'Américain. Que voulez-vous ?

— D'abord, une voiture discrète, je laisse la Navigator ici.

— Pas de problème. J'ai un parc d'une demi-douzaine de véhicules de location que nous utilisons pour les prises de contact. Une Honda Civic avec une plaque de Peshawar, ça vous convient ? Ensuite ?

Malko avait en tête l'exigence de Frank Capistrano : rester avec les dollars jusqu'à la dernière minute. C'était la partie la plus délicate de l'opération... Il expliqua à Greg Bautzer son problème et, ensemble, ils trouvèrent une solution.

— Donnez-moi deux heures, demanda le chef de station. Pendant ce temps, vous pouvez utiliser la ligne protégée pour appeler Kandahar.

Ce que fit Malko. Le colonel Norris avait reçu des instructions. Malko lui donna les siennes. Avec soin. Sa vie allait dépendre de la capacité de réaction de l'officier, il ne raccrocha qu'après s'être assuré que tout était calé et verrouillé. Lorsqu'il regagna le bureau de Greg Bautzer, ce dernier lui annonça que de son côté, c'était réglé.

— Je vous invite au club diplo, dit-il. Vous partirez ensuite.

Le club diplo se trouvait au rez-de-chaussée de l'ambassade, dans un local mal éclairé donnant sur une pelouse râpée. Le hamburger qu'on servait à Malko aurait donné des nausées à un mort de faim et le café était tout simplement infect. De toute façon, il était trop tendu pour avoir faim. Ils revinrent dans le bureau du chef de station pour y prendre le sac aux dollars et Malko le déposa dans le coffre de la Honda Civic. Greg Bautzer lui serra longuement la main.

— *Good luck and take care*(36).

Malko sortit de la zone diplomatique et s'engagea dans Constitution Avenue.

Il avait gardé sa chambre au *Marriott*. Si Maria Sepha appelait, on lui dirait simplement que Malko était sorti. Ce qui n'alerterait pas l'ISI. Au « point zéro », le centre d'Islamabad, il tourna à gauche. Vingt minutes plus tard, il roulait sur la route de Peshawar.

*

* *

La masse rouge du fort de Balahisar lui apparut comme une vieille connaissance. Il n'avait pas mis deux heures et demie pour venir d'Islamabad, mais la clim de la Honda était nettement déficiente. Il coulait. Un kilomètre plus loin, le Pearl lui apparut comme un havre de confort. Il avait hésité à s'installer au consulat US. Mais sachant celui-ci surveillé, par l'ISI et par Al-Qaida, autant aller *au Pearl*. Aucune des deux solutions de toute façon n'était parfaite. Il décida de laisser le sac aux dollars dans le coffre de la voiture garée dans le parking de l'hôtel. Qui pouvait se douter que ce modeste véhicule recelait une telle fortune?... Les employés de la réception ne semblèrent pas le reconnaître.

Le temps de déposer son sac de voyage dans la chambre 408, il prit un taxi et se fit conduire à la GPO(37). Juste en face, au rez-de-chaussée d'un vieil immeuble de trois étages, un panneau bleu annonçait : « Afghan Carpets & Handicraft. »

Il entra dans la boutique qui sentait la poussière et où s'entassaient des centaines de tapis et d'horreurs folkloriques, dans un désordre ahurissant. Il demanda à un jeune garçon Sardan Mohammad. Aussitôt, le jeune homme le conduisit dans une minuscule arrière-boutique encombrée de bibelots poussiéreux et de tapis roulés où il fut accueilli par un vieil homme au crâne rasé, au regard malin et à la

bedaine impressionnante. Après lui avoir proposé du thé rouge, il donna un rapide coup de fil et resta souriant et muet face à Malko, son anglais étant fâcheusement limité.

Iqbal Popalzai apparut vingt minutes plus tard, toujours aussi jovial. Il serra la main de Malko dans les siennes, salua le propriétaire de la boutique et demanda :

— Tout est réglé ?

— J'ai l'argent, dit Malko.

— Très bien. Nous partirons demain matin vers sept heures. On viendra vous chercher à l'hôtel. Le fils de mon ami Sardan, le jeune que vous avez vu tout à l'heure. Nous utiliserons son minibus qui passe souvent la frontière.

— Nous partons seuls ?

— Non, j'ai recruté six hommes pour notre protection.

— Et où allons-nous ?

Iqbal Popalzai eut un sourire mystérieux.

— Dans un tout petit village sitaé entre Kahi et Shabi Kowt qui n'a même pas de nom. À partir de Landicotal, il y a trois heures de route environ. Tajmir Jawad nous retrouvera là-bas. Contre l'argent, il nous révélera où se trouve Bin Laden.

— Parfait, approuva Malko. Mais j'ai pour instruction de rester avec Tajmir Jawad et l'argent tant que nous n'aurons pas vérifié l'information.

— C'est tout à fait normal, assura Iqbal Popalzai. Nous resterons tous les trois ensemble avec l'argent, tant que vos amis n'auront pas trouvé Bin Laden.

Il ne semblait troublé en aucune façon par cette exigence et Malko se dit que, finalement, il avait peut-être enfin joué le bon cheval.

Il était sept heures dix le lendemain matin quand un minibus rouge décoré comme une vraie œuvre d'art s'arrêta devant l'entrée du *Pearl*. Le fils de Mohammad vint chercher Malko dans le *lobby* et s'éclipsa, après avoir chargé son sac de voyage et le sac de cuir aux dollars.

À part Malko, Popalzai et le chauffeur, il y avait six hommes armés de Kalachnikov qui semblaient perdus. Le minibus démarra aussitôt.

Direction Jamrud Road. Au check-point de Kharkono, le véhicule s'arrêta et le chauffeur alla faire viser son permis.

— Ne vous montrez pas, demanda Popalzai à Malko.

Les soldats en noir du Frontier Corps jetèrent à peine un regard au véhicule qui redémarra aussitôt. Désormais, le sort de Malko était entre les mains d'Iqbal Popalzai. Il n'y avait pas trop de circulation et, très vite, ils abordèrent les pentes caillouteuses de la Khyber Pass. Les interminables lacets serpentaient au milieu des montagnes brûlées par le soleil. Un paysage majestueux et désertique, sans un arbre, sans un buisson, où alternaient des crêtes ocre et déchiquetées et des plaques de basalte noir et brillant. Presque à chaque virage, se dressait un vieux fort en ruine, aux mâchicoulis jaunâtres, vestige des combats furieux qui avaient opposé pachtounes et Britanniques au siècle dernier. La vue était à couper le souffle. Un peu partout, on apercevait les tunnels du chemin de fer abandonné Peshawar-Landicotal. Plus on montait, plus on croisait des hommes armés. On était au cœur du territoire de la tribu Affridi. Il y avait des villages nichés ici et là, mais comme leurs maisons étaient de la même couleur que la roche, on ne les distinguait même pas. De temps à autre, scellé dans un rocher, un ex-voto, en souvenir des soldats anglais taillés en pièces par les pachtounes.

Malko contemplait ce paysage sauvage, qu'il avait déjà vu tant de fois, avec toujours la même émotion : c'était un lieu magique. Un dernier passage sur l'ancienne voie de chemin de fer et après être passés devant l'énorme fort des Khyber Rifles dont le blason était peint sur les rochers, ils redescendirent vers Landicotal, la dernière bourgade avant le village frontière de Torkhan. Au centre de Landicotal, le minibus s'arrêta devant un restaurant en plein air, désert.

— Nous allons changer de véhicule, annonça Iqbal Popalzai. Avec celui-ci, nous ne passerions pas.

Ils descendirent une ruelle en pente pour s'arrêter devant une très vieille Land Cruiser gardée par un jeune homme. Iqbal Popalzai prit place à côté de lui, Malko se serra contre la portière. Les six hommes armés se tassèrent, tant bien que mal, sur les deux banquettes arrière.

Au lieu de partir par la grand-route, la Land Cruiser s'engagea sur une piste filant vers l'ouest, presque invisible.

— On ne passe pas par Torkhan ? s'étonna Malko.

— Non, fit Iqbal Popalzai. Là où nous allons, il n'y a pas de contrôle.

La piste s'éloignait perpendiculairement à la route de Torkhan et, très vite, ils ne virent plus que des pentes ocre et désertes, avec de temps à autre une maison en pisé. La Land Cruiser montait et descendait, se glissait dans des vallées, escaladait des sentiers de chèvres. Secoué comme dans un panier à salade, Malko finit par somnoler. Le paysage, bien que superbe, était d'une monotonie affligeante. La voix d'Iqbal Popalzai le fit sursauter.

— Nous sommes en Afghanistan.

Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling et vit qu'ils roulaient depuis une heure environ. Désormais, le soleil tapait sur sa vitre : ils roulaient vers le nord.

La piste était à peine détectable et ne desservait aucun village. Une sorte de *no man's land* lunaire. Peu à peu, malgré les cahots, Malko s'endormit pour de bon, écrasé de chaleur, asphyxié par la poussière.

*

* *

— Nous sommes arrivés !

Iqbal Popalzai secouait doucement Malko par l'épaule. Celui-ci ouvrit les yeux en sursaut. La Land Cruiser s'était arrêtée sur un espace découvert, entouré de quelques maisons en pierres sèches. Ils étaient dans un creux, cerné par un massif montagneux piqué de quelques conifères.

— Où sommes-nous ? demanda Malko, après être sorti de la Land Cruiser.

Iqbal Popalzai déplia une carte sur le capot et désigna un point très au sud de Jalalabad.

— Ici, dit-il. Plusieurs pistes s'y croisent. On peut remonter vers Jalalabad ou descendre vers les cols permettant d'accéder à la Tirah Valley. Les montagnes que vous voyez dans le fond, au sud, c'est Tora-Bora.

— Nous sommes les premiers ? demanda Malko.

— Oui. Mais Tajmir Jawad vient d'assez loin. Il sera peut-être en retard. Vous avez soif ?

Il lui tendit un Coca tiède que Malko se força à boire. La chaleur était accablante et ils s'abritèrent à l'ombre d'une mesure inoccupée. Les six hommes armés s'accroupirent le long d'un mur de pierres sèches. Iqbal Popalzai semblait parfaitement calme. Il vint s'asseoir à côté de Malko.

— Vous êtes satisfait ?

— C'est encore un peu tôt, rétorqua Malko.

L'Afghan ne fit aucun commentaire. Une heure s'écoula dans un silence pesant. Les deux aiguilles de la Breitling de Malko se rejoignirent. Midi. Le soleil était au zénith et des essaims de mouches tournoyaient autour d'eux. Le silence était absolu. Un avion passa très, très haut dans le ciel, venant probablement de Peshawar. D'une autre planète. Tout à coup, Iqbal Popalzai sauta sur ses pieds et tendit son bras valide vers un nuage de poussière encore très éloigné.

— Le voilà !

Effectivement, Malko devina un véhicule qui approchait. Il approchait, lui, de la minute de vérité. Les six hommes armés continuaient à se reposer, à côté de leurs Kalachnikov. Sous sa chemise, le Beretta 92 pesait à sa ceinture, une balle dans le canon. Il regarda le véhicule qui venait dans leur direction : un pick-up Toyota comme il y en avait des milliers en Afghanistan. Le véhicule préféré des talibans.

— Comment savez-vous que c'est lui ? demanda Malko.

— Personne n'emprunte jamais cette piste, expliqua l'Afghan. Elle a été minée par les talibans et il faut savoir où.

Bonne explication.

Le poulx très, très rapide, Malko fixait la Toyota. En dépit des reflets du soleil, il put constater qu'il y avait un seul homme à bord. Cinq minutes plus tard, le véhicule couvert de poussière stoppa à côté d'eux et son conducteur sauta à terre. Un Afghan de grande taille, coiffé du traditionnel « pacol » de laine, arborant une grosse moustache et un solide embonpoint. Lui et Iqbal Popalzai s'étreignirent longuement, puis ce dernier s'approcha de Malko et dit en anglais :

— Voici mon ami Tajmir Jawad. Il ne parle malheureusement pas anglais.

Tajmir Jawad prit la main de Malko et la serra longuement dans les

siennes, à l'afghane.

— Je pense qu'il est pressé de voir l'argent, dit Malko.

Il repartit vers la Land Cruiser et y prit le gros sac de cuir. Après l'avoir apporté, il le posa à terre et l'ouvrit. Il plongea ensuite la main à l'intérieur. Du même geste, il fit basculer un interrupteur et sortit une liasse de dix mille dollars. Toujours souriant.

Pourtant, l'homme qui venait d'arriver n'était pas Tajmir Jawad. La photo fournie par la CIA en faisait foi. Donc, il allait avoir beaucoup de mal à sauver sa peau et les cinq millions de dollars. Dans un pays où on vous assassinait pour cent dollars.

Il repensa à la devise gravée dans un Zippo trouvé sur le corps d'un GI au Vietnam, en 1970 : « *You never really lived until you've nearly died*(38) ».

Lui aurait beaucoup vécu.

CHAPITRE XII

Le faux Tajmir Jawad parut surpris du zèle de Malko à exhiber ses dollars. Il échangea un regard rapide avec Iqbal Popalzai et ils se dirent quelques mots en pachtoune. Malko n'avait qu'une seule idée : gagner du temps, éviter un clash. Il avait besoin d'une trentaine de minutes. Vis-à-vis des Américains, Iqbal Popalzai ne pouvait pas se permettre de simplement liquider Malko et de filer avec l'argent. Il y avait donc une astuce que Malko n'avait pas encore percée. Dès le moment où il s'était aperçu que le nouveau venu n'était pas Tajmir Jawad, il avait fait une croix sur Bin Laden. Le tout, désormais, était, dans l'ordre, de sauver sa peau et les cinq millions de dollars.

Le soleil tapait, infernal. Ils se regardaient tous les trois en chiens de faïence. Malko décida de reprendre l'initiative. Il se tourna vers Iqbal Popalzai.

— Maintenant qu'il sait que j'ai l'argent, il doit nous dire où se trouve Oussama Bin Laden.

— Bien sûr ! bien sûr..., approuva l'Afghan.

Il apostropha le faux Tajmir Jawad en pachtoune. Son interlocuteur opinait du chef, grommelant de vagues « atcha(39) ». Finalement, il retourna à sa voiture d'où il revint avec une grande carte d'Afghanistan déjà bien crayonnée qu'ils étalèrent sur un vieux tapis hâtivement déroulé par Iqbal Popalzai. Lui et le faux Jawad recommencèrent à discuter en pachtoune et ce dernier posa le doigt sur un point bleu, représentant un petit lac au nord de l'axe Jalalabad-Kaboul. Il se lança dans une longue explication, aussitôt traduite par Popalzai.

— Il dit que Bin Laden et son escorte se trouvent dans une grande maison à l'écart du village de Naghlu, au bord de ce lac. C'est au milieu d'une haute vallée sans aucun accès routier. Il faut y aller à cheval ou à pied, à partir de la route Jalalabad-Kaboul. Il y a près de huit heures de marche.

— Il n'a pas plus de précision ? demanda Malko.

Nouvel échange. Le ton monta.

— Il prétend que c'est facile à trouver, annonça Iqbal Popalzai. Il n'y a qu'une seule grande maison près du lac et Bin Laden a beaucoup de chevaux et de mules.

— Pourquoi nous a-t-il donné rendez-vous ici ? interrogea Malko, c'est très loin de cet endroit.

La question parut prendre de court le pachtoune qui bredouilla une réponse laconique où Malko saisit le mot « Jalalabad ».

— Il se trouvait à Jalalabad, traduisit Iqbal Popalzai. Ce n'est pas loin d'ici.

Malko hocha la tête, apparemment satisfait.

— Bien. Nous allons attendre là tous les trois et je vais communiquer aux Américains la position de Bin Laden. Dès qu'ils l'auront trouvé, il pourra partir avec l'argent.

Malko s'attendait à ce que Iqbal Popalzai argumente. Au contraire, celui-ci approuva vigoureusement et dit :

— Il faut qu'il nous donne plus de précisions. La région est très boisée là-bas. Sans repère précis, les Américains ne verront rien.

Il apostropha à nouveaux le faux Tajmir Jawad qui répondit vertement. Très vite, la discussion s'envenima. Apparemment, il s'en tenait à ce qu'il avait dit. Brutalement, Iqbal Popalzai fouilla dans son *charouar* et en sortit un énorme pistolet qu'il braqua sur la tête de son interlocuteur en vociférant.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko, étonné.

— Il prétend qu'il ne peut pas donner plus de détails. Qu'il n'y a qu'une seule grosse maison au bord du lac, mais qu'il faut y aller assez vite car Oussama Bin Laden risque de bouger.

Visiblement hors de lui, Iqbal Popalzai ramena le chien de son pistolet en arrière et lança quelques mots d'un ton menaçant.

— Je vais le tuer, dit-il en anglais. Je suis sûr qu'il nous ment. C'est un voleur, un bandit.

Développement inattendu... Malko jeta un regard discret à sa

Breitling. Dix-sept minutes s'étaient écoulées depuis qu'il avait donné l'alerte. En ce moment, les hélicos du colonel Norris devaient foncer vers eux. À condition qu'ils ne se perdent pas et que les communications aient bien fonctionné.

— Qu'il nous donne plus de détails, suggéra Malko. Ou qu'il nous y emmène.

— Comment ?

— En hélicoptère. Comme ça, il ne risquera rien...

— Vous avez des hélicoptères ?

— Je peux en obtenir.

Sournoisement, le faux Tajmir Jawad s'était rapproché du sac de cuir aux dollars. Popalzai tourna la tête et dit :

— Je vais lui proposer.

Il n'en eut pas le temps. Le faux Tajmir Jawad s'était mis à glapir de toute la force de ses poumons. En quelques secondes, une nuée de turbans noirs surgit des replis de terrain alentour et encercla leur petit groupe. Des hommes armés de Kalach et de RPG 7, barbus, bardés de cartouchières. Ils braquèrent leurs armes sur Iqbal Popalzai et Malko. Aussitôt, Popalzai se retourna et lança un ordre à ses gardes du corps. Ceux-ci se levèrent comme un seul homme et empoignèrent leurs armes. Ils n'eurent même pas le temps de s'en servir : les nouveaux venus, posément, se mirent à les rafaler, jusqu'à ce qu'ils soient tous à terre.

Lorsque le silence retomba, celui qui s'était avancé vers Popalzai était allongé sur le dos, saignant du nez et de la bouche, un autre, recroquevillé, se tenait le ventre à deux mains. Trois avaient été tués sur le coup. Le dernier, qui s'efforçait de s'éloigner en rampant, fut rattrapé par un des hommes en turban noir qui, froidement, appuya le canon de sa Kalach sur sa nuque et lui fit exploser le crâne.

Médusé, Malko ne comprenait rien à ce carnage. Le poulx à 150, il s'attendait à chaque seconde à être abattu à son tour. Il n'avait même pas cherché à prendre le Beretta glissé dans sa ceinture. Soudain, le silence fut brisé par le faux Tajmir Jawad qui se mit à invectiver violemment Iqbal Popalzai, avec des gestes plus que menaçants. L'Afghan laissa tomber son gros pistolet et demeura les yeux baissés, les lèvres tremblantes.

— Que se passe-t-il ? demanda Malko.

— Il nous a trahis, balbutia Popalzai. Il vient de me l'avouer. Il n'a jamais eu l'intention de nous mener à Bin Laden.

— Et l'histoire du lac ? Il l'a inventée ?

— Non, c'est un endroit où Bin Laden allait parfois, au temps des talibans, mais il n'y est plus jamais retourné.

Pendant qu'il parlait, le faux Tajmir Jawad s'était emparé du sac de cuir aux cinq millions de dollars. Il jeta un ordre à ses hommes. Deux d'entre eux le portèrent dans sa voiture. Il s'adressa ensuite à Iqbal Popalzai. Celui-ci traduisit sa diatribe à Malko.

— Il dit qu'il ne va pas nous tuer. Moi, parce que j'ai combattu courageusement les « Chouravis » et vous, parce que vous êtes mon hôte. Mais l'argent des Américains servira à leur faire la guerre.

Malko était perplexe. Les hommes de Popalzai venaient d'être abattus sous ses yeux. Ce n'était pas du cinéma... Le groupe des turbans noirs commença à battre en retraite vers la Toyota du faux Tajmir Jawad. Un second véhicule surgit d'un repli de terrain. Les assaillants s'entassèrent dans les deux pick-up. À ce moment, Iqbal Popalzai se baissa pour ramasser son pistolet. Aussitôt, un des turbans noirs lâcha une courte rafale qui fit jaillir de la poussière autour d'eux. Un des projectiles ricocha et traversa le pied droit du pachtoune. Iqbal s'effondra en hurlant de douleur, le pied inondé de sang. Le visage déformé, il se mit à invectiver les hommes en train de s'enfuir, à s'en arracher le gosier. Et, soudain, un déclic se fit dans le cerveau de Malko. L'Afghan était véritablement hors de lui. Cela n'avait rien à voir avec les menaces qu'il avait proférées envers le faux Tajmir Jawad. Popalzai avait la bave aux lèvres et brandissait ses doigts estropiés en direction des deux voitures qui s'éloignaient. Malko comprit en un éclair que tout ce qui s'était déroulé avant cette balle perdue n'était que mise en scène.

Y compris les meurtres des six gardes du corps.

Tout avait été manigancé pour que Malko croie à la bonne foi d'Iqbal Popalzai, « doublé » par l'ex-taliban. C'était bien monté : l'argent s'était envolé mais on n'avait pas touché un cheveu de la tête de Malko. Pendant qu'il réalisait tout cela, le bruit caractéristique de plusieurs hélicoptères commença à grandir. Et, tout à coup, cinq hélicoptères surgirent de derrière une crête. Deux « bananes volantes » Chinook escortées de trois « gunships » hérissés de mitrailleuses, de

canons et de missiles. Dans un fracas de tonnerre, les cinq appareils arrivèrent au-dessus de leur tête et s'immobilisèrent à très basse altitude. Malko, bien visible, leur fit signe et désigna la direction dans laquelle étaient parties les deux voitures. Docilement, les cinq hélicos reprirent leur vol, comme des faucons d'acier lâchés sur une proie, et s'éloignèrent à la poursuite des deux Toyota et des cinq millions de dollars.

Iqbal Popalzai en oublia son pied durant quelques secondes pour hurler :

— Qu'est-ce que c'est ?

— La cavalerie ! cria Malko.

Déjà, les hélicos avaient disparu derrière une colline. Quelques instants plus tard, des rafales d'armes automatiques éclatèrent, mêlées au bruit plus sourd des canons. Il y eut une explosion plus forte : un missile air-sol. Malko aida Iqbal Popalzai à se relever. Il réglerait les comptes plus tard. L'Afghan eut quand même le réflexe de ramasser son pistolet. Puis, appuyé sur Malko, le colosse parvint à atteindre la vieille Land Cruiser, où il s'écroula, grimaçant de souffrance. Son pied saignait comme une fontaine. Malko démarra dans la direction où avaient disparu les hélicos.

*

* *

Il y avait des corps étendus un peu partout, recroquevillés ou les bras en croix, tombés là où les rafales de mitrailleuse des « gunships » les avaient rattrapés. Les trois hélicos de protection continuaient à tourner à basse altitude, afin d'éviter toute surprise, et les deux Chinook posés avaient vomi une trentaine de combattants des Forces spéciales, en tenue de toile camouflée, armés comme des croiseurs. La Toyota rouge du faux Tajmir Jawad avait été éventrée par une rafale et le toit avait sauté. Juste à côté, le faux Jawad était appuyé à un rocher, très pâle, le visage en sang, une mousse rosâtre aux lèvres. Malko n'eut pas besoin de le regarder longtemps pour savoir qu'il allait mourir très vite... Tout à coup, il remarqua des taches vertes un peu partout, s'envolant au ras des rochers.

Des billets de cent dollars.

Ils s'étaient échappés du sac de cuir déchiqueté par une rafale... Le colonel Norris accourut et salua.

— Le périmètre est sécurisé, sir, annonça-t-il de sa voix mécanique. Nous n'avons aucune perte.

Étant donné la disproportion des forces, ce n'était pas tellement étonnant.

— Il y a des blessés chez vos adversaires ? demanda Malko.

— Négatif, sir, répliqua le colonel, sauf celui-là, mais le *paramedic* dit qu'il n'est pas transportable.

— Moi, j'ai un blessé, dit Malko, dans la Land Cruiser. Faites-le soigner. Et demandez à vos hommes de ramasser tous ces billets de cent dollars. Il y en a pour une fortune.

Le colonel Norris le regarda, ahuri.

— Ce sont des *vrais* ?

— Sauf si la Réserve fédérale fabrique de la fausse monnaie, précisa Malko. Dépêchez-vous, il y a du vent et je suis comptable de cet argent...

L'officier se mit immédiatement à hurler des ordres. Ses hommes remirent leurs armes en bandoulière et commencèrent à courir après les billets.

Spectacle surréaliste...

Malko mit à l'abri le sac éventré pour éviter d'autres pertes et s'approcha du blessé qui lui adressa un regard vitreux.

— On va vous soigner, fit Malko, mais je veux la vérité. Je sais que vous n'êtes pas Tajmir Jawad. Qui êtes-vous ?

L'autre bredouilla une vague réponse en mauvais anglais et cracha un peu de sang. Il avait aussi une vilaine blessure à la cuisse. Il était en train de se vider de son sang. Soudain, Malko entendit un bruit derrière lui, et se retourna. Iqbal Popalzai arrivait à cloche-pied, le visage déformé par la fureur, laissant une traînée de sang derrière lui, son énorme pistolet serré dans son moignon.

Avant que Malko puisse dire un mot, il tendit le bras et vida son chargeur sur le blessé. Le visage éclata d'abord, puis la poitrine, le cou, et le faux Jawad glissa lentement sur le côté. Iqbal Popalzai ne s'arrêta que lorsque la culasse resta ouverte, le chargeur vide. Sa victime était morte depuis longtemps. Comme si cela ne suffisait pas, Popalzai se mit à bourrer le mort de coups de crosse. En équilibre

contre la carrosserie, il bavait, écumait.

— Calmez-vous, fit froidement Malko. Il est mort.

— Il m'a trahi ! glapit Popalzai. J'aurais voulu lui crever les yeux, lui arracher le cœur.

— C'est ce qu'on fait aux traîtres ?

— Oui.

— Dans ce cas, souligna Malko, je devrais vous faire subir ce traitement. Parce que vous m'avez trahi...

— Moi !

Malko ne le laissa pas s'enfermer dans le mensonge. Tirant de sa poche la photo du vrai Tajmir Jawad, il la mit sous le nez de l'Afghan.

— Voici l'homme que nous étions supposés rencontrer, dit-il. Celui qui est ici était un de vos complices. C'est sur votre ordre qu'il a abattu les hommes qui étaient avec vous. Des gens qui n'appartiennent pas à votre tribu. De pauvres hères probablement ramassés dans un camp de réfugiés. Vous ne vouliez pas faire tuer des gens de chez vous. Vous ne vouliez pas non plus me tuer. Pour protéger votre avenir. Cet homme était tout simplement votre complice. Il devait toucher une commission sur les cinq millions de dollars. C'était bien monté.

— C'est faux ! balbutia Popalzai. Il m'a menti, il a voulu nous tuer. Je peux le prouver.

Malko secoua la tête.

— Vous l'avez tué avant qu'il ne me parle, c'est bien joué. Je n'aurai jamais de preuves. C'est votre chance. Maintenant, partez. Je vous laisse la Land Cruiser. On va vous faire un pansement. Mais ne croisez plus jamais ma route.

Sans un mot, la tête baissée, Iqbal Popalzai partit en clopinant vers la Land Cruiser. Il avait quand même fait tuer de sang-froid six pauvres bougres. Tout ça pour une grosse poignée de dollars. Sans compter les faux ou les vrais talibans massacrés par les Forces spéciales du colonel Noms. Eux non plus ne devaient pas être dans le coup. Une belle arnaque à la pachtoun. Le colonel Norris s'approcha et salua, lançant d'une voix forte :

— *Sir*, il manque 3400 dollars. Nous avons chercher partout. Le vent

les a emportés très loin. Voulez-vous que j'agrandisse le cercle des recherches ?

— Inutile, affirma Malko. Nous repartons.

— Vous venez avec nous ?

— Je n'ai pas envie de rentrer à pied.

— Mais je dois retourner à Kandahar, précisa l'officier, je n'ai pas l'autorisation de survoler le Pakistan.

— Eh bien, fit Malko, philosophe, on fera un détour par Kandahar. Mais j'espère être à Islamabad pour dîner.

Greg Bautzer enverrait quelqu'un récupérer la voiture restée dans le parking du *Pearl*.

Il se dirigea vers un des Chinook et s'installa dans le poste de pilotage. Amer et déçu. Sa deuxième tentative avait failli tourner à la catastrophe. S'il n'avait pas équipé le sac aux dollars d'une balise automatique permettant aux hélicos de se guider, Dieu sait ce qui lui serait arrivé.

Le colonel Norris le rejoignit et, alors que les rotors commençaient à tourner, lui cria :

— Nous laissons pas mal de morts ! Qu'est-ce que... ?

— Faites un rapport, conseilla Malko. Dites qu'il s'agissait d'une opération de reconnaissance demandée par des alliés afghans. Et que des « éléments hostiles » ont ouvert le feu en voyant vos hélicoptères.

— C'est exact, sir... Mais...

— Vous aurez une citation, promit Malko. Belle opération. Pas de pertes et un certain nombre d'ennemis hors de combat.

Tout cela pour 3 400 dollars...

*

* *

— Vous ne trouverez que des fous ou des escrocs ! lança d'un ton sentencieux Greg Bautzer. Sinon, nous y serions déjà arrivés, avec les moyens dont nous disposons. Enfin, vous vous en êtes tiré plutôt bien... Et on n'est pas près de revoir cette crapule de Popalzai. Il doit déjà être à Kaboul. Quand même, avoir fait flinguer six types pour une

simple mise en scène ! Il n'y a que les pachtounes pour imaginer un truc pareil.

Malko n'avait pas envie de discuter. L'Américain avait raison. Il avait péché par imprudence. Quant aux pachtounes, ils n'étaient pas les seuls à mépriser la vie humaine. Pendant le siège de Kunduz, les combattants tchéchènes d'Al-Qaida avaient massacré *d'abord* leurs femmes et leurs enfants pour ne pas être tentés de se rendre.

Et pourtant, en dépit de ce nouvel échec, il avait encore l'esquisse d'une idée derrière la tête.

À peine eut-il quitté Greg Bautzer qu'il passa la tête dans le bureau de Priscilla Clearwater. Celle-ci lui fit signe d'entrer.

— Mon patron est au ministère des Affaires étrangères pakistanais, dit-elle. Alors, ton expédition à Peshawar s'est bien passée ?

— Si on veut, dit évasivement Malko. Comment va ton amie Angélique ?

— Elle te hait, laissa tomber Priscilla. Tu l'as humiliée, ridiculisée.

— C'était un malheureux concours de circonstances, plaida Malko. Je voudrais me racheter. Son mari est toujours en vadrouille ?

— Je ne sais pas. Demande-lui.

Elle composa le numéro de sa copine et tendit l'appareil à Malko. À peine Angélique eut-elle entendu sa voix qu'elle raccrocha.

— Parle-lui, demanda-t-il. Je voudrais la revoir.

Le regard de Priscilla s'assombrit.

— Je ne te suffis pas...

— Mais si, affirma Malko, mais j'ai besoin d'une information qu'elle est la seule à pouvoir me donner.

— Bon, soupira Priscilla, je vais voir ce que je peux faire. Je te rappelle si j'arrive à la calmer.

Il l'embrassa chastement et s'éclipsa, retournant dans le bureau de Greg Bautzer qui l'accueillit avec un clin d'œil égrillard.

— Vous êtes allé voir votre fiancée...

Sa liaison avec la pulpeuse secrétaire de l'ambassadeur n'était

apparemment un secret pour personne. Malko fit comme s'il n'avait pas entendu et demanda :

— Avez-vous entendu parler de deux membres d'Al-Qaida actuellement sous les verrous à Rawalpindi et censés être relâchés prochainement ?

Le chef de station de la CIA réfléchit quelques instants.

— Non, fit-il, il faudrait demander aux « gumshoes ». C'est eux qui s'occupent de ce genre de truc. Mais ils gardent leurs petits secrets. Essayez, moi, il m'enfumeront.

Toujours la guerre entre les deux grandes agences fédérales. Même le 11 septembre n'avait pas amélioré les choses.

— O.K., je vais tâcher de leur demander, conclut Malko. Merci.

Il ne précisa pas à *qui* il allait s'adresser.

Son portable sonna alors qu'il se garait dans le parking du *Marriott*.

— Je suis vraiment une bonne copine, lança Priscilla. Tu es invité à dîner ce soir à la maison. Mais si tu arrives avec une créature exotique, ce sont tes couilles qui feront le plat de résistance...

Le charretier de charme était revenu.

— Merci, dit Malko. Je viendrai seul.

— Tu as de la chance que je ne sois pas jalouse, conclut Priscilla avec un cynisme charmant.

Malko faillit s'en étrangler.

— Et ton Suisse, c'est un cerf-volant ?

— Mon Suisse, il est là tout le temps, rétorqua Priscilla. Toi, tu ne fais que passer. Et il est fidèle, lui.

*

* *

C'est Priscilla qui ouvrit à Malko, éblouissante dans un sari écarlate. Angélique surgit ensuite de la cuisine, moulée dans une robe noire boutonnée sur le côté, ouverte jusqu'en haut de la cuisse. Elle embrassa froidement Malko et lança :

— Ouvrir le champagne, je finis de mettre la table.

Malko fit sauter le bouchon d'une bouteille de champagne Taittinger Comtes de Champagne bien glacé et, Angélique revenue, ils trinquèrent. L'ambiance était plutôt glaciale, en dépit des tenues sexy des deux Noires.

Le supplice de Tantale...

Le dîner se déroula dans une atmosphère bizarre, comme si tous trois se connaissaient à peine. Le cuisinier pakistanais avait préparé un plat de mouton qui était du feu... Qu'ils tentèrent d'éteindre au champagne. Deux bouteilles y passèrent. Mais cela ne dégela pas Angélique. Au café, Priscilla bâilla ostensiblement.

— Je suis crevée et demain je dois être à sept heures à l'ambassade.

Elle donna à Malko un chaste baiser et disparut, le laissant en tête à tête avec Angélique. Lorsqu'ils se levèrent, il tenta de la prendre par la taille, mais elle fit un bond en arrière, comme si elle avait été mordue par un scorpion.

— Ne me touche pas. Si tu veux baiser, il y a Priscilla.

Elle s'enfuit dans la cuisine. Malko la suivit et finit par la coincer contre la table de la cuisine, ventre à ventre, les yeux dans les yeux.

— Lâche-moi, ordonna Angélique. Je t'ai dit que je ne baiserais pas. Et tu as prétendu que tu voulais une information. C'était juste un prétexte, hein ? Tu pensais que j'allais t'accueillir les cuisses écartées...

Le langage de Priscilla déteignait sur elle... Malko ne se démonta pas.

— J'ai réellement besoin d'une information, confirma-t-il. La dernière fois, tu m'as dit que ton mari planquait devant la prison de Rawalpindi.

— Oui, c'est vrai, et alors ?

— Il planque toujours ?

Elle lui jeta un regard noir.

— Évidemment, tu crois que tu serais venu dîner, autrement ? Tout le bureau d'Islamabad se relaie là-bas. Ils guettent la sortie d'un islamiste, un proche de Bin Laden qui doit être libéré ces jours-ci.

— On le libère ? s'étonna Malko.

— Oui, il n'a pas commis de délit grave au Pakistan. Il avait seulement un faux visa pakistanais sur son passeport. Il venait d'Afghanistan et allait en Allemagne. Il a été condamné à deux ans de prison. Le Bureau veut le récupérer pour l'envoyer à Guantanamo, mais ils n'ont pas confiance dans les Pakistanais.

La sonnerie du téléphone la fit sursauter. Malko dut s'écarter pour qu'elle aille répondre. La conversation fut très courte.

— C'était Dick, dit Angélique. Il ne voulait pas que je m'inquiète. Il en a encore pour deux heures.

— Il ne te tend pas un piège ?

Angélique lui jeta un regard furibond.

— Il est bien incapable d'une chose pareille. Il n'est pas tordu comme toi... Maintenant, tu peux partir, tu as eu ce que tu voulais.

Malko posa ses mains sur ses hanches, la repoussant doucement vers la grande table en bois sculpté.

— Pas tout à fait.

De nouveau, ils étaient corps à corps. Leurs regards se croisèrent et il sembla à Malko que celui d'Angélique s'adoucissait. Sa poitrine dardait avec insolence sous le tissu noir de la robe. Il l'effleura et sentit instantanément les pointes raidir sous ses doigts. Les prunelles d'Angélique se voilèrent. Malko en profita pour poser sa bouche sur la sienne sans trop appuyer, lui laissant l'initiative. Il sentit son corps parcouru d'un long frémissement et, avec timidité, une langue vint au-devant de la sienne.

Déjà, il défaisait les boutons de la robe jusqu'à la taille. Angélique sembla ne pas s'en apercevoir. Jusqu'au moment où, glissant une main par l'ouverture, Malko commença à lui masser doucement le sexe. La robe ne la protégeait plus et, très vite, Malko contourna le dernier obstacle. La langue d'Angélique commença à s'agiter dans sa bouche comme un petit lézard fou. Elle réalisa à peine que, le dernier bouton défait, Malko faisait glisser la robe de ses épaules. Et ne réagit pas plus lorsqu'il fit descendre son slip le long de ses jambes. Alors, avec douceur, il la fit pivoter, face à la table. D'elle-même, Angélique se cambra et Malko sentit des picotements au bout de ses doigts devant cette croupe admirable, cambrée, pleine, satinée. Le temps de se défaire, il s'enfonça lentement dans son ventre, les doigts crispés sur

ses hanches. Angélique trembla de tout son corps. Il continua un peu, la sentant s'offrir de plus en plus. Puis, très doucement, il se retira et, posant son sexe sur l'ouverture de ses reins, pesa de tout son poids. Angélique poussa un hurlement.

— Arrête !

Malko, la maintenant coincée contre la table de la cuisine, n'arrêta pas. Au septième ciel, il regardait le sphincter s'ouvrir comme une fleur, engloutissant son membre millimètre par millimètre. C'était le meilleur moment. Angélique hurlait comme une sirène, mais il ne l'entendait même pas. Il s'enfonça avec lenteur jusqu'au fond et s'immobilisa, délicieusement serré.

— Salaud ! Salaud ! couina Angélique. Tu me fais mal.

— Tu m'as dit que tu ne voulais pas baiser, objecta Malko, je t'obéis...

Angélique s'agita, mais sans se dérober vraiment. Malko se mit à aller et venir. D'abord lentement, puis, au fur et à mesure que l'anneau se détendait, de plus en plus vite. Angélique ne criait plus. Lorsqu'il se vida dans ses reins, elle était si assouplie qu'il avait l'impression d'être dans son ventre.

Il flottait sur un petit nuage rose. Non seulement il venait de conquérir cette croupe aussi admirable que celle de Priscilla, mais il entrevoyait une possibilité de racheter ses deux défaites et de reprendre la traque d'Oussama Bin Laden.

CHAPITRE XIII

— Les « gumshoes » ont fait la gueule, annonça Greg Bautzer avec un sourire en coin. Ils voulaient savoir comment j'avais entendu parler de cette histoire.

S'ils l'avaient su, se dit Malko, ils auraient eu des réactions encore plus négatives. Quelquefois, ses pulsions sexuelles avaient des conséquences positives. Il avait quand même fallu quarante-huit heures pour arracher au FBI le nom de l'homme dont ils guettaient la sortie de prison : Mustapha Turabi. Plus un message comminatoire du *National Security Council* rappelant les consignes du président Bush : collaboration totale entre les différentes agences fédérales...

Malko avait repris le moral, même si c'était un *very, very long shot*. Les cinq millions de dollars légèrement amputés étaient repartis d'où ils étaient venus. Iqbal Popalzai n'avait pas reparu à Islamabad et l'US Army avait annoncé avoir accroché des éléments hostiles dans la région de Jalalabad, sans subir aucune perte. Le faux Tajmir Jawad avait été identifié. Il s'agissait d'un membre de la tribu de Yacoub Affridi, Nadir Zar, qui avait connu Popalzai dans un pénitencier américain. La boucle était bouclée, mais Oussama Bin Laden courait toujours.

— Alors, que vous ont-ils dit ? demanda Malko, bouillant d'impatience.

Greg Bautzer prit le dossier étalé devant lui et montra à Malko une photo prise de face. Un Maghrébin d'une quarantaine d'années, les yeux enfoncés, les oreilles décollées, un nez aplati de boxeur, l'air fermé, les cheveux ras.

— Il s'appelle Mustapha Turabi, annonça le chef de station de la CIA. Il est de nationalité marocaine. Né le 5 décembre 1965 à Meknès. Les Pakistanais l'ont identifié formellement grâce à ses empreintes. Il avait été condamné au Maroc pour une affaire de trafic de haschisch. Lorsqu'il a été pris, à l'aéroport d'Islamabad, il disposait d'un passeport belge authentique, mais volé au consulat de La Haye.

— D'où venait-il ?

— Il a prétendu qu'il se trouvait en Afghanistan en voyage religieux pour étudier dans une madrasa. Il était en partance pour Francfort, en Allemagne.

— Pourquoi l'a-t-on arrêté ?

— Il avait un faux visa d'entrée au Pakistan. Établi par l'ambassade du Pakistan à Zagreb, en Croatie. Qui n'existe pas. Et surtout, il y avait une faute d'orthographe dans Zagreb, écrit Zaghre... Il a été arrêté à l'aéroport le 6 décembre 1999. La justice pakistanaise l'a condamné à deux ans et demi de prison. Lors de sa condamnation, il a demandé à être ensuite expulsé vers l'Afghanistan.

— Vers l'Afghanistan ? remarqua Malko avec surprise.

— À cette époque, les talibans étaient toujours au pouvoir là-bas. Il ne risquait donc rien... Le passeport utilisé par Mustapha Turabi faisait partie de la même série que celui d'un des assassins du commandant Massoud... Grâce à différents témoignages recueillis un peu partout, on a retracé son parcours. Le Maroc, Londres, l'Afghanistan. Là, après plusieurs séjours dans les camps d'entraînement, il avait été affecté à la garde personnelle d'Oussama Bin Laden, composée uniquement d'Arabes et de Tchétchènes. Apparemment, quand il s'est fait prendre, il en arrivait.

— Et pourquoi sortait-il d'Afghanistan ?

— On n'en a jamais rien su. Il n'a pas parlé. Sûrement pour participer à un attentat.

— Pourquoi le FBI s'en préoccupe-t-il maintenant ?

— Depuis, il s'est passé beaucoup de choses. Les « gumshoes » traquent tous les membres d'Al-Qaida pour leur offrir des vacances dans les Caraïbes. Si le terme « vacances » s'applique à un séjour dans une cage au soleil dans le camp de Guantanamo, à l'extrémité est de Cuba.

Greg Bautzer avait l'humour très noir. Il continua :

— Le Bureau a donc réalisé que Turabi allait bientôt sortir. Début juillet 2002. Il s'est renseigné discrètement et, devant les réponses évasives de l'ISI, a compris que les Pakistanais avaient décidé de tout faire pour que Turabi puisse rejoindre ses copains.

— Où ?

— En Afghanistan. Il ne peut aller nulle part ailleurs, sans passeport et fiché comme il l'est. Pour les Pakos, c'est facile : il suffit de l'emmener jusqu'à une zone tribale et de le lâcher là. Ni vu ni connu. Et justement, un des informateurs du Bureau leur a dit que c'est ce qu'ils se préparaient à faire. Avec la complicité du super-intendant de la prison... Pour quelques centaines de dollars, on obtient tout ce qu'on veut au Pakistan... Alors, depuis une semaine, les « gumshoes » se relaient pour planquer devant la prison de Rawalpindi, à une douzaine de kilomètres de la ville. Comme il n'y a qu'une sortie, c'est facile. Ils sont accompagnés d'un flic de PIB qui leur donne un coup de main.

Voilà pourquoi Malko avait pu profiter de l'hospitalité d'Angélique. Les voies du Seigneur étaient impénétrables.

— Pourquoi ce type vous intéresse-t-il ? interrogea Greg Bautzer.

Malko, cette fois, avait décidé de s'appuyer sur la CIA, trop heureuse de jouer un bon tour au FBI.

— Supposons que ce Mustapha Turabi échappe au FBI, expliqua-t-il, il va filer en Afghanistan, retrouver ses anciens copains. Talibans ou Al-Qaïda. Comme il connaît personnellement Bin Laden, il y a une chance qu'il veuille le rejoindre. Et qu'il nous conduise à lui...

Greg Bautzer demeura un long moment silencieux, jouant avec un Zippo XL multifonctions qui ressemblait à un allume-gaz et crachait une flamme monstrueuse.

— Ça se tient, admit-il. Mais il y a plusieurs loups. D'abord, il faut convaincre le FBI de lâcher sa proie et cela ne va pas être facile. Ensuite, il faut parvenir à suivre Mustapha Turabi sans se faire repérer. Enfin, il faut qu'il aille vraiment retrouver Bin Laden.

— Pour le premier point, dit Malko, j'en fais mon affaire. La filature, nous pouvons l'organiser. Avec vos *stringers*.

— C'est indispensable, souligna Greg Bautzer. La prison se trouve en pleine nature. Un étranger se fait repérer en trois minutes. Mais je pense qu'Arif Jamal peut nous organiser cela.

— On peut même faire mieux, suggéra Malko. Essayer de savoir *quand* il sort et où il va.

— Je vais contacter Arif. Retrouvons-nous au club de l'ONU ce soir,

vers sept heures.

*

* *

Malko avait tourné en rond toute la journée. Avant de faire appel à Frank Capistrano, il voulait structurer son projet. Avoir des éléments précis. Sinon, il risquait tout simplement de faciliter l'évasion d'un terroriste. Il y en avait déjà assez dans la nature...

Il paya vingt dollars pour devenir membre du club de l'ONU et monta au premier. Quelques Onusiens étaient affalés devant un grand poste de télévision retransmettant la Coupe du Monde de football, d'autres agglutinés au bar où l'alcool coulait librement. Il retrouva Greg Bautzer à une table au fond du jardin, en compagnie du grassouillet petit Pakistanais qui lui baisa pratiquement les mains.

— Maria Sepha m'a demandé de vos nouvelles, dit le Pakistanais.

C'est vrai, elle avait laissé plusieurs messages à Malko qui avait d'autres chats à fouetter.

— J'ai expliqué le problème à Arif, annonça le chef de station. Il a un copain avocat qui a un peu faim. Il va essayer de savoir quand sort Turabi.

— Comment ?

— Par le super-intendant de la prison. Qui a une grande famille à nourrir. Cela coûtera un millier de dollars.

— Quand le saurez-vous ?

— Si j'ai l'argent tout de suite, demain en fin de journée, dit Arif Jamal.

Il n'y avait plus qu'à compter les billets. Aussitôt après, Arif Jamal s'esquiva, laissant Malko en tête à tête avec Greg Bautzer. L'Américain en était déjà à son deuxième scotch. À la table voisine, des Coréens fêtaient la victoire de leur équipe de foot au Taittinger Comtes de Champagne, avec des glapissements sauvages. Le chef de station de la CIA regarda les maisons toutes proches qui cernaient la pelouse et soupira.

— Un jour, ici, on prendra une grenade... mais c'est le seul endroit sympa de cette putain de ville. J'ai bouffé au marocain du Serena et j'ai failli crever.

Le *Serena* était le nouvel hôtel, absolument magnifique, construit par l'Aga Khan. Malko s'offrit une vodka glacée. Peu à peu, la déception de sa dernière tentative s'estompait. Il se persuada qu'il avait encore une chance... Greg Bautzer dut lire dans sa pensée, car il laissa tomber :

— Vous avez une fichue bonne idée. Cet enfoiré de Mustapha Turabi est capable de nous mener à Bin Laden. Mais attention à l'ISI. On ne sait jamais qui sont les bons et les mauvais...

Ils se séparèrent à onze heures. Malko avait récupéré l'énorme Navigator. Comme tous les soirs, Islamabad était totalement désert, à part quelques taxis et les barrages de police. N'ayant pas sommeil, il sortit de la ville et prit la direction de Rawalpindi. Greg Bautzer lui avait désigné sur la carte l'emplacement de la prison. Il mit pourtant plus d'une heure à y arriver, se perdant plusieurs fois. Il aperçut enfin un interminable mur de brique surmonté de miradors et éclairé par des projecteurs. En plein champ, à treize kilomètres de Rawalpindi. Il ralentit. Deux fourgons de police stationnaient devant. Il aperçut un 4 x 4 noir aux vitres fumées, sur le terre-plein, à côté de l'entrée principale. Ce ne pouvait être que le FBI. Il continua, fit demi-tour un kilomètre plus loin et repassa devant la prison.

Sous le regard soupçonneux d'un policier en bleu, descendu de son fourgon. Au Pakistan, les prisons étaient gérées par la police.

*

* *

Arif Jamal semblait toujours essoufflé au téléphone, mais il était ponctuel.

— J'ai de bonnes nouvelles, annonça-t-il. Mais je ne peux pas en parler au téléphone. Si vous connaissez, à la sortie d'Islamabad, au croisement de la route n° 2, il y a, en contrebas de la route, un endroit où on vend des portes et des frontons de bois sculptés. Beaucoup d'étrangers viennent là. Dans une heure ?

— J'y serai, dit Malko.

Les Pakistanais adoraient le bois sculpté. Les chauffeurs de camion les plus riches remplaçaient leurs portières de tôle par du bois sculpté et peint...

Il trouva sans trop de peine le lieu du rendez-vous. Un amoncellement de panneaux de bois sculptés, arrachés à de vieilles

demeures, des *moucharabiehs*, des portes, des frontons... Arif Jamal était en train de discuter un petit fronton avec un vieux barbu. Malko attendit un peu pour le retrouver à l'écart.

— Mon ami avocat a vu le super-intendant de la prison, annonça Arif Jamal. Il l'a laissé consulter le registre des sorties : Mustapha Turabi doit sortir après-demain, mais ce n'est pas officiel, ajouta-t-il avec un petit sourire. Normalement, il ne devrait être élargi que le 5 juillet.

— Que se passe-t-il ?

La petit Pakistanais baissa la voix.

— C'est l'ISI qui vient le chercher ! Ils ont prévenu le super-intendant de la prison en lui donnant l'ordre de ne le dire à personne... Sa sortie ne sera même pas inscrite sur le registre car la décision de justice n'interviendra pas avant trois semaines.

Malko soupira intérieurement. Enfin une bonne nouvelle !

— Qu'est-ce que l'ISI veut en faire ? Ils vont l'emmener à Peshawar ?

Arif Jamal eut un petit rire sec.

— Oh non, ils sont trop malins pour ça. Il paraît qu'ils vont le remettre à une ONG islamique.

— Laquelle ?

— Je ne sais pas, il y en a beaucoup.

— Il faut le savoir, insista Malko.

Arif Jamal grimaça un sourire.

— C'est difficile, mais je sais l'heure à laquelle Turabi sortira. Il suffit de le suivre.

— Et si vous le perdez ?

— Je ne le perdrai pas. C'est mon ami avocat qui sera à la prison. Mustapha Turabi est facile à repérer, avec son mètre quatre-vingt-dix. Mon ami verra dans quelle voiture il part et me communiquera l'information sur mon portable. Je le prendrai en filature un peu plus loin.

Il semblait très sûr de lui, mais Malko ne dissimula pas son inquiétude. Si Arif Jamal se plantait, il faudrait expliquer au FBI pourquoi la CIA avait aidé un dangereux terroriste à échapper à la justice.

— Il faut me faire confiance, insista le Pakistanais. Je ferai très attention. Je sais que c'est très important.

— Bien, dit Malko. Organisez-vous. Vous m'appellez après-demain matin.

Il n'y avait plus qu'à arracher Mustapha Turabi aux griffes du FBI. Sacré responsabilité.

*

* *

Grâce à la ligne protégée, la communication avec Washington était excellente. Pourtant, le silence de Frank Capistrano se prolongea tellement que Malko crut la communication interrompue.

— Vous êtes là ? demanda-t-il.

— Je suis là, confirma Frank Capistrano. Et je réfléchis. Ce n'est pas une décision facile à prendre. Je ne peux pas dire la vérité au FBI. Ils n'accepteraient jamais. Je peux seulement leur donner un ordre.

— En vous assurant qu'il le respecte, précisa Malko, sinon il n'y a plus d'opération.

— Vous croyez vraiment que ce type peut vous mener à Bin Laden ?

— Je n'ose plus rien vous dire, reconnut Malko. Mais, soit je reprends l'avion, soit nous tentons ce coup-là. S'il ne nous mène pas à Bin Laden, il sera toujours temps de le récupérer.

— Sauf s'il est dans la nature, quelque part en Afghanistan, corrigea de sa voix rocailleuse le Spécial Advisor. Mais il y a des circonstances où il faut savoir prendre des risques. O.K., je vais prévenir Robert Mueller. Ce sera un presidential order qu'il ne pourra pas discuter. Mais Dieu fasse que vous ne vous plantiez pas...

— Ne comptez pas trop sur Dieu, fit Malko, il y a longtemps qu'il a abandonné ce pays. Mais, moi, je ferai de mon mieux.

— Alors, que le Diable vous vienne en aide, corrigea l'Américain. Et la chance aussi. Le jour où vous m'apporterez la tête de ce salaud de

Bin Laden, vous pourrez me demander ce que vous voulez...

— Vingt-cinq millions de dollars, fit Malko, pince-sans-rire.

— Vous êtes un professionnel, corrigea aussitôt l'Américain. La prime ne s'applique pas à vous, mais vous aurez peut-être la Médaille du Congrès.

— Ou une jolie tombe à l'ombre, dans le cimetière d'Arlington...

*

* *

Encore une journée passée à traîner. La nuit était tombée. Malko, seul au bord de la piscine, attendait un coup de fil. Dans la journée, il avait proposé à Angélique de dîner avec lui au *Serena* pour changer un peu et elle avait accepté. Il devait aller la chercher dans une heure.

Son portable se mit à vibrer et il l'ouvrit.

— Malko ?

Angélique paraissait affolée.

— Oui, dit-il, tu es prête ?

— Non, dit-elle, il y a un empêchement. Dick vient de rentrer, il sera là ce soir. En plus, il est d'une humeur massacrate et il n'a pas voulu me dire pourquoi. J'espère qu'il ne se doute pas, pour nous.

— Sûrement pas ! assura Malko, qui buvait du petit-lait. Il a dû avoir un contretemps professionnel...

Frank Capistrano avait tenu parole : la voie était libre pour Mustapha Turabi. Même sans la belle Rwandaise, Malko allait passer une bonne soirée.

— Il faut que je te laisse, souffla Angélique, il arrive.

Il raccrocha et partit vers le restaurant chinois du *Marriott*. Encore douze heures à tuer.

*

* *

Mustapha Turabi regarda le ciel étoilé à travers les barreaux de sa cellule, n'arrivant pas à croire que c'était sa dernière nuit en prison.

Deux ans et demi d'enfer. La prison de Rawalpindi, conçue pour 2500 détenus, en contenait 8 000 ! Ils étaient six par cellule, dans une chaleur de bêtes, obligés de dormir à tour de rôle. Il arrivait à peine à allonger ses cent quatre-vingt-onze centimètres, mais grâce à sa force physique et à son aura de moudjahid, on le respectait. Au moins, il avait appris l'urdu. Il caressa sa barbe noire et soyeuse, espérant qu'il n'aurait pas à la raser. En dépit de son long séjour à l'ombre, ses convictions n'avaient pas faibli.

Il n'avait jamais parlé ni donné le moindre renseignement, ne s'entretenant qu'avec quelques autres membres d'Al-Qaida emprisonnés dans la même geôle.

Au début, il s'était senti abandonné, puis avait cafardé en apprenant l'effondrement du régime taliban. Alors, il avait vraiment eu peur. Si on le renvoyait en Afghanistan, le nouveau gouvernement le livrerait aux Américains et il se retrouverait en prison pour des années... Et puis un jour, il avait repris espoir avec la visite d'un représentant d'une ONG islamique. Pas à cause des fruits et des livres, mais pour ce qu'on lui avait chuchoté à l'oreille :

— Frère, garde espoir, Allah veille sur toi...

Pendant des mois, il n'avait reçu aucune nouvelle. Puis un homme des services pakistanais était venu pour soi-disant l'interroger. Très vite, il avait compris qu'il était du bon côté. Lorsqu'il lui avait demandé ce qu'il comptait faire lorsqu'il serait libre, Mustapha avait répondu sans hésiter :

— Continuer la juste lutte, si Dieu le veut.

— Où ?

— Je ne décide pas, mais, *inch Allah* !, si le Cheikh est encore en vie, je voudrais encore le servir.

L'homme l'avait regardé longuement, avec un sourire chaleureux, et avait murmuré, comme si les murs du parloir pouvaient l'entendre :

— Grâce à Allah, le Cheikh est en vie et continue la lutte pour la plus grande gloire d'Allah. Et, si Dieu le veut, tu le rejoindras bientôt. Il a besoin de combattants aguerris de ton espèce.

Turabi regarda les étoiles qui s'éteignaient une à une. Se disant que, dans quelques heures, il serait libre et qu'il rejoindrait l'homme qui était devenu son guide spirituel : Oussama Bin Laden.

Le « Cheikh ».

CHAPITRE XIV

Arif Jamal était embusqué à deux kilomètres de la prison, au milieu d'un petit village, son portable posé sur la banquette à côté de lui. Il était huit heures dix et il était là depuis sept heures, lorsque les portes du pénitencier s'ouvraient pour les visiteurs. Son ami avocat devait être à l'intérieur de la prison, sous prétexte de voir un autre prisonnier. La sonnerie du portable le fit sursauter et il se rua dessus.

— Ils viennent de partir, annonça l'avocat. Ils vont dans ta direction. Ils sont trois à bord d'une Toyota grise, immatriculée RA 6538. Ton ami est à l'arrière.

Le Pakistanais eut juste le temps de fermer son portable : la Toyota surgissait du virage. Il la laissa prendre du champ puis se glissa derrière un bus aux oriflammes claquant dans le vent. La voiture où se trouvait Mustapha Turabi revenait vers Islamabad, mais elle pouvait aussi, avant, bifurquer vers Peshawar. La circulation n'était pas trop intense, Arif Jamal maintint sa filature sans trop de mal. Après avoir traversé le centre de Rawalpindi, ils s'engagèrent dans Murree Road qui se jetait, quelques kilomètres plus loin, dans Islamabad Highway, la grande artère reliant l'aéroport à la capitale. La Toyota de l'ISI monta vers le nord, passant devant le point zéro – le centre géographique d'Islamabad – et continua tout droit en direction de la mosquée Shah Faisal, mais elle tourna avant, à gauche dans Ibne Seena Road. Arif Jamal se demanda s'ils n'allaient pas au siège de l'ISI, dans Kashmiri Avenue. Les policiers étaient capables de livrer Mustapha Turabi aux Américains, si ceux-ci avaient payé assez cher. Mais la Toyota continua tout droit, atteignant Nazim Ud-Din Road, séparant F10 de G10.

Un quartier résidentiel, coupé de vastes étendues de verdure. Vers l'extrémité de F10, la Toyota ralentit et Arif Jamal fut obligé de la dépasser. Dans son rétroviseur, il vit qu'elle s'arrêtait devant la dernière villa du bloc, en bordure d'un grand terrain vague. Il aperçut du coin de l'œil Mustapha Turabi, reconnaissable à sa haute silhouette, sauter de la Toyota et pénétrer dans le jardin de la villa. Il

tourna alors dans la rue 30 de F10/1 pour ne pas être vu des occupants de la Toyota, attendit un peu puis revint sur ses pas.

En passant devant la villa où avait disparu Mustapha Turabi, il nota le numéro 26, entre la 38^e et la 40^e Rue. Il continua, tourna dans la 10^e Avenue, s'arrêtant dans le parking au centre du *markaz* et appela son « sponsor ».

*

* *

— Il est entré dans une maison privée, annonça Arif Jamal, au numéro 26 de Nazim Ud-Din. Je vais voir ce que c'est.

— Rappelez-moi ensuite, dit Malko.

Arif Jamal rentra son portable et repartit vers Nazim Ud-Din Road. Le côté sud de l'avenue n'était pas construit. Une vaste étendue herbeuse. Il se gara cent mètres après le 26 et revint sur ses pas. Il faisait une chaleur terrifiante. Il passa devant la villa et n'aperçut aucun signe de vie. Il y avait un garage vide et une petite guérite comme pour abriter une sentinelle. Pas de drapeau. Aucune inscription nulle part. Il allait repartir lorsque la porte de la villa s'ouvrit sur deux grands gaillards barbus, qui traversèrent le jardin, se dirigeant vers l'avenue. Arif Jamal s'écarta, pensant qu'ils allaient s'éloigner. Mais, au contraire, ils foncèrent droit sur lui et l'encadrèrent. L'un d'eux l'interpella d'une voix douce :

— Qu'est-ce que tu cherches, mon frère ?

— Rien, prétendit Arif Jamal qui leur arrivait l'épaule. On m'a dit qu'il y avait une école pour apprendre l'informatique, dans le quartier.

Il transpirait à grosses gouttes et ce n'était pas seulement la chaleur. Ses deux interlocuteurs échangèrent quelques mots en arabe, langue qu'il ne comprenait pas, et celui qui avait déjà parlé proposa :

— Nous allons peut-être pouvoir te renseigner, viens.

En même temps, le second appuya sur une sonnette.

Deux enturbannés surgirent de la maison et vinrent ouvrir la grille. Encadré par les barbus, Arif Jamal se retrouva dans un sous-sol à l'atmosphère étouffante, au sol recouvert de tapis. Une grande photo de La Mecque couvrait un des murs.

Un nouveau venu surgit. Un gros barbu aux yeux globuleux, coiffé

d'une calotte blanche, qui s'assit sur le sol et invita Arif Jamal à en faire autant. Son regard perçant mit le stringer de la CIA mal à l'aise.

— Il paraît que tu cherches une école d'informatique, dit-il. Qui t'a dit qu'il y en avait une ici ?

— Je l'ai lu dans un journal. Une annonce, bredouilla Arif Jamal, pris de court.

— Tu travailles dans l'informatique ?

— Non, je suis journaliste.

— Où ?

— J'écris beaucoup pour *Ausaf*.

— Comment t'appelles-tu ?

— Arif Jamal.

Le barbu aux yeux globuleux échangea quelques mots en arabe avec un des deux autres qui se leva et sortit de la pièce. On apporta du thé, mais Arif Jamal ne toucha pas au sien. Il commençait à être sérieusement inquiet. Le barbu qui s'était éclipsé revint et murmura quelques mots à l'oreille de l'« interrogateur » d'Arif Jamal. Ce dernier le contempla longuement et dit :

— Il paraît que tu travailles avec les Américains ?

— Pas du tout ! s'insurgea Arif Jamal, je suis journaliste, c'est tout.

Le barbu aux yeux globuleux eut un geste apaisant et sortit un petit coran de sa poche.

— Tu es un bon musulman ? demanda-t-il.

— Oui, assura Arif Jamal qui n'avait pas mis les pieds dans une mosquée depuis des années.

— Très bien. Tu vas jurer sur le Coran que tu ne travailles pas pour les Américains.

Se disant qu'il fallait en passer par là pour se tirer de ce piège, Arif Jamal étendit sa main grassouillette au-dessus du coran, et dit, d'une voix presque ferme :

— Je jure sur le Livre Saint que je ne travaille pas pour les Américains.

À peine avait-il fini sa phrase que les deux barbus se jetèrent sur lui, le bourrant de coups de pied et de poing.

— *Kafir* ! Mécréant ! Tu insultes le Saint Coran.

Sous les coups, Arif Jamal perdit ses lunettes et se retrouva à quatre pattes, le visage en sang, terrifié. Il sentit qu'on le fouillait, qu'on prenait ses papiers, son portable et les clefs de sa voiture. Le plus jeune des barbus quitta la pièce avec. Celui aux yeux globuleux le fixa, son regard flamboyait d'une sainte fureur.

— Tu travailles pour les Américains, les kafirs ! lança-t-il. Nous le savons. Tu es venu ici pour nous espionner.

— Mais non, je suis journaliste, protesta Arif Jamal.

— Tu es un traître à la cause de l'islam ! lança le barbu. Mais nous sommes des gens pleins de bonté. Si tu nous dis pourquoi tu nous espionnais, tu repartiras d'ici sans mal.

Arif Jamal ramassa ses lunettes, essuya le sang qui coulait de son nez et tenta de reprendre son sang-froid.

— J'ai dit la vérité, fit-il. Je ne travaille pas pour les Américains et je ne sais pas pourquoi vous m'accusez.

Où était-il tombé ? Il était terrifié. C'était sûrement des policiers de l'ISI qui l'avaient dénoncé aux barbus. Tout à coup, il réalisa qu'il était vraiment en danger, aux mains de ces fanatiques. Sa seule chance était de leur fausser compagnie. Il fallait remonter au rez-de-chaussée, franchir le jardin et escalader la grille cadénassée... Soudain, il glissa sur le côté, comme s'il s'évanouissait. Aussitôt, un des barbus tenta de le relever. Arif Jamal se laissa faire et, à peine debout, lui décocha une ruade désespérée au bas-ventre.

Le barbu se plia en deux avec un hurlement de douleur et aussitôt Arif Jamal déboula comme un lièvre dans l'escalier. Il était si concentré qu'il ne vit pas l'énorme barbu en haut des marches qui l'attrapa au passage, le serrant à l'étouffer. Les deux autres arrivaient. Ce fut de nouveau un déluge de coups, terminé par un violent coup de bâton sur la tête.

Arif Jamal perdit connaissance.

✱

✱ ✱

Malko ne tenait pas en place. Pas de nouvelles d'Arif Jamal depuis une heure ! Il avait gagné l'ambassade US et s'était installé dans le bureau de Greg Bautzer. Enfin, son portable sonna. Il se rua dessus.

— Arif ?

Personne ne répondit. Il insista :

— Arif ? Où êtes-vous ? Il ne vous est rien arrivé ?

Pas de réponse et la communication fut interrompue brutalement. Aucun numéro ne s'était affiché.

— Greg, dit Malko, il faut trouver qui habite au 26 Nazim Ud-Din Road.

— J'appelle mes homologues de l'IB, dit aussitôt le chef de station. Ils sont plus sûrs que l'ISI.

— Je vais aller voir, en attendant, suggéra Malko.

— O.K. Prenez « Bud » et une de mes voitures banalisées.

Cinq minutes plus tard, Malko et le gros agent de la CIA franchissaient les barrières rouge et blanc de la zone diplomatique. Malko ne vivait plus, certain qu'il était arrivé quelque chose à Arif Jamal.

En plus, Mustapha Turabi risquait de s'être volatilisé. Qu'avait-il pu se passer ? Il remonta Nazim Ud-Din Road, surveillant les numéros, et ralentit en passant devant le 26.

Rien d'anormal en apparence et la voiture d'Arif Jamal n'était pas là.

*

* *

Arif Jamal fut réveillé par des douleurs atroces au creux de ses mains. Il avait envie de se gratter, les élancements montaient jusqu'à ses épaules. Il ouvrit les yeux et aperçut un plafond blanc et sale, puis tourna la tête et vit qu'il était allongé sur une table de bois, les chevilles attachées à deux de ses pieds. Ses deux mains étaient clouées au bois de la table par deux poignards effilés qui les transperçaient. Il eut un haut-le-cœur et vomit sous le regard dégoûté du barbu aux yeux globuleux.

— Je t'avais demandé de dire la vérité, fit ce dernier, tu as préféré blasphémer et insulter le nom d'Allah. Maintenant, nous savons que tu es un espion. J'ai entendu la voix de ton maître *kafir*. Je te donne encore une chance. Si tu me dis toute la vérité, tu auras une mort douce et Allah te pardonnera peut-être.

Tétanisé de douleur et de terreur, Arif Jamal ne répondit pas. S'accrochant à un seul espoir : les Américains avaient cette adresse et le pouvoir de faire appel à la police pakistanaise.

— *Inch Allah*, conclut le barbu devant son silence, tu as choisi.

Il murmura quelques mots à son voisin qui sortit de la pièce, pour revenir quelques instants plus tard, accompagné d'un géant à la tête rasée, les yeux enfoncés dans leurs orbites, le regard farouche. Instantanément, Arif Jamal sut qu'il s'agissait de Mustapha Turabi. D'ailleurs, le barbu aux yeux globuleux confirma son hypothèse.

— Tu as suivi le frère Abu Mustapha jusqu'ici, dit-il de sa voix douce. Pour le compte des Américains. Tu vas payer ce crime.

Mustapha Turabi faisait sauter dans sa main deux cartouches de Kalachnikov, fixant sur le prisonnier un regard flamboyant de haine. Un autre barbu le rejoignit, portant une paire de tenailles. Mustapha Turabi s'en servit pour desserrer une balle de sa douille. Il versa alors la poudre contenue dans la douille dans le creux de sa main. Ensuite, tout se passa très vite. L'un des deux barbus immobilisa la tête d'Arif Jamal, tandis que l'autre lui relevait de force la paupière gauche avec un bâtonnet.

Aussitôt, d'un geste vif, Mustapha Turabi répandit la poudre sur l'œil ouvert déjà plein de larmes. Puis, prenant un briquet dans sa poche, il l'alluma et approcha la flamme de l'œil.

La poudre prit feu instantanément, avec un sifflement, brûlant la cornée et pénétrant dans l'œil, détruisant la rétine... Arif Jamal poussa un hurlement inhumain. La souffrance était telle qu'il parvint à s'arracher de la table, les poignards toujours plantés dans ses mains. Son œil le brûlait atrocement. Il essaya de se lever, mais fut très vite maîtrisé, recloué sur la table.

Le barbu aux yeux globuleux se pencha sur lui.

— Tu veux sauver ton autre œil ? C'est facile, il te suffit de parler.

* *

Embusqué à trois cents mètres du numéro 26, « Bud », le portable à l'oreille, téléphonait, tandis que Malko surveillait la maison. Aucun mouvement. L'Américain replia son portable.

— C'est une ONG saoudienne, au 26. Al-Khurbar annonça-t-il. Elle est sur la liste de celles qui coopèrent avec Al-Qaida. C'est sûrement là que l'ISI a amené Turabi. Ils vont l'exfiltrer. Qu'est-ce qu'on fait ?

Malko était déchiré. En cinq minutes, il pouvait appeler le FBI et la police pakistanaise et faire investir la villa. Au Pakistan, le mandat de perquisition était une notion abstraite. Seulement, même s'ils récupéraient Mustapha Turabi, son opération à lui avortait.

— Attendons un peu, conseilla-t-il.

— Et Jamal ?

Où pouvait se trouver le stringer Malko savait que quelque chose lui était arrivé. Mais où se trouvait-il ?

— Sa voiture n'est plus là, remarqua Malko, ils ne sont pas assez fous pour l'avoir gardé ici. Ils ont dû l'emmener ailleurs.

*

* *

Arif Jamal n'arrêtait pas de parler, pour oublier la douleur abominable de son œil brûlé. Il y voyait à peine de l'autre, rempli de larmes. Les questions se succédaient, souvent les mêmes, et son cerveau était en roue libre. Il avait l'impression qu'une boule de feu rongerait le globe oculaire.

Enfin, les questions s'arrêtèrent.

— Tu as dit toute la vérité ? demanda avec componction le barbu aux yeux globuleux.

— Oui, oui.

— Peut-être qu'il ment encore, laissa tomber Mustapha Turabi.

En le voyant desserrer la seconde cartouche, Arif Jamal crut devenir fou. Il se mit à hurler, à se débattre, à supplier.

— Non, non, hurla-t-il, pas la poudre ! Pas la poudre.

Mustapha Turabi se pencha et, d'un geste fou, Arif Jamal referma ses dents sur son poignet. Hélas, il tenait la poudre dans l'autre main... Enfin, les trois hommes parvinrent à l'immobiliser. Il sentit la piqure du cure-dents qui relevait sa paupière qu'il tentait désespérément de garder fermée. Puis le contact granuleux sur sa cornée. La dernière chose qu'il vit fut la flamme du briquet, puis le monde explosa dans une gerbe jaune de douleur intolérable.

— J'ai dit la vérité ! sanglota-t-il, je le jure sur Dieu.

Le barbu et Turabi échangèrent un regard. Personne ne pouvait résister à ce supplice. Ils savaient tout ce qu'ils voulaient. Arif Jamal avait juré qu'il n'avait pas communiqué avec ses employeurs. Ils le croyaient, sinon la police pakistanaise serait déjà là.

— Il ne dira plus rien, remarqua le barbu.

Sans un mot, Mustapha Turabi s'approcha de la table et, prenant la tête d'Arif Jamal entre ses deux énormes mains, la tira dans sa direction. Ensuite, il lui imprima une violente torsion. Il y eut un craquement sinistre, Arif Jamal poussa un cri et sa tête retomba, les vertèbres cervicales brisées. C'est un truc que Turabi avait appris chez les Tchétchènes qui traitaient ainsi les prisonniers russes. Le barbu aux yeux globuleux regarda avec admiration cet homme à la force prodigieuse qui était de leur côté.

Allah était grand de lui envoyer de tels alliés.

*

* *

La nuit tombait et pas une seconde la villa de l'ONG saoudienne n'avait été laissée sans surveillance. Des voitures banalisées de la CIA se relayaient, aidées de piétons ou de *stringers* en moto. Personne n'avait pu sortir. Les Pakistanais n'avaient pas été prévenus. Plus les heures passaient, plus les islamistes devaient se sentir rassurés.

Malko but une gorgée de thé glacé. Il faisait la navette entre la planque et le bureau de Greg Bautzer. Robert Baldwin, le grand échalas à lunettes, pénétra dans le bureau et annonça :

— Un pick-up noir vient d'entrer dans la villa. Il a une plaque de Peshawar : D 2076.

Sûrement le véhicule qui devait emmener Turabi. La traque commençait et, cette fois, il ne faudrait pas commettre la moindre

erreur. Seul point noir : Arif Jamal n'avait pas reparu.

*

* *

Khalil Atef, le barbu aux yeux globuleux, se prosterna pour la troisième fois, son front frappa le tapis de prière, pour le maghrib, la prière du soleil couchant. En dépit de son calme apparent, il était rongé par l'inquiétude. Malgré le supplice atroce qu'on lui avait infligé, le prisonnier n'avait peut-être pas tout dit. Mais désormais, il savait que les Américains s'intéressaient à Mustapha Turabi. S'il l'avait su avant, peut-être ne l'aurait-il pas recueilli, mais il était trop tard.

Désormais, il n'avait pas le choix. Impossible d'abandonner Turabi à Islamabad où il se ferait prendre très vite, sans papiers. Ses alliés habituels de l'ISI, effrayés, se dérobaient. Il n'avait que deux solutions. Ne pas bouger et garder Turabi sous sa protection. Mais c'était extrêmement dangereux. L'IB pouvait débarquer n'importe quand au 26. Et dans ce cas, ils se retrouveraient tous à Guantanamo. Ou alors, il fallait tenter d'exfiltrer Turabi comme prévu. Une opération à hauts risques si les Américains étaient vraiment au courant. Cela, il ne le saurait que trop tard.

Il chercha une parade dans sa tête et conclut que la meilleure défense était l'attaque. Avant de mourir, Arif Jamal leur avait livré quelques éléments utiles.

CHAPITRE XV

Le conseil de guerre avait lieu dans le bureau de Greg Bautzer, avec le gros « Bud » qui se rongait les ongles de plus belle. Sur le terrain, six agents de la station assuraient la surveillance de la villa. Depuis l'arrivée du pick-up immatriculé à Peshawar, rien n'avait bougé. Malko regarda sa Breitling. Neuf heures dix. Personne n'avait songé à manger.

— Vous êtes certain qu'ils ne peuvent pas nous filer entre les doigts ? s'inquiéta-t-il.

— Impossible, affirma Greg Bautzer. Deux de nos *stringers* ont des motos. Ils ont ordre de nous signaler tout mouvement.

— À mon avis, conclut Malko, ils ne bougeront pas ce soir, il y a trop de contrôles la nuit.

Il était quasiment certain que Mustapha Turabi se trouvait dans cette villa et que ses amis saoudiens allaient tenter de l'exfiltrer. Ils ne pouvaient se diriger que dans deux directions. Le Cachemire, la moins probable, et Peshawar, le point de passage obligé pour l'Afghanistan. À moins qu'ils n'aillent plus au sud, vers Quetta et le Béloutchis-tan. La secrétaire de Greg Bautzer passa la tête par la porte.

— Un appel pour vous, *sir*.

— Je ne veux pas être dérangé.

— La personne insiste, *sir*, il s'agit de la femme d'Arif Jamal... Elle est en larmes.

Le chef de station avait déjà bondi à son bureau. Il écouta, prit quelques notes et raccrocha.

— C'est Benazir Jamal, dit-il. Elle vient de recevoir un coup de fil de son mari. Il est blessé, il demande qu'on aille le chercher.

— Où ?

Malko ne pouvait dissimuler son soulagement. Le stringer de la CIA avait dû passer un mauvais quart d'heure, mais les islamistes l'avaient relâché. Il aurait des informations précieuses.

— Dans le nord de la ville, près de la mosquée Shah Faisal. Il serait non loin d'une madrasa. Elle a parlé d'un terrain de football, en contrebas d'un petit bois, à gauche du chemin qui mène à la madrasa Faridiya.

— Il faut y aller, dit Malko, tout de suite.

« Bud » se leva.

— Je viens avec vous, je connais le coin.

Le gros homme passa dans la pièce à côté où il ramassa un court P-M. Ingram. Ce n'est que dans la voiture qu'il laissa tomber :

— C'est moi qui ai recruté Arif Jamal. C'est un bon type. Sérieux, honnête. J'espère qu'il n'est pas trop abîmé...

Ils n'échangèrent plus une parole jusqu'au panneau signalant la madrasa. Un sentier montait dans les collines bordant le nord de la ville. « Bud » ralentit. Ses phares éclairèrent un bâtiment tout en longueur surmonté d'échafaudages. Pas une lumière.

— C'est la madrasa Faridiya, dit-il. Le terrain de foot est plus bas, à gauche. J'ai souvent été là-bas, à l'aube, pour observer les élèves pratiquer des sports de combat. C'était, jusqu'à une période très récente, un centre d'entraînement pour les moudjahidin du Cachemire. Et quelques étrangers d'Al-Qaida.

Il s'arrêta, en bordure d'un petit bois. Malko aperçut en contrebas un champ rectangulaire. À leur gauche, la madrasa, sans une lumière ni un bruit... « Bud » sauta du 4 x 4, une Maglite dans la main gauche et son Ingram dans la droite. Tout en descendant le sentier, il éclairait le bois clairsemé et désert. C'est seulement au bout de dix minutes de recherches qu'ils aperçurent, à la limite du terrain de foot, une forme allongée, la tête dans les broussailles.

La Maglite éclaira une silhouette humaine à l'immobilité suspecte.

— *My God* ! souffla « Bud », cela ne sent pas bon.

— Arif ! appela doucement Malko.

Pas de réponse. Et le corps avait bien l'immobilité de la mort. Malko s'approcha, couvert par l'Ingram. Il se pencha et toucha la nuque.

Elle était froide.

— Il est mort, lança-t-il à « Bud ». Et depuis longtemps.

Il se pencha et saisit le cadavre par l'épaule, pour le retourner. Comme tous les morts, il était très lourd... D'un violent effort, il parvint à le mettre sur le côté, dégageant le visage. Et regrettant aussitôt sa tentative. Les deux yeux n'étaient plus que des taches noires, des creux d'ombre où grouillaient les insectes et les fourmis. Il eut un haut-le-cœur et faillit vomir.

— « Bud » !

L'Américain s'approchait, courbé en deux, quand une longue rafale claqua, venant du bois. L'Américain trébucha, puis boula comme un lièvre fauché en pleine course. Malko, instinctivement, s'était aplati à côté du cadavre. Il entendit le sifflement léger et aperçut un gros objet marron coincé dans l'élastique du slip d'Arif Jamal : une grenade dont la cuillère avait été maintenue par le poids du corps. En le basculant, il avait déclenché le timer. Il avait trois secondes avant l'explosion.

De toutes ses forces, il repoussa le cadavre sur le ventre et s'aplatit sur le sol.

L'explosion fut assourdie par le corps. Le malheureux Arif Jamal, projeté en l'air par le souffle, retomba au milieu d'une gerbe d'intestins dans une puanteur abominable. Certains de ces débris abjects retombèrent sur Malko, mais le poids du corps avait retenu les éclats mortels de la grenade. Horrifié, ivre de rage, Malko arracha son Beretta de sa ceinture et chercha à percer l'obscurité du petit bois.

« Bud » gémissait, quelques mètres plus haut sur la pente. Malko l'appela :

— « Bud » !

Pas de réponse.

Une nouvelle rafale claqua et le corps de l'Américain fut secoué par les impacts. Une large tache rouge apparut sur sa cuisse. Malko s'aplatit encore plus. Puis, au jugé, il lâcha trois coups de feu, tout en plongeant vers l'Ingram. Au moment où il arrachait l'arme de la main crispée de l'Américain, un projectile fit éclater la tête de celui-ci et Malko ressentit un choc violent au ventre. Il tomba en arrière et roula sur la pente, le souffle coupé, restant recroquevillé contre le cadavre d'Arif Jamal. Le silence était retombé et il demeura rigoureusement immobile. Ses adversaires devaient le croire mort ou gravement

atteint. Il avait l'impression d'avoir reçu une enclume sur le ventre. Il passa la main, s'attendant à trouver du sang, mais il n'y avait rien, sinon une large zone douloureuse. Il l'explora du bout des doigts et sentit que la boucle de sa ceinture Hermès était complètement enfoncée. Un projectile avait ricoché dessus, ce qui l'avait dévié. Sinon, il serait en train d'agoniser, une balle dans le ventre.

Accroché à l'Ingram, il scruta, en vain, le bois. « Bud » avait cessé de respirer, lui aussi. Dans cette zone déserte, les coups de feu n'avaient alerté personne. Seuls les habitants de la madrasa avaient pu entendre, mais cela ne semblait guère les alarmer... Les mains tremblantes, il ouvrit son portable.

Greg Bautzer répondit immédiatement.

— Nous sommes tombés dans une embuscade, annonça Malko. « Bud » est mort, je crois. Arif Jamal aussi.

Les policiers pakistanais qui avaient fouillé le bois revinrent avec une poignée d'étuis vides. Les cartouches tirées sur Malko et « Bud ».

— Il n'y avait qu'un tireur, annonça le policier de l'IB.

Greg Bautzer adressa un coup d'œil haineux à la madrasa. Il avait les larmes aux yeux. Sur la civière, le corps de « Bud » semblait énorme.

— Si j'avais un lance-flammes, j'irais bien les réveiller, grommela le chef de station de la CIA. Je suis sûr que l'assassin est venu de chez eux.

— Je suis désolé, fit Malko. À cause de moi, vous avez perdu deux membres de votre équipe.

Greg Bautzer ne répondit pas, la gorge nouée. Le ventre de Malko lui faisait horriblement mal et, lorsqu'il regardait sa ceinture toute tordue, il se demandait comment il était encore vivant... Les deux hommes regagnèrent la Ford blindée du chef de station. L'Américain secoua la tête en allumant une cigarette avec son Zippo « 11 septembre » dont la flamme tremblait.

— Vous avez vu ce qu'ils ont fait à Arif ? dit-il d'une voix bouleversée. C'est signé Al-Qaida. Ils s'amusaient à torturer leurs prisonniers comme ça. C'est un des proches de Bin Laden, un Soudanais, qui a inventé la méthode. Ils prennent la poudre d'une cartouche et la font brûler sur l'œil. Ça doit être abominable.

— Mais il était mort depuis longtemps, observa Malko. Sa femme a dit...

— Je lui ai reparlé, précisa l'Américain. C'est un inconnu qui l'a appelée. Sûrement un de ces malfaisants. Ce qu'ils méritent, c'est une dose maison de vitamines B-52... Qu'il n'en reste que de tout petits morceaux.

Une ambulance emporta les deux corps et ils regagnèrent l'ambassade américaine. Robert Baldwin leur confirma que rien n'avait bougé dans la villa du 26, surveillée grâce à des jumelles infrarouges. Malko remarqua :

— Ils me croient probablement mort, mais ils savent que nous sommes à la poursuite de Mustapha Turabi. Donc, ils vont se méfier. Cela m'étonnerait quand même qu'ils restent à Islamabad.

Greg Bautzer approuva.

— Moi aussi, mais il n'y a qu'une seule route pour Peshawar. Il ne peuvent bifurquer que là-bas...

Malko sentit que depuis la mort de « Bud », l'Américain faisait une affaire personnelle du dénouement de cette histoire.

— Il vaudrait mieux qu'on aille se coucher, conseilla Greg Bautzer. Demain, on risque de démarrer tôt.

Il était plus de minuit.

— Comment est-ce organisé ? demanda Malko.

— Nous avons trois voitures et deux motos, expliqua le chef de station. Toutes en plaques pakistanaïses. Conduites par des locaux. Ils ne savent même pas ce qu'ils cherchent. Ils ont le numéro du pick-up, D 2076, et se relayeront pour ne pas le lâcher dès qu'il sera sorti de la villa. Ensuite, ce sera à nous de jouer. Je pars dans ma voiture avec Bob. Vous voulez venir avec nous ?

— Oui.

— Alors, rendez-vous ici, à six heures. Si cela bouge avant, je vous appelle. Essayez quand même de vous reposer, conseilla l'Américain. C'est à Peshawar que les choses vont devenir délicates. Si nous laissons Mustapha Turabi passer en Afghanistan, comment le suivra-t-on ensuite ? Et si on le laisse passer, la mort de « Bud » et d'Arif Jamal n'aura servi à rien. J'ai averti notre homme là-bas, Dustin Woods, et il

attend des instructions.

— Je sais, cela va être très délicat, reconnu sombrement Malko. Il faut trouver une solution.

Quand il reprit la Navigator, il n'avait pas le moral. Outre la mort d'Arif Jamal, Greg Bautzer avait soulevé le vrai problème... Le passage en Afghanistan. Mais il ne pouvait plus reculer, après le coût tragique de cette opération. Il n'y avait plus qu'à espérer que Dieu soit enfin de son côté. Il se gara devant le Marriott quand son portable sonna.

— Malko !

C'était la voix de Priscilla Clearwater. Visiblement bouleversée. Il sentit qu'elle ravalait ses larmes.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Malko, inquiet.

La jeune Noire renifla.

— On m'a passé un coup de fil tout à l'heure. Il paraît qu'un membre de la CIA a été tué ce soir. On ne pouvait pas me dire qui. J'ai eu peur que ce soit toi...

Malko, touché, la rassura.

— Non. J'aurais pu l'être. Mais c'est « Bud ».

— Comment a-t-il été tué ?

— Je préfère ne pas te parler au téléphone.

— On peut se voir demain.

— Non, je ne serai pas là. Je pars vers le nord-ouest.

— Je peux venir avec toi ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Trop dangereux.

Après un bref silence, Priscilla insista :

— Je voudrais venir. J'ai quatre jours à récupérer et l'ambassadeur s'absente. Je pourrais peut-être te rendre service.

Soudain, Malko pensa à la burqa. Effectivement, une femme passait inaperçue sous la burqa, même si elle était noire comme du charbon... Mais en songeant à « Bud », il se calma.

— Je ne veux pas qu'il t'arrive la même chose qu'à « Bud », dit-il.

— Tu me protégeras...

— Je...

— *Please...*, insista-t-elle.

— Bon, céda Malko. Mais il faut partir très, très tôt...

— Alors, ce sera plus simple si je viens dormir avec toi.

*

* *

Priscilla Clearwater passa l'index sur la boucle de ceinture tordue et hocha la tête.

— Tu as eu de la chance, remarqua-t-elle.

Elle avait débarqué cinq minutes plus tôt avec un sac de voyage contenant, entre autres, la burqa verte.

— Je garderai cette boucle en souvenir, dit Malko. L'épais métal du H était complètement déformé. Malko se déshabilla et Priscilla poussa un cri en voyant l'énorme hématome.

— Ça doit te faire très mal..., dit-elle.

— Un peu, avoua Malko.

Mais surtout, il se sentait vidé. L'horrible supplice d'Arif Jamal, la mort brutale de « Bud » étaient des chocs dont il ne se remettrait pas tout de suite, et il se sentait une part de responsabilité. Il s'allongea et ferma les yeux. Il n'avait même pas le courage de parler.

Il devina que Priscilla s'allongeait à côté de lui, et, presque sans s'en apercevoir, il bascula dans le sommeil.

*

* *

La sonnerie du portable fit sursauter Malko. Il se dressa en sursaut,

aperçut le lit vide et répondit.

— Le pick-up vient de quitter le 26, annonça Greg Bautzer. Le dispositif est en place.

— Finalement, je ne viens pas avec vous, annonça Malko. Priscilla tient à m'accompagner. Elle a sa voiture. Je pars dans dix minutes.

L'Américain ne fit aucun commentaire et dit seulement :

— Prenez votre temps. Il ne se passera rien sur la route. La Breitling indiquait six heures dix et le soleil brillait déjà très fort. Priscilla sortit de la salle de bains, une serviette autour des hanches. Souriante et magnifique.

— Je ne voulais pas te mettre en retard, dit-elle. Malko se jeta sous la douche. Un quart d'heure plus tard, ils descendaient. S'arrêtant juste pour prendre un rapide *breakfast*. Dès qu'il fut dans la voiture de Priscilla, Malko rappela Greg Butzer.

— Où en sommes-nous ?

— La situation est sous contrôle. Le pick-up se trouve à la hauteur de l'embranchement d'Abbottabad. Il y a à bord, en plus de Mustapha Turabi, un chauffeur et un gros barbu non identifié.

Le trajet Islamabad-Peshawar prenait environ deux heures et demie. Dès qu'il fut sur la route à deux voies, Malko, qui avait pris le volant, accéléra. Priscilla se pencha et l'embrassa dans le cou.

— Je suis contente de venir avec toi, dit-elle.

*

* *

Abdul Razzaq, un des *stringers* de la CIA, au volant d'une Toyota banalisée, venait de prendre la filature du pick-up noir, après une station d'essence. Ils étaient en train de franchir le long pont sur la rivière Kaboul et l'Indus. Un passage difficile, car la route était en réparation et les camions soulevaient des nuages de poussière. Il se laissa doubler. Quand il sortit des ornières, un « Flying Coach » hérissé d'antennes souples comme celles d'un insecte, des grappes de passagers agrippées aux portières, peinturluré comme une vieille hétaïre, avait réussi à s'interposer entre le pick-up et lui.

Il ne voyait plus que les oriflammes de toutes les couleurs flottant au vent et deux dauphins blancs peints sur son arrière. Le bus allait à un

train d'enfer, tenant le milieu de la chaussée. Ils roulèrent ainsi une vingtaine de kilomètres, puis Abdul Razzaq décida de dépasser le « Flying Coach ». Ils n'étaient plus très éloignés de Peshawar. À grands coups de klaxon, mordant sur le bas-côté, il réussit enfin à doubler.

Pas de pick-up en vue, mais deux camions qui faisaient la course, limitant sa visibilité. Accroché à son volant, Abdul Razzaq parvint à se faufiler entre eux. Enfin, la route était libre.

Mais le pick-up noir avait disparu.

Pas trop inquiet, Abdul Razzaq écrasa l'accélérateur. Pendant dix minutes, il maintint sa vitesse, puis commença à s'inquiéter : le pick-up noir ne roulait pas si vite. De son portable, il appela la voiture n° 1 qui se trouvait une dizaine de kilomètres devant lui. Si le pick-up avait accéléré, il avait été pris en charge par elle.

La réponse lui envoya une grande giclée d'adrénaline dans les artères.

— Nous ne l'avons pas vu, annonça le conducteur de la voiture n° 1.

Abdul Razzaq jura, affolé. Et si le pick-up avait fait demi-tour, repartant vers Peshawar ? Il demanda à la numéro 1 de ralentir et quelques minutes plus tard, les deux véhicules se retrouvèrent l'un derrière l'autre. Le pick-up noir s'était bien volatilisé.

Or, sur cette portion de la route, il n'y avait aucun embranchement.

— Je rends compte, dit aussitôt Abdul Razzaq. Gare-toi ici, je vais revenir en arrière.

Si le pick-up avait disparu, toute l'opération était à l'eau.

CHAPITRE XVI

Malko sentit le sang se retirer de son visage en entendant ce que lui annonçait Greg Bautzer.

— Ce n'est pas possible ! s'exclama-t-il. Ce pick-up ne s'est quand même pas envolé.

— Nos gens refont la route en sens inverse, expliqua l'Américain. On va tout vérifier. La voiture n° 1 restera planquée à l'entrée de Pabbi. La numéro 2 qui était derrière refait la route depuis l'endroit où elle a vu le pick-up pour la dernière fois. Rendez-vous à Pabbi.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Priscilla Clearwater.

— Ils l'ont perdu ! annonça Malko. En plein jour et sur une route sans embranchement !

Une pensée horrible le traversa. Est-ce que les *stringers* étaient sûrs ? Après tout, c'étaient des Pakistanais. Il ne desserra pas les lèvres jusqu'à l'arrivée à Pabbi, rongé par l'angoisse. Il s'arrêta derrière les deux voitures déjà stoppées sur le *service road*, au milieu des bus et des garages en plein air. À peine eut-il stoppé que Greg Bautzer sortit de son véhicule et vint vers lui.

— Ils l'ont retrouvé ! annonça-t-il.

Malko crut que son cœur allait éclater de bonheur.

— Où est-il ?

— Vous voyez où se trouve la grande madrasa sur le côté droit de la route, quand on vient d'Islamabad ?

— Oui, il est là ?

— Non, mais sur l'autre voie, en direction de Peshawar, il y a un petit embranchement, un chemin de terre avec un écriteau indiquant une ONG koweïtienne. Abdul Razzaq est allé voir et il a aperçu, par-

dessus le mur, le pick-up garé dans la cour.

Un autre relais d'Al-Qaida...

— Il faut remettre le dispositif en place, conclut Malko, et attendre. Ce n'est sûrement pas sa destination finale. Il n'y a aucune autre voie d'accès à cette ONG ?

— Aucune. Il est obligé de repartir par la route de Peshawar. Nous avons positionné un de nos hommes en moto juste en face de l'embranchement. Vous devriez aller jusqu'à Peshawar et je vous tiendrai au courant.

— Pas question, dit Malko. Je reste ici. Je vais simplement me mettre de l'autre côté.

C'était très facile de franchir le terre-plein central. Malko redescendit en contrebas de la voie allant en direction d'Islamabad et se gara entre une grande station P.S.O. et quelques échoppes et restaurants en plein air. Priscilla Clearwater et lui descendirent et s'installèrent à la table d'une gargote proposant des sodas aux couleurs suspectes, du miel et quelques nourritures peu ragoûtantes. Il se demanda quel piège les autres allaient encore leur tendre. Ils *savaient* que la CIA était à leurs trousses, mais comptaient la semer. Et ils avaient bien failli y parvenir. Ou alors, ils avaient une raison pour ne pas arriver tout de suite à Peshawar.

*

* *

La journée avait passé avec une lenteur exaspérante. Tenu au courant grâce à son portable, Malko savait que le pick-up D 2076 se trouvait toujours dans l'enceinte de l'ONG koweïtienne. Et, d'après les *stringers* qui la surveillaient, personne n'avait pu en sortir à leur insu. Ce retard était-il une ruse pour décourager la CIA ou y avait-il une raison pour que Mustapha Turabi prolonge son séjour dans cette ONG ?

Priscilla regarda le ciel qui s'assombrissait. Dans une heure il ferait nuit.

— On va rester là toute la nuit ? demanda-t-elle.

— Je ne veux pas bouger tant qu'il n'y a pas de nouveau, fit Malko.

Pourtant, lui aussi en avait ras le bol de cette planque sous le soleil

de plomb. Le crépuscule tombé, la température avait à peine baissé.

— Où va-t-on dormir ? demanda Priscilla.

— Dans la voiture, dit Malko.

Il n'y avait rien en vue qui ressemble à un hôtel, à part quelques charpois déposés devant la guinguette.

Et il faisait une chaleur de bête. Malko mit la clim, inclina le dossier des sièges et verrouilla les portes. Le Beretta 92 à portée de la main, il se sentait en sécurité. Ils étaient tous les deux si épuisés qu'après une vague conversation, ils s'endormirent.

*

* *

Malko fut réveillé par le jour. Priscilla dormait encore, recroquevillée sur son siège. Il avait soif et sortit de la voiture pour aller prendre un thé. Déjà, les camions en provenance d'Afghanistan défilaient à un rythme infernal à quelques mètres d'eux. Priscilla le rejoignit quelques instants plus tard.

— J'ai dormi comme un bébé ! dit-elle. Mais j'ai faim...

— *Le breakfast* n'est pas au programme, s'excusa Malko. Sauf si tu veux t'empoisonner. Mais il y a du thé...

Le portable de Malko sonna à sept heures dix, alors qu'ils somnolaient à nouveau dans le 4 x 4.

— Ils viennent de repartir de l'ONG koweïtienne, annonça Greg Bautzer. Ils ont changé le pick-up pour un Nissan Patrol beige, avec des vitres fumées et une plaque de Peshawar.

— Donc, vous n'êtes pas certain que Mustapha Turabi se trouve à bord ?

— Il y a de grandes chances, expliqua le chef de station de la CIA. Le pick-up est reparti ensuite en direction d'Islamabad avec le conducteur seul à bord. Ou alors, Turabi est resté dans les locaux de l'ONG. Seulement, nous n'avons pas assez d'hommes pour en laisser un en planque devant.

— Faisons l'impasse, conclut Malko.

Il repassa sur l'autre voie et prit la direction de Peshawar. Rêvant

d'une douche comme un chien rêve d'un os. Il ne sentait même pas la faim, tenaillé par l'angoisse. Une demi-heure plus tard, il s'engagea dans GT Road et dut ralentir, englué dans le magma de la circulation locale. Rickshaws pétaradant, crachant des nuages de fumée bleue, cyclistes, bus surchargés, camions peinturlurés essayaient d'éviter les portefaix zigzaguant sur la chaussée, ployés sous des charges monstrueuses. Le portable sonna et la voix de Greg Bautzer annonça :

— Le 4 x 4 vient de tourner dans Hakim Ullah Jan Road. Ils vont dans le Khyber Bazar.

La vieille ville, un entrelacs de ruelles souvent impraticables aux voitures et où il était facile de se perdre... Malko accéléra. Cinq minutes plus tard, il tournait à son tour dans le bazar. Il freina brutalement : la Nissan beige aux vitres fumées se trouvait à cent mètres devant lui, arrêtée sur une petite place qui desservait plusieurs ruelles piétonnières. Quatre hommes dont un de très haute taille en sortirent, mais il était trop loin pour les identifier. Ils traversèrent le square et s'engagèrent dans une ruelle montant en pente douce.

— Attends-moi ! jeta Malko à Priscilla.

Il fonça à la poursuite des quatre hommes qui empruntaient sans se presser Andar Sher, le bazar des bijoutiers.

Heureusement, la foule qui se pressait dans la ruelle lui permettait de passer inaperçu. À peine y eut-il pénétré qu'un très jeune homme l'aborda, lui proposant une paire de baskets. Alors qu'il était à mi-chemin, le muezzin de la mosquée de Mahabat Khan se mit à glapir, appelant à la prière. L'entrée se trouvait juste au milieu d'Andar Sher. Malko vit alors les quatre hommes se séparer. Deux dont un gros barbu pénétrèrent dans la mosquée et les deux autres, dont le plus grand, le crâne rasé, visiblement Mustapha Turabi, continuèrent vers le haut du Bazar City Circular Road. Le vendeur de baskets toujours accroché à lui, Malko continua sa filature, répondant à son portable qui sonnait.

C'était encore la voix de Greg Bautzer.

— Nous les avons perdus, annonça l'Américain.

— Je suis derrière eux, dit aussitôt Malko. Dans Andar Sher. On remonte vers City Circular Road.

Ceux qu'il suivait y étaient déjà. Malko les vit tourner à gauche. Des véhicules étaient garés en épi le long du trottoir. Les deux hommes se dirigèrent vers l'un d'eux.

Et soudain, le jeune vendeur de baskets surgit devant Malko. Il avait perdu son expression suppliante et un mauvais rictus lui déformait la bouche. Tout à coup lâchant sa paire de baskets, il tira de ses hardes un petit pistolet noir et le braqua sur Malko !

*

* *

Un flot d'adrénaline faillit faire exploser les artères de Malko. Au moment où il faisait un bond de côté pour éviter le projectile, il réalisa qu'il avait laissé le Beretta dans le 4 x 4 ! L'adolescent tira de nouveau sur lui, le rata et la balle fit éclater une vitrine. Les passants s'enfuyaient dans toutes les directions. Malko se retrouva seul au milieu d'Andar Sher. Il plongea dans la première bijouterie en face de lui, pas plus large qu'un couloir. Espérant trouver une seconde issue. Les deux bijoutiers l'accueillirent en vociférant. Il parvint au fond de la boutique et constata qu'il n'y avait aucune sortie. Il se retourna, le poulx à 150.

Le gosse l'avait suivi dans la boutique. Il brandit son arme qu'il tenait à deux mains et ajusta soigneusement Malko. Celui-ci, tétanisé, banda tous les muscles. À cette distance-là, l'autre ne pouvait pas le rater. La détonation claqua, assourdissante. Il ne sentit rien, mais le visage du jeune tueur sembla exploser. Un trou à la place de l'œil gauche, un jet de sang jaillissant de la bouche, le gosse tituba, serrant encore la crosse de son pistolet. Le reste, culasse, canon et chien, avait volé en éclats... Un morceau de la culasse avait pulvérisé une vitrine. Le jeune tueur s'effondra dans le magasin. Aussitôt, fous de rage, les deux bijoutiers se ruèrent sur lui et jetèrent son corps à l'extérieur. Malko sortit sur leurs talons et, comme un automate, gagna City Circular Road. Bien entendu, les deux hommes avaient disparu. À fit demi-tour, contourna le corps du jeune assassin allongé au milieu d'Andar Sher et redescendit vers le square où il avait laissé Priscilla.

Avec une seule pensée en tête : Mustapha Turabi lui avait échappé. Il serait en Afghanistan dans une heure.

Priscilla l'apostropha.

— Je t'ai appelé ! Tu avais oublié ton pistolet.

Dans le brouhaha du bazar, elle n'avait pas entendu les coups de feu. Effondré, Malko appela Greg Bautzer et annonça la catastrophe.

— J'ai perdu Mustapha Turabi.

Il relata brièvement à l'Américain ce qui venait de se passer.

— On a encore une chance, annonça le chef de station. Un des *stringers* est entré dans Andar Sher devant vous. Il a suivi dans la mosquée deux des occupants de la Nissan. Ils y sont encore et il ne va pas les lâcher. Quittez le bazar. Il ne faudrait pas qu'ils vous repèrent. Allez au Pearl, on se retrouve là-bas. Je rameute deux autres de nos hommes.

— J'espère que Turabi ne nous a pas définitivement faussé compagnie, fit Malko, plein d'amertume.

Ses adversaires se moquaient de lui, l'attiraient dans des traquenards successifs. Le jeune tueur avait été posté dans Andar Sher pour empêcher qu'il ne soit de suivre Mustapha Turabi. En dépit de l'optimisme de Greg Bautzer, il se dit qu'il avait bien peu de chances de revoir le Marocain.

*

* *

Khalil Atef, prosterné dans un coin sombre de la mosquée de Mahabat Khan, priait Allah de toutes ses forces le remerciant d'avance de l'aider à défaire ses ennemis. Cette course poursuite était épuisante. Depuis qu'il savait les Américains sur la piste de Mustapha Turabi, il priait sans cesse pour que Dieu l'aide à remplir son devoir sacré : amener le « frère » Turabi en sûreté de l'autre côté de la frontière.

C'est la raison pour laquelle il semait sa route d'embûches, sachant qu'il avait contre lui une des plus puissantes organisations du monde. Mais ce qui s'était passé le 11 septembre lui donnait du courage. On pouvait parfois infliger des défaites à plus fort que soi. C'était le leitmotiv du « Cheikh ». Khalil Atef avait parcouru la moitié du trajet, mais le plus dur restait à faire. Il se mit à prier encore plus pour que le contact indispensable à l'exfiltration de Mustapha Turabi soit au rendez-vous. Sinon, il se retrouvait coincé à Peshawar, une ville désormais dangereuse pour lui. Certains des membres de l'ISI – qu'Allah les maudisse ! – jouaient le jeu des Américains. Ceux-ci possédaient des moyens sophistiqués, de l'argent, des informateurs. Et leurs soldats pouvaient frapper presque partout.

Il se releva, remit sa calotte en place et sortit de la mosquée. Il savait déjà que Mustapha Turabi avait pu échapper à ses poursuivants. Et que le jeune tueur recruté dans un camp de réfugiés n'avait pas rempli sa mission. On avait eu le tort de lui donner une arme

fabriquée artisanalement à Darra, au lieu d'un vrai pistolet. Parfois, Al-Qaida faisait des économies de bouts de chandelles...

Il fit une courte prière pour le jeune shahid(40) sortit de la mosquée et descendit Andar Sher pour se perdre dans la foule de Khyber Bazar.

*

* *

Malko sortait de la douche lorsque Greg Bautzer déboula dans sa chambre. Il était presque neuf heures.

— Le gros barbu aux yeux globuleux que nous avions repéré au départ d'Islamabad avec Mustapha Turabi, et qui s'est rendu ensuite à la mosquée d'Andar Sher, est au restaurant Salateen, dans Cinéma Road ! Et il vient d'être rejoint par un malfaisant qu'on connaît bien. Un certain Numeiri. Un Soudanais qui est un des gardes du corps de Bin Laden depuis des années. C'est la première fois qu'on le voit hors d'Afghanistan. S'il est à Peshawar, ce n'est pas par hasard. Seulement, on a un problème : Numeiri n'est pas arrivé seul. Il est avec deux types qui traînent dans Cinéma Road. Notre stringer va se faire repérer.

Brusquement, Malko reprit espoir : il y avait une forte chance pour que Numeiri soit venu chercher Mustapha Turabi pour l'emmener en Afghanistan, là où se trouvait Bin Laden. Donc, il ne fallait le perdre à aucun prix, Turabi étant déjà dans la nature. Il se souvint soudain d'une anecdote que Greg Bautzer lui avait racontée. Un jour où ce dernier se trouvait à Peshawar avec une de ses « sources » pakistanaises, celle-ci lui avait proposé pour 1000 roupies une pute en burqa qui tapinait dans le bazar.

— Est-ce que c'est le quartier où il y a des putes ? demanda-t-il à l'Américain.

— Oui, quelquefois, fit Greg Bautzer, surpris. Pourquoi ?

— Parce que ceux qui veillent sur Numeiri ne s'alarmeront pas de voir traîner autour du Salateen une pute en burqa.

— C'est-à-dire ?

Malko désigna Priscilla Clearwater.

— Cachée sous une burqa, personne ne verra la couleur de sa peau. Il suffit de lui donner un portable et d'établir une surveillance plus loin.

— Vous seriez d'accord pour faire cela, miss Clearwater ? demanda le chef de station de la CIA.

Priscilla était déjà en train d'enfiler la burqa verte.

— Il faut lui donner une arme, conseilla Malko. Ce sont des gens qui tuent comme ils respirent.

— Inutile, fit Priscilla. Je vais garder sur moi le portable ouvert. De cette façon, je pourrai transmettre ce que je vois et vous saurez si je suis en danger.

— Formidable ! approuva Greg Bautzer, je vais modifier le dispositif de façon à surveiller Cinéma Road à ses deux extrémités. Et, en plus, poster une voiture après le pont du chemin de fer, en face du fort de Balahisar, au cas où ils tenteraient de filer dans cette direction vers Jamrud Road.

— Allons-y, dit Malko, en tendant son portable à Priscilla.

Elle le glissa sous sa burqa, après avoir composé le numéro de Greg Bautzer qui répondit, laissant ensuite son portable ouvert. C'était comme si elle avait eu un micro sur elle. Malko débordait de reconnaissance à son égard. Elle se révélait être beaucoup plus qu'un objet sexuel.

*

* *

Priscilla Clearwater, malgré le portable ouvert, n'était pas rassurée. Depuis vingt minutes, elle attendait dans l'ombre d'une petite rue piétonnière, juste en face du *Salateen*. L'odeur qui montait du sol, mélange d'urine, d'ordures, d'épices et de saleté, la prenait à la gorge. Les deux « baby-sitters » de Numeiri, postés devant le restaurant, l'avaient repérée sans lui prêter la moindre attention. Plusieurs fois, des hommes s'étaient approchés, lui murmurant des propositions en pachtoune ou en urdu et elle s'était esquivée, sans un mot. Apparemment, la prostitution n'était pas inhabituelle dans le coin.

Elle prenait grand soin de ne pas s'éloigner du parking du *Salateen*, situé à côté du restaurant.

Tout à coup, un homme surgit derrière elle et s'arrêta, la dévisageant. Puis, au lieu de lui adresser la parole comme l'avaient fait les autres, il s'approcha, la coinçant contre le mur et, sans un mot, commença à lui palper la poitrine. Un grand moustachu qui puait

l'oignon. Priscilla tenta de se dégager, mais il insista, continuant à la palper avidement en marmonnant ce qui ne devait pas être des mots d'amour. Priscilla essaya de se dégager mais il était beaucoup plus fort qu'elle. Une main se plaqua à la hauteur de son sexe.

Elle allait hurler lorsqu'elle vit la porte du *Salateen* s'ouvrir. Deux hommes en émergèrent, rejoints aussitôt par les deux gardes du corps. Au même moment, son agresseur sortit un billet de sa poche et le lui fourra dans la main, en lui disant quelque chose d'un ton menaçant. En même temps, il ouvrit son *charouar* et Priscilla devina dans la pénombre un long sexe bandé. De l'autre main, il commença à relever la burqa. Impossible d'avertir Greg Bautzer, en anglais, de la sortie des deux hommes. Elle devait d'abord se débarrasser de son « client ». Et pour ça, il n'y avait qu'un moyen. Surmontant son dégoût, elle empoigna le sexe tendu vers elle et se mit à le secouer. L'homme, furieux, se tordit dans tous les sens, essayant de lui échapper : ce n'était pas ce qu'il voulait. De nouveau, il essaya de relever la burqa, et y parvint en partie. Priscilla continuait à s'escrimer sur son sexe, sans résultat. Du coin de l'œil, elle voyait les quatre hommes se diriger vers le parking.

Alors, elle redoubla d'efforts et, enfin, son « client » émit une sorte de couinement et jouit violemment. Priscilla s'écarta brusquement pour éviter le jet de sperme. Appuyé au mur, l'homme semblait foudroyé. Elle en profita pour prendre ses jambes à son cou, poursuivie par ses glapissements furieux.

— Ils sortent, ils sortent, lança-t-elle dans le portable ouvert.

Au moment où elle débouchait à côté du *Salateen*, elle vit les quatre hommes monter dans un 4 x 4 Nissan qui sortit aussitôt du parking. Elle eut le temps de relever le numéro. Peshawar 6542. Le véhicule passa tout près d'elle, mais ses occupants n'imaginèrent pas une seconde qu'ils avaient en face d'eux non une pute pachtoune, mais une Noire américaine aidant la CIA.

— Ils sont dans un 4 x 4 immatriculé Peshawar 6542, continua-t-elle. Ils se dirigent vers le fort.

— O.K., bien reçu, fit la voix de Greg Bautzer.

Elle s'arrêta, réalisant que son cœur battait la chamade et qu'elle n'avait jamais eu aussi peur de sa vie.

— Les voilà ! fit Malko.

Le 4 x 4 signalé par Priscilla Clearwater venait de passer sous le pont de chemin de fer. Il contourna le rond-point et s'engagea dans Khyber Road, passant devant le Pearl. La discrète Toyota de Greg Bautzer lui emboîta le pas. La voiture des islamistes remonta tout Khyber Road et, deux kilomètres plus loin, prit à droite dans Jamrud Road. Filant droit vers la zone tribale et l'Afghanistan.

CHAPITRE XVII

Malko fixait les feux rouges du 4 x 4, l'estomac noué. Il restait environ trois kilomètres avant la zone tribale. Si la Nissan franchissait le *check-point* de Kharkano, la poursuite était terminée. Au-delà de Bab-e-Khyber, la CIA n'avait aucun pouvoir. Greg Bautzer, tout aussi tendu, se tourna vers Malko.

— J'appelle l'ISI ?

— Oui. On va les bloquer quand ils s'arrêteront au check-point, mais on aura besoin de renfort. On ne peut pas laisser Mustapha Turabi s'évanouir dans la nature.

Et toute l'opération tombait à l'eau... Ils demeurèrent silencieux. Quelques minutes plus tard, les phares éclairèrent l'arche de pierre appuyée sur deux tours crénelées de Bab-e-Khyder, qui enjambait Jamrud Road. La ligne de démarcation avec la zone tribale. Malko sortit le Beretta 92 de sa ceinture et fit monter une balle dans le canon.

— *Let's roll*(41) ! dit-il.

Greg Bautzer accéléra pour doubler la Nissan et la bloquer. Celle-ci se trouvait à cent mètres devant eux. Soudain, le clignotant gauche s'alluma et le 4 x 4 tourna à gauche, vingt mètres avant la « frontière », puis revint en arrière en empruntant la *service road*, pour s'arrêter deux cents mètres plus loin. Greg Bautzer tourna à son tour dans un chemin perpendiculaire à Jamrud Road, afin de ne pas se faire repérer. Phares éteints, ils attendirent un quart d'heure avant de revenir sur leurs pas. Coup au cœur : la Nissan avait disparu. Ils s'arrêtèrent là où ils l'avaient vue stopper et aperçurent le minaret d'une mosquée dépassant d'un haut mur entourant plusieurs bâtiments.

— Cela ressemble à une madrasa, remarqua Greg Bautzer. Il faut se renseigner.

— S'ils n'ont pas passé la frontière maintenant, dit Malko, c'est qu'ils vont dormir. Cela nous donne un peu de temps.

Ils reprirent la route de Peshawar, après avoir alerté Abdul Razzaq pour qu'il vienne établir une surveillance. Ils avaient un nouveau répit.

*

* *

Le nouveau conseil de guerre se tenait au quatrième étage du consulat et réunissait Greg Bautzer, Priscilla Clearwater, Dustin Woods, le responsable de l'antenne de la CIA à Peshawar, enfin revenu de Quetta et Malko.

Dustin Woods, un barbu avenant, venait de leur apporter des informations précieuses.

— Je connais cette madrasa où se trouvent ceux que vous recherchez, avait-il expliqué. Elle est dirigée par un religieux soufi de haut rang, le pir(42) Hamza Shinvari. Un homme très intelligent, très ouvert, mais farouche partisan d'Oussama Bin Laden. Il en dirige également une seconde dans la zone tribale. Il était très hé aux talibans et leur donne souvent l'hospitalité dans cette madrasa.

— On peut supposer, dit Malko, que Mustapha Turabi repartira demain matin par la route de Torkham pour passer en Afghanistan.

— Pas sûr, objecta Dustin Woods. Désormais, l'armée pakistanaise contrôle le passage de la frontière à Torkham. Je pense qu'ils ne prendront pas ce risque. Une fois dans la zone tribale, ils bifurqueront vers une des dizaines de pistes non surveillées.

De toute façon, les perspectives étaient peu encourageantes. Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling. Dix heures et demie. Ils avaient jusqu'à l'aube pour prendre une décision.

— Serait-il possible de piéger leur véhicule ? demanda-t-il.

Dustin Woods fronça les sourcils.

— De le faire sauter ?

— Non, d'y placer une « puce » afin de pouvoir le suivre.

— Techniquement oui, confirma l'Américain, mais nous n'avons pas ce genre de matériel ici. En plus, cela risque de ne pas servir à grand-

chose. Ce véhicule avec une plaque de Peshawar ne va pas s'enfoncer très loin en Afghanistan. Ils en changeront probablement.

— Fausse bonne idée, conclut Malko.

Greg Bautzer bâilla discrètement.

— Allons nous reposer, conclut-il. Je pense que nous n'avons plus guère le choix. Il faudra intercepter Mustapha Turabi à sa sortie de la madrasa.

Malko ne chercha pas à argumenter, sachant que le chef de station avait raison. Même si cela signifiait la fin de son opération. Ils ne pouvaient pas laisser partir un terroriste aussi dangereux que Mustapha Turabi.

— Très bien, dit-il, il faut être sur place dès l'aube.

Il entraîna Priscilla Clearwater qui soupira, dans l'ascenseur.

— J'ai l'impression d'avoir été violée par ce type. Maintenant je sais ce que c'est que d'être une putain. Je me rappellerai toujours cette journée...

*

* *

L'angoisse empêchait Khalil Atef de fermer l'œil. Pourtant, il aurait eu toutes les raisons de se féliciter. Arriver à convoier jusqu'à Peshawar et au-delà un homme comme Mustapha Turabi, sous le nez de la CIA, était un exploit. Même si ses tentatives pour éliminer ses adversaires n'avaient pas entièrement réussi. Maintenant, il restait la dernière étape, la plus délicate : le passage dans la zone tribale. Khalil Atef ne pouvait pas croire que les Américains n'aient pas prévenu l'ISI. Il devait donc y avoir une surveillance sur tous les grands axes. Il serait forcé d'emprunter des itinéraires plus difficiles mais plus sûrs.

Il n'avait qu'un seul espoir : que ses adversaires aient perdu leur trace la veille au soir, grâce au sacrifice du jeune shahid.

Cependant, il lui était impossible de faire un pari là-dessus. La liberté et, probablement, la vie de Mustapha Turabi et de l'envoyé de Bin Laden, Numeiri, étaient en balance.

Il fallait prévoir le pire.

Heureusement, Khalil Atef disposait de nombreuses complicités à

Peshawar. La plupart des habitants étaient partisans du « Cheikh ». De plus, des cellules d'Al-Qaida et des talibans étaient présentes dans la clandestinité, mais en sommeil, pour ne pas déclencher de réaction des autorités pakistanaises. Il allait devoir faire appel à elles car il ne pouvait exfiltrer Mustapha Turabi qu'après avoir désorganisé le dispositif américain. Il s'agenouilla sur son tapis de prière et se prosterna face à La Mecque, suppliant Allah de l'aider. Ensuite, il se glissa hors de la madrasa par une porte de derrière et s'éloigna à pied. Certain, en pleine nuit, de ne pas être suivi.

*

* *

Malko avait la bouche pâteuse et l'estomac noué. Il n'arrivait pas à avaler un petit pois. En face de lui, Greg Bautzer n'avait guère meilleure allure. Le chef de station de la CIA avait dormi deux heures et mal. Il but un peu de thé.

— Le dispositif est en place, annonça-t-il. Nos *stringers* surveillent la madrasa sous le contrôle de Dustin Woods que nous allons retrouver au consulat. Même s'il part à pied, Mustapha Turabi ne nous filera pas entre les doigts. J'ai prévenu Kandahar. Depuis qu'il fait jour, un drone Predator surveille la zone. Ce qui permettra, s'ils parviennent à passer en Afghanistan, de les détruire par une opération aérienne. Et nous avons rendez-vous dans une demi-heure au consulat avec le représentant local de l'ISI.

— Bien, approuva tristement Malko. Allons-y.

Son plan était bel et bien enterré.

La chaleur était un peu moins écrasante que la veille, un violent orage ayant rafraîchi l'atmosphère. Ils prirent Khyber Road, passant devant le siège local de l'ISI, une élégante maison de style colonial britannique, avec des colonnes blanches et une pelouse magnifique. Hospital Road, où se trouvait le consulat, était en état de siège, défendu comme Fort-Knox. Soudain, au début d'Hospital Road, après avoir jeté un coup d'œil dans le rétroviseur, Greg Bautzer annonça d'une voix calme :

— Nous sommes suivis. Une camionnette grise. Elle était stationnée en face du *Pearl*.

— Elle va être stoppée au périmètre de défense du consulat, dit Malko. Alerte les Pakistanais.

Des chicanes et des barrières gardées par l'armée pakistanaise stoppaient tout véhicule non autorisé cent mètres avant l'entrée du consulat.

— J'alerte le consul, dit Greg Bautzer.

Pour gagner du temps, il tourna dans Qasim Road, effectuant une boucle pour rejoindre l'entrée du consulat. La camionnette grise était toujours derrière eux. Greg Bautzer raccrocha.

— Ils sont prévenus, avertit-il.

Le drapeau américain flottant sur le consulat apparut enfin. Une quinzaine de soldats pakistanais entouraient les barrières rouge et blanc. Greg Bautzer klaxonna pour attirer leur attention et demander l'ouverture de la barrière. Ils se déployèrent aussitôt et entourèrent la Navigator, braquant leurs armes sur le 4 x 4 !

— *Motherfuckers*(43) ! explosa Greg Bautzer.

Baissant sa glace, il apostropha les soldats en anglais, et brandit son badge diplomatique. Intimidé, l'un d'eux leva la barrière et la Navigator se faufila dans la chicane. Le parking réservé se trouvait cent mètres plus loin. Soudain, Greg Bautzer jura de nouveau : collée à la Navigator, la camionnette grise avait elle aussi franchi le barrage, les soldats supposant que les deux véhicules étaient ensemble !

Malko se retourna et aperçut un visage barbu derrière le volant de la camionnette. Son poulx grimpa comme une flèche.

— Greg, dit-il, je n'aime pas cela.

L'Américain avait pâli.

— Je ne peux pas faire demi-tour, fit-il, et c'est un « *dead-end* ».

Ils pensaient tous les deux à la même chose : le dernier attentat antiaméricain avait été commis une semaine plus tôt, à Karachi, contre le consulat américain. Une voiture bourrée d'explosifs conduite par un kamikaze.

Malko arma son Beretta 92. Ils étaient presque arrivés au parking en face de la grille du consulat. Deux Marines casqués, en tenue de combat, veillaient derrière, M16 au poing.

Une longue file de Pakistanais s'allongeait déjà devant la section des visas qui n'ouvrait que trois heures plus tard et ne les délivrait qu'au compte-gouttes. Normalement, les véhicules n'entraient pas dans le

consulat, à part la voiture du consul. Si la Navigator se garait dans le parking et que le conducteur de la camionnette fasse exploser son véhicule à côté d'eux, ils seraient tous transformés en chaleur et en lumière. Même si Malko sautait à terre et abattait son conducteur, celui-ci aurait dix fois le temps de déclencher la charge explosive, s'il en avait une. Or, sa conduite semblait l'indiquer. Sinon, pourquoi les aurait-il suivis ?

Malko ne vit qu'une parade. À part la grille, le jardin du consulat était protégé par un haut mur de pierre.

— Greg, lança-t-il, enfoncez la grille, vite ! Et entrez dans le jardin.

Terrifié, l'Américain ne discuta pas. Écrasant l'accélérateur, il lança l'énorme 4 x 4 contre la grille du consulat. Stupéfaits, les deux Marines n'eurent que le temps de faire un saut en arrière.

Surpris, le conducteur de la camionnette n'avait pas réagi. Le poids de la Navigator écarta les deux battants de la grille. Aussitôt à l'intérieur, Greg Bautzer vira violemment à gauche et s'immobilisa sur la pelouse, à l'abri du mur.

Sautant tous les deux à terre, ils aperçurent un des Marines qui braquait son arme sur la camionnette, de l'autre côté de la grille. Puis une explosion assourdissante leur creva les tympan. Des morceaux de grille volèrent autour d'eux, les vitres de la résidence tombèrent toutes en même temps, balayées par le souffle. Le Marine qui avait voulu stopper la camionnette gisait sur la pelouse, sa tête encore casquée séparée de son corps. Son camarade avait eu plus de chance : protégé, comme Greg Bautzer et Malko, par le mur, il était simplement choqué. Une poussière âcre, noire et épaisse, flottait partout. Le silence retombé semblait assourdissant, les gens et les choses paraissaient figés. Puis, tout s'anima à nouveau.

Le Marine survivant se précipita vers son copain et vomit devant le corps décapité. Dustin Woods surgit du consulat, armé d'un M16, accompagné par un major en civil de l'ISI. Lorsque Malko franchit la grille dans l'autre sens, pistolet au poing, il se heurta à plusieurs soldats pakistanais qui accouraient. Il baissa les yeux et aperçut, juste en face de la grille enfoncée, une jambe humaine sectionnée à l'aîne, encore protégée par des lambeaux de *charouar*. De la camionnette, il ne restait qu'une carcasse déformée, en train de brûler. La file des Pakistanais faisant la queue pour leurs visas avait été décimée. Des corps gisaient alentour et les survivants s'efforçaient de secourir les blessés. Des débris humains étaient répandus un peu partout. Le consul arriva à son tour, avec une Uzi, suivi de plusieurs employés du

consulat. On jeta une couverture sur le corps du Marine décapité.

— *My God !* Quelle abomination ! fit le consul d'une voix tremblante. Venez vite à l'intérieur.

Ils se retrouvèrent, Greg Bautzer, Dustin Woods, le major, le consul et Malko, dans le living-room qui n'avait plus de vitres : des plaques de plâtre s'étaient détachées des murs et du plafond, donnant à la pièce un aspect de désolation. Sans un mot, le consul prit dans le bar une bouteille de cognac Otard XO et remplit plusieurs verres. Ils burent en silence et Greg Bautzer reprit un peu de couleurs.

— *Assholes !* explosa-t-il. Je suis sûr que c'est le type de la madrasa qui les a envoyés.

— Vérifiez vite ce qui se passe là-bas, conseilla Malko.

De son portable, l'Américain appela Abdul Razzaq et rassura Malko quelques instants plus tard.

— Rien n'a encore bougé.

— Allons-y, dit Malko. Nous n'avons plus rien à faire ici.

La Navigator était intacte. Pendant que Greg Bautzer manœuvrait, Malko sortit devant le consulat. Le spectacle était horrible. Un homme avait chargé dans une brouette ce qui restait de deux femmes dont les visages n'étaient plus que des masques de sang. L'une d'elles avait eu le bras sectionné à l'épaule. Une petite fille gémissait, prostrée au milieu de la rue, sa robe pleine de sang, sans qu'on sache où elle était atteinte. Deux ambulances avaient commencé à évacuer les blessés. À part le Marine décapité, la bombe n'avait touché que des Pakistanais. L'horreur stupide du terrorisme : les auteurs de cet attentat n'avaient qu'un but, détruire la capacité opérationnelle de l'équipe de la CIA qui traquait Mustapha Turabi.

Sans un mot, Greg Bautzer accéléra. Dix minutes plus tard, ils stoppaient à côté de la voiture d'Abdul Razzaq qui supervisait le dispositif de surveillance, à cinq cents mètres de la madrasa.

— Rien à signaler, annonça le Pakistanais. La Nissan est toujours à l'intérieur.

Malko rongea son frein. Penser qu'à quelques mètres de lui se trouvait l'homme qui savait où se trouvait Bin Laden ! Numeiri, venu récupérer Mustapha Turabi... S'ils le capturaient vivant, il y avait une chance de le faire parler. Sur la banquette arrière de la Navigator, le

major de l'ISI était muet comme une carpe, mal à l'aise à l'idée d'intervenir contre des religieux. Heureusement, ce n'était pas lui qui ferait le travail : il n'était là que pour donner un semblant de légalité à l'intervention éventuelle de la CIA.

Le portable de Greg Bautzer sonna et l'Américain se tourna vers Malko qui avait pris le volant, laissant le chef de station assurer la communication avec les *stringers*.

— La Nissan vient de sortir de la madrasa.

Malko passait déjà la première. À l'arrière, Dustin Woods arma son M16. Les *stringers* pakistanais n'étaient là que pour l'observation : l'interception serait le fait des occupants de la Navigator.

— La Nissan se dirige vers Hayatabad, annonça Greg Bautzer.

Ils venaient de passer en trombe devant la madrasa. Malko tourna à gauche, dans une grande avenue rectiligne bordée de villas toutes neuves et de terrains encore vierges. Il aperçut la Nissan deux cents mètres devant eux, suivie par une petite Mehran orange.

— C'est un des types d'Abdul, dans la Mehran, dit Greg Bautzer. Je me demande où ils vont.

La Nissan tourna à droite, dans Bara Road qui filait pratiquement en plein désert. Pas très vite, comme si son conducteur se moquait d'être suivi. Tout à coup, une moto doubla la Navigator à toute allure. Malko sursauta.

— Regardez, Greg ! Le passager de la moto.

Celui-ci avait une Kalach en bandoulière. Tout en roulant, il la fit glisser de son épaule pour se mettre en position de tir.

— *Shit*(44) ! cria Greg Bautzer.

Fébrilement, il se rua sur son portable et composa le numéro d'Abdul Razzaq. Lui seul pouvait joindre le conducteur de la Mehran.

Le numéro commença à sonner. La moto n'était plus qu'à une dizaine de mètres derrière la petite voiture orange. Malko écrasa le klaxon. Son hurlement se confondit avec le bruit assourdi d'une rafale. Tranquillement, le tireur en moto venait de faire feu sur la Mehran.

— Allô ! Allô ! fit Abdul Razzaq.

La petite voiture orange se mit à zigzaguer, puis partit droit vers le

fossé et se retourna, restant les quatre roues en l'air.

— *Son of a bitch* ! gronda Greg Bautzer, oubliant de répondre à Abdul Razzaq.

Devant, la Nissan continuait à la même allure. La moto ralentit et s'arrêta sur le bas-côté. Juste au moment où la Navigator passait à sa hauteur, Malko aperçut les deux tueurs et un corps affalé dans la voiture orange. Mais l'équipe de la moto les avait vus aussi. En un clin d'œil, le conducteur remonta en selle, et l'homme à la Kalach grimpa derrière lui. Greg Bautzer, concentré sur la Nissan, ne réagit pas. Malko jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et ses artères se remplirent d'adrénaline. La moto était derrière eux. Son passager, sa Kalachnikov tenue verticalement devant lui, attendait d'être à bonne portée pour leur faire subir le même sort qu'à la Mehran.

— Dustin, tapez-les ! cria Malko.

Dustin Woods lui aussi avait vu en se retournant la moto qui se rapprochait. Sans hésiter, il arma son M16. Oubliant qu'il y avait déjà une cartouche dans le canon. Il y eut un claquement sec et l'Américain poussa un juron désespéré. La cartouche éjectée et la nouvelle venaient de s'écraser l'une contre l'autre, enrayant le fusil d'assaut !

Furieusement, l'agent de la CIA ôta le chargeur et tenta de faire reculer la culasse. La moto les talonnait.

CHAPITRE XVIII

Les mains crispées sur le volant, l'estomac noué, Malko surveillait dans le rétroviseur la progression de la moto. Le major de FISI était pratiquement sur le plancher. Retourné sur son siège, Greg Bautzer prit son Colt à deux mains et se pencha à l'extérieur. Posément, il lâcha quatre ou cinq coups de feu. Sans résultat apparent. Les cahots étaient tels qu'avec un pistolet, atteindre un des hommes sur la moto eût relevé du miracle. Eux, par contre, avec une Kalach, pouvaient rafaler avec de bonnes chances de toucher les occupants de la Navigator. Malko essayait de ne pas perdre de vue la Nissan qui, devant eux, fonçait désormais vers University Town. Si elle arrivait à prendre ne serait-ce que cinq cents mètres d'avance, ils ne la reverraient jamais.

Greg Bautzer jura en remettant un chargeur neuf dans son arme. Un autre juron lui répondit : Dustin Woods venait enfin de débloquent sa culasse, mais le chargeur plein du M16 était tombé sur le plancher de la voiture.

Il se pencha pour le ramasser. Le pilote de la moto venait d'accélérer brutalement. Son passager épaula sa Kalach, prêt à rafaler la Navigator en la doublant. Malko comprit que Dustin Woods arriverait trop tard. Il donna un violent coup de volant à gauche et, en même temps, écrasa le frein.

La lourde voiture se mit en travers de la route. Malko, avant de se baisser, eut le temps de voir le tireur lâcher sa rafale, et les flammes orange qui jaillirent du canon. Les glaces de la Navigator explosèrent sous les impacts, la carrosserie fut secouée de coups sourds, mais les balles passaient trop haut. Dix secondes plus tard, la moto s'écrasait contre l'arrière de la Navigator. Le tireur, serrant encore son arme, fut projeté par-dessus le 4 x 4 et alla s'écraser contre une voiture en stationnement, traversant le pare-brise tête la première.

Le pilote de la moto roula à terre.

Malko ne s'attarda pas. Remettant la Navigator en ligne, il accéléra

à fond. Il sentit tout de suite quelque chose de bizarre et entendit un bruit continu et inhabituel. Il comprit très vite. Le choc avec la moto avait enfoncé l'arrière du 4 x 4 et quelque chose frottait contre le pneu. Une odeur de brûlé envahit la voiture mais le moteur était assez puissant pour tirer le 4 x 4. Désormais, la distance avec la Nissan diminuait. Son conducteur se rendit compte qu'il n'arriverait pas à semer ses poursuivants.

Arrivé à un rond-point, il fit à toute vitesse un tour complet et repartit dans la direction opposée, vers Jamrud Road : il avait changé de tactique.

Malko continuait à la talonner, mais la Navigator fumait de plus en plus. Il avait beau écraser la pédale de l'accélérateur, il perdait du terrain. Greg Bautzer explosa.

— *God damn it !* Ils vont nous échapper !

Maintenant, l'objectif de leurs adversaires était clair : passer en zone tribale. Effectivement, arrivée au check-point de Kharkono, la Nissan ralentit à peine et le soldat du Frontier Corps ne broncha pas. Grâce à sa plaque de Peshawar, la Nissan n'avait à subir aucun contrôle. Malko était encore à cent mètres du *check-point* quand il y eut une explosion sourde à l'arrière de la Navigator qui se mit à trembler de toutes ses tôles : le pneu, échauffé par le frottement, venait d'exploser. La rage au cœur, Malko se rangea sur le bas-côté, aussitôt entouré par une foule de curieux attirés par le nuage de fumée bleue. Greg Bautzer, accroché à son portable, était en train de contacter Kandahar. Il resta longtemps à l'appareil et rejoignit Malko.

— Le drone sur la zone a pris le véhicule en compte et nous allons pouvoir le suivre en temps réel. J'ai demandé au consulat de nous envoyer dare-dare une autre voiture.

— Ils seront loin, fit amèrement Malko.

— Pas sûr. Ils doivent croire qu'ils nous ont semés et savent que les Pakistanais ne peuvent pas intervenir dans la zone tribale. Nous, nous le pouvons. Le drone qui les surveille est équipé d'un missile Hellfire. Au besoin, on les bousillera.

Il n'y avait plus qu'à attendre et à prier. La Nissan avait depuis longtemps disparu dans les méandres de la Kyber Pass.

La Range Rover blanche arriva dans un nuage de poussière. Le consul était au volant. Le changement de véhicule ne prit que quelques secondes. Le major de l'ISI avait obtenu du Frontier Corps l'autorisation pour les trois étrangers de passer en zone tribale sans escorte, à condition de les accompagner lui-même. Ce qu'il avait accepté sans enthousiasme.

Avec la Range Rover, le consul avait apporté un « touraya », permettant de communiquer avec la base de Kandahar qui contrôlait le drone. Dans la Kyber Pass, il n'y avait pas de relais pour les portables. Pendant que Malko reprenait le volant, Greg Bautzer entreprit de régler ses fréquences et entra en communication avec le contrôleur du drone.

— La Nissan vient de s'arrêter à Ali Mashid, annonça ce dernier.

— Où est-ce ? demanda Greg Bautzer.

— Cinq kilomètres avant Landicotal. Un petit village.

Il répercuta l'information à Malko.

— Ils vont continuer à cheval ou à pied, fit ce dernier.

— C'est vrai, reconnut l'Américain, mais ils sont peut-être tout simplement en train de se reposer, avant de repartir.

Malko, découragé, soupira.

— Dieu vous entende !

Malgré tout, il reprenait espoir. Les islamistes pensaient bien les avoir semés. Il y avait encore une petite chance de les prendre. La Range Rover se lança dans les lacets de la Khyber Pass, doublant camions, bus et files de chameaux. Les quatre hommes étaient silencieux et tendus. Près de quarante-cinq minutes plus tard, ils aperçurent, en contrebas de la route principale, quelques maisons en pisé blotties dans un repli de terrain, le long de l'ancienne voie ferrée de Landicotal : le village d'Ali Mashid.

— La Nissan n'a pas bougé, d'après le drone, annonça Greg Bautzer, pendu à son « touraya ».

— Vous pouvez la localiser ? demanda Malko.

Ils surplombaient Ali Mashid. Soudain, Malko aperçut une tache

jaune entre deux maisons : la Nissan qu'ils poursuivaient. Il stoppa et ils observèrent le véhicule. Avec ses glaces teintées, impossible de distinguer l'intérieur. Ou ses occupants étaient déjà loin, ou ils se reposaient quelque part dans une des maisons d'Ali Mashid. Malko repéra plusieurs pistes qui partaient du village, serpentant le long des coteaux ocre. Les autres avaient presque une heure d'avance. Et si le drone pouvait facilement suivre un véhicule, pour des gens à pied, c'était beaucoup plus difficile.

— Allons voir, dit Malko.

Il lança la Range Rover dans la pente raide et caillouteuse menant à Ali Mashid et s'arrêta derrière la Nissan. Juste à côté de l'étal d'un marchand de fruits et de viande. Les quelques Patchouns présents leur jetèrent des regards hostiles. D'un coup d'œil à travers le pare-brise, ils vérifièrent que la Nissan était vide. Fermée à clef. Or, le drone n'avait pas signalé les fuyards. Ou ceux-ci se trouvaient toujours dans le village ou ils s'étaient égayés discrètement et le drone n'avait rien vu.

Malko regarda les pentes qui moutonnaient à l'infini, les crêtes mauves dans le lointain. Un paysage somptueux avec des centaines de cachettes, de cabanes de bergers. Mais une évidence lui sauta aux yeux : les fugitifs ne s'étaient pas arrêtés là par hasard... Et ils n'étaient probablement pas partis à pied. Il se tourna vers le major de l'ISI.

— Il faut interroger les gens du village. Savoir où sont passés les occupants de la Nissan.

Le policier se décomposa.

— Ce sont des pachtounes, sir, ici, expliqua-t-il, je n'ai pas d'autorité sur eux.

Greg Bautzer le fusilla du regard.

— Faites ce qu'on vous dit, ordonna-t-il, sinon vous allez avoir de gros problèmes avec votre hiérarchie. Commencez par celui-là.

Il désignait un barbu enturbanné assis sur une pierre, un vieux fusil Lee-Enfield entre ses genoux, qui semblait assoupi. Le policier s'approcha de lui avec un « Salam Aleykoum » plein de cordialité.

— *Aleykoum Salam*, répondit poliment le vieillard.

Après ce début prometteur, cela se gâta. Aux premières questions du major de l'ISI, le vieux sauta sur ses pieds, arma son Lee-Enfield et le

braqua sur le policier qui battit en retraite.

— Il dit qu'ici nous sommes sur le territoire de Yacoub Affridi, expliqua-t-il, et que c'est à lui qu'il faut s'adresser.

Juste en face, se trouvait une gargote vide où un gosse faisait cuire des nans dans un four creusé dans le sol. Malko flanqué du policier s'approcha du gosse et lui tendit un billet de cent roupies. Ce qu'il devait gagner en un mois.

— Demandez-lux s'il a vu la voiture arriver, dit Malko.

Le major de l'ISI posa la question et le gosse fit une longue réponse traduite d'un seul mot : « oui. »

— Traduisez *tout* ce qu'il dit.

De mauvaise grâce, le Pakistanais précisa :

— Oui, il a vu trois hommes descendre de la voiture.

— Où sont-ils ?

Le gosse leva un regard effrayé vers son patron qui avait surgi et le regardait d'un air mauvais, puis resta muet. Malko sortit alors un nouveau billet de cent roupies et il lâcha quelques mots de plus.

— Deux sont partis dans la montagne, traduisit le major.

— Comment ?

— À cheval.

— Vers où ?

— Par là.

Il désignait l'ouest, des crêtes à l'infini.

— Et le troisième ?

— Il a pris le bus pour Peshawar.

Il n'avait pas terminé sa phrase que son patron lui jeta une bordée d'injures, puis, lentement, passa l'index devant sa gorge, jetant un regard haineux à Malko.

— Il faut savoir où ils ont trouvé les chevaux, insista celui-ci.

Le patron s'approcha du gosse et, sans un mot, lui asséna une gifle à lui dévisser le crâne puis le chassa à coups de pied. Il y eut un brouhaha derrière eux. Un groupe armé venait de surgir, une douzaine d'hommes armés de fusils Lee-Enfield ou de Kalachnikov. Nettement menaçants.

L'un d'eux, arborant une barbe en broussaille, lança une longue phrase d'un ton furibond.

— Il faut partir, bredouilla le major de l'ISI, sinon ils vont nous tuer. Ils détestent les Américains. Ici, il y a des réfugiés d'Afghanistan qui ont été bombardés.

Malko s'accrochait à son idée. Il voulait retrouver le loueur de chevaux. Dustin Woods remarqua, sans dissimuler son inquiétude :

— S'ils s'énervent, nous sommes mal partis. Le temps que des secours arrivent de Peshawar, ils nous auront égorgés.

Tout à coup, une rafale de Kalachnikov éclata. Tranquillement, un des villageois avait pris pour cible la Range Rover. Quand les coups de feu cessèrent, le major de l'ISI était liquéfié, le pare-brise de la Range Rover n'existait plus et son radiateur se vidait par une douzaine de trous.

Ils n'avaient plus qu'à repartir à pied.

Un nouveau venu rejoignit le groupe. Bien habillé d'un *charouar-camiz* d'un blanc immaculé, un portable à la main, la barbe bien taillée. Il apostropha le major de l'ISI d'un ton calme mais hostile.

— C'est le chef du village, traduisit le Pakistanais. Il demande ce que nous voulons.

— Expliquez-lui que nous cherchons les deux occupants de la Nissan, dit Malko. Nous voulons savoir qui leur a loué des chevaux.

Il traduisit la question de Malko.

— C'est moi, répondit le chef du village. Ils m'ont loué deux chevaux et une mule pour 500 roupies. Ils doivent les ramener dans une semaine.

— Où allaient-ils ?

— Vers l'ouest, répondit le chef du village.

Les hommes armés continuaient à les fixer, menaçants. Malko

comprit que leur quête s'arrêtait là. Un échec de plus. En voulant remonter jusqu'à Bin Laden, ils avaient remis dans la nature un dangereux terroriste.

— Partons, conclut-il.

— Comment ? demanda Greg Bautzer, la Range Rover est inutilisable.

— Il ya des bus, fit aussitôt le policier de l'ISI, pressé de filer. Il faut regagner la route principale.

Sans un mot, ils s'éloignèrent par le sentier qui remontait jusqu'à la route, abandonnant la Range Rover criblée de balles. En se retournant, Malko vit le chef du village observer leur départ, tout en téléphonant d'un « touraya ». Ils marchèrent vingt minutes sous un soleil de plomb. Ils étaient encore à vingt mètres en contrebas de la route quand ils virent un bus descendre les lacets, venant de Landicotal. Hérissé d'antennes et de fanions, avec, sur ses flancs, en lettres rouges, TITANIC EXPRESS, la compagnie qui reliait Peshawar à Landicotal.

Ils se mirent à courir et arrivèrent juste à temps en face d'un marchand de pastèques qui signalait l'arrêt. Heureusement, il y avait de la place dans le bus. À peine installé, le major de l'ISI afficha son soulagement.

— Si nous avions insisté, dit-il, ils nous auraient tués. Ici, les gens sont très agressifs. Ils ne respectent que le *pachtounewali* et ils détestent les étrangers, en particulier les Américains.

Leurs voisins, peu habitués à voir des étrangers dans ce moyen de transport local, leur jetaient des regards étonnés. Dustin Woods avait du mal à dissimuler son M16, mais dans cet environnement, un homme armé était quelque chose de parfaitement normal.

Malko se dit qu'il n'avait plus qu'à récupérer Priscilla Clearwater au *Pearl* et, ensuite, à reprendre l'avion, à Islamabad. Tandis que le bus frôlait les ravins ou les murailles de basalte, il se demanda soudain à qui le chef du village d'Ali Mashid téléphonait.

Le regard froidement haineux du pachtoune était plus explicite que toutes les menaces verbales.

CHAPITRE XIX

Passant la tête à l'extérieur, Malko aperçut la gare routière à cinq cents mètres. Ils étaient arrivés. C'est là que tous les bus en provenance d'Afghanistan ou de Landicotal déchargeaient leurs passagers, n'ayant pas le droit d'opérer à l'intérieur du Pakistan. Les passagers chargés d'un invraisemblable bric-à-brac prenaient d'assaut les bus multicolores, s'installant sur le toit, les marchepieds, quand les sièges étaient tous occupés. La plupart des véhicules n'avaient pas de vitre à cause de la chaleur.

À peine Malko et ses trois compagnons furent-ils sortis de leur « Titanic Express » que les voyageurs en partance pour Landicotal ou l'Afghanistan se ruèrent dedans.

Ici, ils se trouvaient encore dans la zone tribale et, au milieu des femmes en burqa, il y avait de nombreux hommes armés. Alors qu'ils cherchaient des yeux une voiture susceptible de les emmener, un minibus stoppa à côté du « Titanic Express » qu'ils venaient de quitter. Il en descendit une douzaine d'hommes enturbannés, barbus, armés jusqu'aux dents, le corps ceinturé de cartouchières. Ils se regroupèrent à côté du bus, attendant visiblement quelque chose.

— Tiens, ce sont des talibans qui rentrent chez eux, fit en plaisantant Dustin Woods.

Le major de PISI s'était mis en quête d'un véhicule. Il revint, ravi.

— Ça y est, j'ai trouvé un minibus qui nous emmène à Peshawar pour 500 roupies.

Ils s'éloignèrent dans la foule. Trente secondes plus tard, une rafale d'arme automatique les fit se retourner. Ce qu'ils virent leur glaça le sang. Un nouveau « Titanic Express » venait d'arriver en provenance de Landicotal, aussitôt entouré par les hommes armés qu'ils avaient vus descendre du minibus. L'un d'eux venait de tirer une longue rafale dans le pare-brise. Les autres entouraient le bus, arrosant systématiquement les passagers de courtes rafales. Certains tentaient

de s'enfuir par les fenêtres et étaient aussitôt abattus.

Un massacre organisé, féroce, systématique. Le major de l'ISI semblait transformé en statue de sel.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Malko. Il faut intervenir.

Le policier pakistanais ne bougea pas et bredouilla :

— Impossible, ce sont des Affridi, ils sont chez eux. Je ne comprends pas.

À cinquante mètres d'eux, le massacre continuait, mais les rafales se faisaient plus brèves : il ne restait plus personne à tuer. Il y eut encore quelques coups de feu isolés, puis, en bon ordre, les tueurs remontèrent dans leur minibus qui s'éloigna vers les premiers contreforts de la Khyber Pass.

— C'est un règlement de comptes tribal, avança le major de l'ISI.

— Non, dit Malko, ils se sont trompés de bus. C'est nous qui étions visés.

Le chef du village d'Ali Mashid avait alerté ses amis. Pour que les victimes désignées, qu'il savait années, ne puissent pas résister, ils avaient massacré tous les passagers du bus...

Malko revint sur ses pas et s'approcha du « Titanic Express » criblés d'impacts. Du sang coulait le long de ses tôles peinturlurées. Une femme, le visage arraché par une rafale, tenait encore dans ses bras un bébé qui, lui, n'avait pas été touché et hurlait à la mort. Il n'y avait aucun survivant dans le bus. Les tueurs n'avaient couru aucun risque, certains de prendre par surprise les trois étrangers. Et tant pis pour les dégâts collatéraux. Ils avaient appliqué sans le savoir le vieil adage « Dieu reconnaîtra les siens »...

Une foule hébétée contemplait le massacre. L'âcre odeur de la cordite se mélangeait à celle du sang dans la chaleur effroyable.

Le major de l'ISI tira Malko par la manche.

— Venez, il ne faut pas rester ici, c'est dangereux.

Malko se laissa entraîner. À quoi bon s'entêter ? La piste d'Oussama Bin Laden s'était définitivement arrêtée à Ali Mashid. Et s'ils n'avaient pas attrapé in extremis le précédent « Titanic Express », ils n'auraient pas survécu à cette exécution planifiée. Les tueurs s'étaient trompés de bus.

Contre ce degré de férocité, il était difficile de trouver une parade.

Greg Bautzer commenta, livide :

— C'est horrible, ces gens sont des fous.

— Même pas, dit Malko, des fanatiques pour qui la vie humaine ne compte pas.

Désormais, une foule compacte entourait le bus plein de cadavres. Une femme prit le bébé des bras de sa mère morte et l'emporta. On commença à sortir les corps du véhicule pour les allonger par terre. Pratiquement sans émotion. Les mouches bourdonnaient et d'énormes corbeaux commençaient à tourner dans le ciel. Malko monta dans le minibus qui les emmenait à Peshawar, la gorge serrée. Cette fois, c'était bien la fin de tous ses espoirs. Ses adversaires – les hommes de Bin Laden – n'avaient reculé devant rien pour l'empêcher de remonter jusqu'à leur chef. Il comprenait mieux désormais comment le chef d'Al-Qaida avait pu, depuis des mois, échapper à ses adversaires.

— On a vraiment fait tout ce qu'on pouvait, remarqua Greg Bautzer d'une voix blanche.

Malko ne répondit pas, passant mentalement en revue tous ceux qui avaient donné leur vie, volontairement ou non, pour l'aider à accomplir sa folle mission. Des dizaines, et Bin Laden était toujours dans les montagnes d'Afghanistan.

Intouchable, comme s'il se trouvait sur une autre planète.

*

* *

L'ambiance était sinistre au bar pour étrangers du Pearl, en dépit de l'alcool qui coulait à flot. Priscilla Clearwater, le consul, Dustin Woods, Greg Bautzer et Malko se partageaient entre la Stolychnaya et le Defender « 5 ans d'âge », dans un silence pesant. Malko leva son verre.

— À notre échec, dit-il. Greg, je me sens coupable de vous avoir entraîné dans cette galère.

Le chef de station de la CIA lui tapa sur l'épaule.

— *No harm feeling*(45). Vous avez eu raison d'essayer, mais ces types sont ici chez eux. Tout le monde les aide. Nous, nous sommes les étrangers détestés. On ne pouvait pas réussir.

« Trois essais, trois échecs », pensa Malko avec amertume. Il ne pensait même pas à lui. Entre ses dents, il murmura, revenant à sa langue maternelle :

— *Ich giebe auf*(46) !

— Qu'est-ce que tu dis ? demanda Priscilla Clearwater tendrement penchée sur lui, un de ses seins écrasé contre son flanc.

— On rentre à Islamabad, dit Malko en posant une main sur sa cuisse.

Saisi brutalement d'une violente pulsion sexuelle, il avait besoin de se vider le cerveau, d'oublier cette cuisante série d'échecs. Et la vodka n'y suffisait pas.

Priscilla possédait quelque chose d'animal, de primitif, dont il avait besoin ce soir. Il allait se servir d'elle comme un boxeur d'un punching-ball. Pour se laver le cerveau à coup de sensations fortes. Greg Bautzer vida d'un coup son verre de scotch et laissa tomber :

— Tous les connards de Washington ne comprennent pas une chose. Bin Laden et ses copains ont le soutien religieux d'un milliard de gens pour qui la religion est tout.

Il cherche tout simplement à étendre la puissance des wah-habites qui règnent en Arabie Saoudite et représentent la forme la plus archaïque et rétrograde du sunnisme. Seulement, il a derrière lui tout le clergé saoudien. Et les milliards de dollars des familles régnantes qui achètent ainsi leur tranquillité.

C'était bien vu, mais, depuis quelques secondes, Malko avait psychologiquement décroché. Comme un ordinateur qu'on débranche. À l'horreur du bus massacré s'était substituée la courbe des seins de Priscilla, moulés par la robe de jersey toute simple.

— Viens, dit-il, on va se coucher.

Greg Bautzer, le consul et Dustin Woods leur adressèrent un geste amical, avant de proposer une autre tournée.

À peine dans l'ascenseur, Priscilla se serra contre Malko. *Elle* avait compris ce qu'il lui fallait, avec son instinct de femme.

— Tu vas bien me baiser, murmura-t-elle, serrée contre lui de la pointe des seins aux genoux.

Une icône sexuelle.

Il ne répondit pas mais, à peine dans la chambre, la plaqua contre le mur et relevant la courte robe, saisit son sexe à pleine main, par-dessus le nylon de sa culotte, et se mit à la masser lentement. Sans un mot, sans l'embrasser. De l'autre main, il saisit une pointe dardée sous le jersey et la tordit, la massa, l'étira, enfonçant ensuite ses doigts dans la chair merveilleusement ferme du sein.

Priscilla haletait. Il sentit son sexe s'humidifier, ses cuisses s'ouvrir autant que le permettait l'étroitesse du vêtement. Il avait l'impression que son sexe voulait bondir vers le sien. Toutes ces sensations ressenties simultanément lui donnèrent une érection instantanée, en dépit de la vodka. Aussitôt, Priscilla glissa une main habile entre leurs deux corps, le libéra en quelques gestes et le prit entre ses longs doigts.

Il glissa un doigt sous l'élastique de la culotte, caressant l'entrée inondée du sexe de la jeune femme. Elle cria lorsqu'il enfonça deux doigts jusqu'au fond d'elle, comme pour la violer... Il n'y tenait plus, avec l'impression d'avoir un manche de pioche entre les jambes. Fébrilement, il fit glisser à deux mains le triangle de nylon le long des longues cuisses noires.

— Oui, comme ça, gémit Priscilla, comme si c'était la première fois qu'il la baisait.

Elle se tortilla un peu pour dégager une de ses chevilles mais n'eut pas le temps d'en faire autant pour l'autre.

Malko venait de la retourner et de glisser un genou entre ses jambes qui, déjà, s'écartaient d'elles-mêmes. Priscilla, les mains à plat contre le mur, cambrée comme une chatte qui va se faire saillir, poussa un hurlement quand il l'envahit d'un coup jusqu'à la garde, les deux mains crochées dans ses hanches. C'était classique, primitif et violent, mais elle en griffa le mur.

— Oh oui, comme ça, contre le mur, je suis une vraie salope ! gémit-elle. Baise-moi. Baise-moi, baise-moi fort ! Après, je veux te sucer. Et tu m'enculeras.

Les mots agissaient sur le cortex de Malko comme des gouttes d'huile brûlante sur une blessure. À chacun d'eux, il répondait par un coup de reins encore plus brutal. Comme s'il voulait ouvrir en deux la croupe magnifique de Priscilla. Et, sans même s'en rendre compte, il perdit le contrôle de la situation, sentit la sève monter irrésistiblement de ses reins. Avec un hurlement sauvage, il se rua encore plus violemment dans le sexe qui l'accueillait et sentit Priscilla s'inonder

d'un coup. Leurs hurlements devaient réveiller le *Pearl*, mais ils n'en avaient cure.

Un peu calmé, sans se retirer d'elle, il la fit pivoter vers le lit où elle tomba à genoux.

Il la prit encore un peu dans cette position, comme pour l'élargir, puis ils se laissèrent tomber sur le côté, emboîtés comme des petites cuillères. Il n'avait pas envie de parler, et elle non plus, ni de bouger. Lui qui adorait tant la sodomiser était terrassé. D'un coup, il bascula dans le sommeil. Enfin, le cerveau vide.

*

* *

Islamabad était toujours aussi chaud, sans âme et artificiel. La seule capitale au monde où on pouvait chasser le chacal dans les jardins et qui ne possédait pas de gare. Malko, à cause des avions bondés, était contraint de demeurer deux jours de plus dans la capitale pakistanaise. Il n'avait pourtant qu'une envie : retrouver son château, son Autriche et sa vie de mondanités. Oublier Oussama Bin Laden. Il avait eu une longue conversation, sans fard, avec Frank Capistrano. Le conseiller spécial pour la sécurité de la Maison-Blanche avait reconnu qu'on avait demandé à Malko une mission impossible. Mais il ne le regrettait pas...

Évidemment, il ne prenait pas en compte les dommages collatéraux. À ce niveau de pouvoir, c'est abstrait.

— *You did your best*(47), avait-il conclu. Le Président vous félicite. Un jour, on aura la peau de ce salaud.

Malko devinait la rage contenue de Frank Capistrano. Les rôles étaient renversés : la plus grande puissance militaire du monde était obligée de mener une action de guérilla contre un adversaire insaisissable, organisé en réseaux souterrains, peu vulnérable à une action militaire classique, comme l'avait montré la campagne d'Afghanistan. Alors, il ne restait, pour inverser la tendance, que des missions comme celle que le président des États-Unis avait demandée à Malko.

Priscilla Clearwater avait repris ses fonctions de secrétaire et la routine continuait à la CIA. Malko n'avait plus qu'une chose à faire : aller à la piscine du Marriott.

À peine était-il sorti de l'ascenseur qu'il fut abordé par un homme au teint très sombre, très grand et très maigre, vêtu d'une chemisette et d'un pantalon, qui lui demanda en anglais :

— Vous êtes bien monsieur Malko Linge ?

Malko l'examina rapidement. Il ne semblait ni dangereux ni armé, et avec sa taie sur l'œil gauche, inspirait plutôt la pitié.

— Oui, dit-il, pourquoi ?

— Je m'appelle Dacca, dit l'inconnu, et je suis chargé de vous transmettre une invitation.

— Ah bon, de la part de qui ? demanda Malko, intrigué.

— Quelqu'un que vous ne connaissez pas, mais qui souhaiterait vivement vous rencontrer. Le pir Hamza Shinvari. Un dirigeant religieux. Il voudrait vous inviter à dîner demain soir au restaurant *Balana*.

— Où est-ce ?

— À Peshawar. Tout le monde connaît. Pouvez-vous vous trouver là-bas vers huit heures ?

Sans même écouter la réponse de Malko, il s'éloigna après un petit signe de tête. Malko le vit sortir de l'hôtel et disparaître dans Aga Khan Avenue. Il n'avait plus envie d'aller à la piscine. Pétrifié. Le pir Hamza Shinvari était le directeur de la madrasa de Peshawar par qui avait transité le terroriste Mustapha Turabi. Que signifiait cette invitation ?

Parvenir à l'ambassade américaine en taxi était un véritable parcours du combattant. Il appela Greg Bautzer pour se faire envoyer une voiture. De nouveau, la mécanique se remettait en marche et il réalisa qu'il n'avait plus envie de partir.

*

* *

— C'est étrange, très étrange, conclut Greg Bautzer qui fouillait depuis une heure dans le dossier Bin Laden. Ce Dacca apparaît à plusieurs reprises dans l'historique Bin Laden. C'est un Bengali dont personne ne connaît la véritable identité. Il ne vit pas au Pakistan mais il y vient souvent. Dans son « debriefing », le journaliste Robert Fisk l'a mentionné comme étant l'homme qui l'attendait à l'aéroport

de Peshawar, en 1996, lorsqu'il a été conduit à la résidence de Jalalabad d'Oussama Bin Laden. Et, de nouveau, c'est ce Dacca qui a eu le premier contact avec Hamid Mir, le journaliste pakistanais qui a rencontré à plusieurs reprises Oussama Bin Laden.

Malko enregistrerait, stupéfait. Pourquoi Oussama Bin Laden voudrait-il le rencontrer ? Ce ne pouvait être qu'un nouveau piège... Greg Bautzer semblait partager son analyse.

— Ils veulent se venger, dit-il. Vous leur avez fait beaucoup de mal. Ce sont des gens rancuniers.

— Et ce pir Hamza Shinvari ?

— Lui, est un partisan avéré de Bin Laden. L'autre jour, c'est dans sa madrasa que s'est réfugié Mustapha Turabi.

— C'est bien ce qui me semblait, dit Malko.

— C'est un dirigeant religieux soufi très influent de la province du Nord-Ouest. Il était très lié à la hiérarchie des talibans et a souvent hébergé Zaeef, lorsqu'il était à Peshawar. C'est un homme intelligent, ouvert comme le sont les soufis, mais très religieux.

— Que pensez-vous de cette invitation à dîner ?

— Il agit en intermédiaire, conclut aussitôt Greg Bautzer. Pour vous transmettre un message. Je ne vois qu'une explication : Oussama Bin Laden a décidé de vous rendre la monnaie de votre pièce. De vous attirer dans un piège. Peut-être même à l'insu de Hamza Shinvari. En effet, ce dernier ne pourrait pas, vis-à-vis des autorités pakistanaises, se mêler *directement* à une action hostile contre nous. Mais il ne faut à aucun prix vous rendre à ce rendez-vous.

— C'est dans un endroit public, objecta Malko. Un restaurant. Rien ne m'empêche de prendre des contre-mesures.

— C'est idiot, trancha Greg Bautzer. Vous trouvez qu'on n'a pas assez pris de coups dans la gueule ! Oussama Bin Laden veut nous donner une leçon. Pas la peine de lui accorder ce plaisir... On ne peut pas prévoir *toutes* les possibilités.

— Oui, vous avez certainement raison, reconnut Malko.

Tout en se disant qu'il irait au rendez-vous de Peshawar. C'était plus fort que lui. Comme le joueur qui, après avoir tout perdu, mise une dernière fois, pensant se refaire. Alors qu'il achève de se ruiner. On ne

se refait pas.

CHAPITRE XX

Se souvenant de l'arnaque montée par Iqbal Popalzai, Malko demanda :

— Je pourrais rencontrer ce journaliste, Hamid Mir ? Pour vérifier si ce Dacca est bien le bon.

— Pas de problème, assura Greg Bautzer. Robert Baldwin le connaît bien. Je l'appelle tout de suite.

Il demanda à la secrétaire de convoquer son adjoint et soupira.

— Vous n'allez pas faire cette connerie ! Je sais bien que je n'ai aucune autorité sur vous, mais je vous respecte. Vous allez au massacre, une fois de plus. Ces gens nous haïssent. Bien sûr, je peux vous donner une protection maximale, mais cela ne suffit pas.

— Vous m'avez dit vous-même que ce pir tient à rester en bons termes avec les autorités pakistanaïses. Il ne me tend pas un piège.

— Lui, non, mais qui sait ce qui peut se passer ? Si on vous rafale à la sortie du restaurant ? Ou qu'une voiture piégée se gare à côté de la vôtre ? Ou Dieu sait quoi... Peshawar est un nid de crotales. Vous vous en êtes aperçu.

Il se tut. Robert Baldwin entra dans la pièce et le chef de station lui expliqua ce qu'il attendait de lui. L'analyste ressortit aussitôt pour réapparaître quelques minutes plus tard.

— Hamid Mir nous reçoit tout à l'heure, parce qu'ensuite il part à Karachi, annonça-t-il. Faites attention à ce que vous dites. Il est très proche de l'ISI.

*

* *

Grassouillet, moustachu, volubile, fumant sans arrêt, le journaliste

pakistanaïs était plutôt sympathique. Bien qu'il peine à expliquer *pourquoi* Bin Laden en avait fait son interlocuteur privilégié. Malko avait prétexté pour le voir une enquête sur Bin Laden, pour le compte du State Department. Il en arriva à la façon dont Hamid Mir avait été contacté.

— C'est toujours la même personne qui m'a contacté, expliqua le journaliste. Un Bengali, très grand, très maigre, qui parle urdu avec l'accent pachtoune et qui est aveugle de l'œil gauche. J'ai su par la suite qu'il appartient au premier cercle du « Cheikh ». J'ignore comment il est arrivé là, mais déjà, en 1996, c'est à lui qu'avait eu affaire Robert Fisk.

Ce que confirmaient les archives de la CIA. Donc, Malko avait bien été approché par un familier de Bin Laden. Qui savait forcément que ce point serait vérifié. Le chef islamiste était trop intelligent pour tendre un piège grossier, se dit Malko. Il y avait sous cette invitation quelque chose de plus subtil et de plus tordu...

Ils bavardèrent encore un moment dans le salon dépouillé d'Hamid Mir, puis ce dernier s'excusa : il devait prendre l'avion pour Karachi. Avant, il leur expliqua qu'il pensait avoir bientôt des nouvelles de Bin Laden. Il avait reçu quelques « signaux », sans vouloir préciser lesquels. En repartant avec Robert Baldwin, Malko demanda :

— Que pensez-vous de tout cela ?

— Je ne sais pas, avoua le jeune analyste de la CIA. Cela ressemble à une prise de contact. Je pense que Bin Laden veut nous transmettre un message, par votre intermédiaire, puisqu'il vous connaît. Vous l'avez déjà rencontré, en 1996.

— C'était il y a six ans, remarqua Malko. Beaucoup de choses sont arrivées depuis.

— Oui. Mais c'est un homme de tradition. Il a toujours affaire aux mêmes gens.

Revenus à l'ambassade, ils rejoignirent le bureau du chef de station et Malko annonça à Greg Bautzer :

— Hamid Mir nous a confirmé que ce Bengali était bien lié à Bin Laden.

— Vous voyez ! triompha l'Américain. C'est un piège.

— Sûrement, renchérit Malko, aussi je n'irai pas.

— Bravo ! Il y a une grande soirée chez l’ambassadeur demain, avec un défilé de mannequins. On compte sur vous.

*

* *

Malko regarda son sac de voyage, où il avait entassé quelques affaires. Sa décision était prise, il irait à Peshawar. Seul. Et sans armes, puisqu’il avait rendu son Beretta à Greg Bautzer. Mais cela ne changerait pas grand-chose. Son instinct lui disait qu’il ne risquait rien à accepter cette invitation à dîner. C’est ensuite que le collet pouvait se tendre. C’était à lui d’être prudent. En cas de problème, Dustin Woods pourrait éventuellement intervenir. Il restait un problème : le transport. Une seule personne pouvait l’aider : Priscilla Clearwater. La Noire possédait une Toyota avec une plaque d’Islamabad. Elle s’était révélée une partenaire fiable, courageuse et sûre. Malko n’oublierait jamais les risques qu’elle avait courus pour lui. En toute connaissance de cause...

Il l’appela à son bureau.

— Priscilla, on peut dîner ensemble ce soir ?

— Avec plaisir, à quelle heure ?

— À neuf heures. Viens avec ta voiture, ça nous évitera de prendre des taxis. On ira au club de l’ONU.

— J’adore cet endroit, affirma Priscilla, qui, avec Malko, aurait apprécié la soupe populaire. Je serai là à neuf heures pile, le temps de me changer.

À neuf heures moins cinq, Malko descendit devant l’entrée du *Marriott*. Priscilla arriva à l’heure, portant la robe dans laquelle il lui avait fait l’amour à Peshawar, qui découvrait ses longues cuisses café au lait. Comme elle suivait le regard de Malko posé sur sa poitrine, elle précisa avec un sourire complice :

— J’ai mis un soutien-gorge comme tu aimes. Si mon patron me voit, il me vire ou il vomit.

Ce qu’elle appelait un soutien-gorge de salope, dégageant les aréoles et soutenant simplement la poitrine. De ce fait, les longues pointes de ses seins semblaient prêtes à crever le jersey. Cinq minutes plus tard, ils étaient installés sur la pelouse du club de l’ONU.

*

* *

— Si on prenait du champagne ? suggéra Priscilla. Ici, ils en oiit toujours.

Malko faillit dire non, par superstition : il n'avait pas encore de victoire à fêter. Mais il commanda au garçon une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs 1995.

— J'ai besoin que tu me prêtes ta voiture demain. Et ce serait mieux si je pouvais la garder ce soir.

— Pourquoi ?

Il le lui dit. Avec elle, il n'avait pas à faire de cachotteries. Priscilla se rembrunit.

— Mais tu sais bien que je ne peux pas t'accompagner. L'ambassadeur ne voudra jamais.

Malko sourit.

— L'homme que je vais voir place les femmes entre les chameaux et les chiens. Plutôt plus proche des chiens, comme tous les vrais islamistes. Et, de toute façon, tu as couru assez de risques. Il ne faut pas trop tirer sur la ficelle...

— Et toi ?

— Moi, c'est mon métier.

Cela faisait tant d'années qu'il était barbouze hors cadre de la CIA, entre deux mondanités à l'Opéra de Vienne ou dans les châteaux de Haute-Autriche, qu'il ne concevait pas une autre vie. Même si, d'un coup de baguette magique, il avait eu assez d'argent pour entretenir le château de Liezen. L'aventure était une drogue. Mortelle comme toutes les drogues, mais tant que cela durait...

— Je vais avoir peur pour toi, dit Priscilla.

Malko posa la main sur la sienne.

— N'aie pas peur. Je ne ferai pas d'imprudence. Est-ce que je peux te raccompagner chez toi ce soir et garder la voiture ? Tu diras à l'ambassadeur qu'elle est en panne.

— Pas de problème, mais tu as encore un peu de temps ce soir ?

demanda-t-elle anxieusement.

Sa jambe glissa entre celles de Malko et elle lui jeta un regard à faire fondre un iceberg.

— J'ai beaucoup de temps, assura Malko.

*

* *

Malko se frayait un chemin dans la circulation démente de GT Road quand son portable sonna. C'était Greg Bautzer.

— *You're fucking crazy*⁽⁴⁸⁾ ! lança d'emblée le chef de station de la CIA. J'étais sûr que vous alliez me faire un coup !

— Que voulez-vous dire ?

— Que vous êtes déjà probablement à Peshawar ! Quand Priscilla Clearwater a annoncé que sa voiture était tombée en panne hier soir, j'ai compris. Et au *Marriott*, ils vous ont vu partir ce matin, même si vous avez gardé votre chambre.

— O.K., reconnut Malko. Je ne voulais pas vous impliquer dans cette démarche personnelle. Et je ne prendrai aucun risque.

— C'est ce que disait David Pearl avant de se faire décapiter, rappela l'Américain. Dans ce genre de situation, on prend *toujours* des risques. C'est comme se faire enfermer dans une cage avec des lions qui ont très faim. Il est encore temps que je vous envoie des « baby-sitters »...

— Non, merci, j'irai à ce dîner. Seul.

— Vous en avez parlé à M. Capistrano ?

— Non. À quoi bon ? On verra après.

Greg Bautzer soupira, résigné.

— O.K. Faites à votre tête, mais je vous aurai prévenu. *Good luck*.

Une demi-heure plus tard, Malko était au *Pearl*. Le temps de déposer ses affaires et de se renseigner sur l'adresse du restaurant *Balana*, il repartit. Un peu anxieux quand même. Il remonta University Road lentement jusqu'à ce qu'il aperçoive l'enseigne lumineuse du *Balana*. Il se gara devant, en épi, et pénétra dans le restaurant. Un immense buffet occupait tout le fond de la salle, les tables étaient réparties en

plusieurs sections séparées par des balustrades. Il y avait beaucoup de monde.

Un jeune barbu en *charouar-camiz* surgit du fond de la salle et prit sa main dans les siennes, annonçant à voix basse :

— Pir Hamza Shinvari vous attend.

Malko était le seul étranger du restaurant... Il suivit son guide jusqu'à une table où se trouvait déjà un barbu au turban d'un blanc immaculé, en face d'une bouteille d'eau minérale. L'homme se leva et, à son tour, prit la main de Malko dans les siennes.

— Merci de vous être déplacé, dit-il d'une voix douce. Je suis heureux de faire votre connaissance. Voulez-vous aller vous servir au buffet ?

Il arborait une magnifique barbe noire, s'exprimait parfaitement en anglais et son regard pétillait d'intelligence. L'homme qui avait guidé Malko jusqu'à lui s'était assis à une table voisine, avec trois autres barbus. Un garçon apporta d'autorité une soupe que Malko goûta. Délicieuse. Puis, en compagnie de son hôte, il alla se servir au buffet, choisissant du mouton mariné aux épices avec du riz au safran. Tout était de bonne qualité. Il n'avait pourtant jamais entendu parler de ce restaurant...

Ils mangèrent en bavardant de sujets divers. Hamza Shinvari semblait très au courant des affaires du monde et avait une bonne analyse. Il expliqua à Malko qu'il dirigeait une madrasa dans la zone tribale, en plus de celle de Peshawar, mais qu'il avait beaucoup d'autres activités, religieuses et sociales. Un peu de business aussi. Pour le tester, Malko lui demanda :

— Que pensez-vous de la croisade antiaméricaine d'Oussama Bin Laden ?

Hamza Shinvari ne se déroba pas et répondit avec un sourire :

— Je pense que le « Cheikh » est trop intelligent pour rêver de faire régner le wahhabisme sur le monde entier. Moi-même je considère certaines de ses vues comme extrémistes. Ce n'est pas dans le Coran. Mais les wahhabites ont toujours été comme cela. C'est leur fonds de commerce, ajouta-t-il avec un sourire léger. Nous, soufis, sommes beaucoup plus libéraux.

Leurs femmes portaient quand même la burqa.

— Alors, que veut-il ?

— Je pense qu'il venge l'humiliation du monde musulman, dit le religieux. En montrant qu'avec peu de moyens, beaucoup de volonté et des idées, on peut faire des miracles. C'est le sens de l'attaque du 11 septembre. Des centaines de millions de musulmans qui n'approuvent pas tous les idées de Bin Laden se sont sentis fiers d'avoir vaincu la puissante Amérique. Eux qui se sentent humiliés en permanence, incapable de se fondre dans la modernité.

— C'est en grande partie de leur faute, remarqua Malko. L'islam n'est pas soluble dans le monde moderne.

— C'est un autre problème, reconnu le religieux. Qui vient surtout des dirigeants.

— Et pourquoi tuer des civils innocents ?

— Les Israéliens ne tuent-ils pas des Palestiniens innocents ? Très peu de gens s'en émeuvent. Bush n'a pas compris que même si les musulmans n'aiment pas particulièrement les Palestiniens, ceux-ci sont aussi des musulmans. Et donc, ils s'identifient à leur sort. Ils en veulent surtout à l'Amérique, car, sans elle, Israël n'aurait pas la même attitude arrogante. Et surtout, les États-Unis ne réalisent pas le traumatisme que cela représente pour les wahhabites de les voir eux, des *kafirs*, stationner en armes sur le territoire saoudien, là où se trouve La Mecque.

Il se leva pour aller chercher une pâtisserie au buffet et revint avec une sorte de gelatine vert néon. C'était le moment d'entrer dans le vif du sujet.

— Pourquoi m'avez-vous demandé de venir à Peshawar ? demanda Malko.

Hamza Shinvari posa sa petite cuillère et sourit.

— Pour vous transmettre un message.

Le pouls de Malko bondit. Il avait eu raison.

— D'Oussama Bin Laden ?

— Oui.

— Et quel est ce message ?

— Il souhaite vous rencontrer.

Malko le fixa, partagé entre des sentiments contradictoires. Lui qui, depuis trois semaines, faisait tout pour découvrir la retraite de Bin Laden, on lui offrait d'aller le voir...

C'était trop beau.

— Comment ?

Le pir Hamza Shinvari eut un geste évasif.

— Je ne connais pas les détails. Je sais seulement qu'il vous demande de conserver un silence absolu sur cette proposition, que vous l'acceptiez ou non. Le reste le regarde. Et *vous* regarde. Je ne suis, comme vous dites en anglais, qu'un *honest broker*.

Et en plus, il avait de l'humour.

Malko se pencha au-dessus de la table.

— Depuis trois semaines, j'essaie de découvrir où se trouve Bin Laden. Plusieurs personnes ont perdu la vie dans cette traque. Tués par ses partisans. Un de ceux que nous suivions a trouvé brièvement refuge dans *votre* madrasa. Vous comprenez que je sois méfiant.

Le religieux sourit.

— Je comprends parfaitement, mais cela ne me regarde pas. Mon rôle consiste simplement à vous transmettre cette offre. Je n'assume aucune responsabilité sur ce qui peut se passer ensuite. De votre part ou de la sienne. Vous me dites oui ou non. Dans les deux cas, je transmettrai votre réponse et nous ne nous reverrons plus. Du moins, pas dans un avenir immédiat, car je serai toujours heureux de vous offrir l'hospitalité, dans ma maison.

On lui apporta un thé et il trempa ses lèvres dedans. C'était ce que Greg Bautzer avait craint : là, au restaurant, Malko ne risquait rien. Mais ensuite...

— Pourquoi Oussama Bin Laden veut-il me rencontrer ? demanda-t-il.

Nouveau sourire angélique.

— Je vous jure sur le Coran qu'il ne me l'a pas dit.

— Vous savez où il se trouve ?

— Par la grâce d'Allah, en sûreté. Mais je ne sais pas où.

Il regarda sa montre.

— Je vais bientôt devoir vous quitter. Quelle est votre réponse ?

— J'accepte, dit Malko, presque sans réfléchir.

Hamza Shinvari ne manifesta aucune émotion.

— Où êtes-vous, *au Pearl* ?

— Oui.

— Quelqu'un vous contactera demain et vous donnera la marche à suivre.

Il était déjà debout. De nouveau, il emprisonna la main droite de Malko dans les siennes. Les quatre hommes de son escorte s'étaient levés aussi. Ils sortirent tous ensemble du restaurant et le religieux soufi monta dans un 4 x 4 Mercedes qui devait valoir vingt ans de salaire moyen d'un Pakistanais, après un dernier sourire pour Malko.

Celui-ci se dit qu'il pouvait encore revenir sur sa parole d'ici le lendemain matin, tout en sachant qu'il n'en ferait rien.

Les dés étaient jetés. Peut-être allait-il se jeter dans un effroyable piège, mais, au moins, il ne mourrait pas idiot. Mais peut-être ne vivrait-il pas très longtemps pour jouir de cette satisfaction.

CHAPITRE XXI

Étendu sur son lit, Malko regardait le soleil se lever. Il ne se souvenait pas d'avoir dormi, mais avait dû somnoler car il ne se sentait pas fatigué. Le téléphone avait sonné à plusieurs reprises la veille au soir, mais il n'avait pas répondu. Il ne voulait pas que sa décision soit « polluée » par des éléments extérieurs. Il avait faim. Après être resté longtemps sous la douche, il descendit prendre un petit déjeuner. Il n'était que sept heures. Remonté dans sa chambre, il attendit.

À huit heures, le téléphone sonna. Cette fois, il répondit. Une voix inconnue lui dit en anglais, avec un fort accent pakistanais :

— Je vous attends dans le *lobby*.

Malko descendit. En bas, un Pakistanais de petite taille, avec des lunettes, tout fluet, s'approcha de lui.

— Bonjour. Vous êtes prêt ? Je vous emmène.

— Je ne prends rien ?

— Non.

Il gagna la sortie et invita Malko à monter dans un minibus dont il était le seul passager. Il faisait beau et chaud. Le véhicule prit la direction de Jamrud Road. Lorsqu'il arriva en vue de l'arche enjambant la route, Malko comprit qu'il allait pénétrer dans la zone tribale. Le minibus s'arrêta et son guide descendit. Malko le vit parlementer avec un soldat en lui montrant un papier : l'autorisation d'entrer dans la zone tribale... Tout était parfaitement organisé.

Il se dit qu'il était encore temps de sauter à terre.

Cinq minutes plus tard, c'était trop tard. Ils roulaient sur l'à-plat précédant les lacets de la Khyber Pass. On revenait toujours aux mêmes endroits. Il essaya en vain de s'intéresser au paysage. Quarante minutes plus tard, avant d'arriver à Landicotal, le minibus tourna à

droite, sur une piste s'enfonçant dans les montagnes. Encore une demi-heure de route puis le véhicule stoppa au cœur d'un petit village, face à un haut mur délimitant une propriété.

— Vous êtes arrivé, annonça son guide.

Malko descendit et entendit des cris d'enfants. C'était une madrasa. Un homme ouvrit la porte et serra le guide sur son cœur. Les deux hommes échangèrent quelques mots et le guide sans nom tendit à Malko son autorisation d'entrer dans la zone tribale. Tout y était, même le numéro de son passeport...

— Au revoir, fit-il, cet homme va s'occuper de vous.

L'homme, barbu, ne parlait pas anglais. Il fit signe à Malko de le suivre dans un petit bureau, uniquement meublé de coussins, de tapis et de tables basses. On lui servit du thé et des biscuits. Et l'inconnu s'en alla. Presque trois heures s'écoulèrent. Il n'y avait plus de bruits d'enfants. Puis la porte s'ouvrit à nouveau sur le barbu et deux inconnus, en tenue pachtoune. L'un portait, sans ostentation, une Kalach à l'épaule. Ils prirent la main de Malko dans les leurs, sans un mot, et lui firent signe de les suivre.

Une Pajero grise et boueuse attendait dehors. On installa Malko à l'arrière et on lui donna encore des biscuits et deux oranges. Puis le véhicule partit sur une piste presque indécélable. Malko sautait parfois au plafond tant les trous qui la parsemaient étaient énormes. Très vite, il perdit la notion de direction. La piste montait et descendait, ne traversant aucun village. Interminable. Le soleil baissait et bientôt il fit nuit noire. Personne ne parlait. Enfin, la Pajero s'arrêta et on le fit descendre. Dehors, l'obscurité était absolue. On aurait pu se croire sur la Lune. Il faisait moins chaud qu'à Peshawar. Malko ignorait totalement où il se trouvait. On le guida jusqu'à une maison en torchis. L'intérieur, au sol de terre battue, était éclairé par une lampe à pétrole. Un de ses accompagnateurs lui désigna une petite pièce où un matelas était étalé sur des tapis. Ensuite, on lui apporta du thé et des boulettes de viande très épicées avec du riz. Enfin, on referma la porte de la pièce où il se trouvait. Il tendit l'oreille mais n'entendit que des conversations à voix basse, en urdu ou en pachtoune. Épuisé par la tension nerveuse, il finit par s'endormir.

*

* *

Une main lui secoua doucement l'épaule et Malko se réveilla en

sursaut. Son pouls grimpa comme une flèche. L'homme qui venait de le réveiller mesurait près de deux mètres et avait le teint très sombre : c'était Numeiri, le Soudanais qu'il avait vu à Peshawar lorsqu'il était venu chercher Mustapha Turabi. L'homme d'Oussama Bin Laden. Il offrit du thé et des galettes au miel à Malko et annonça en anglais :

— Nous allons partir dans peu de temps. On vous bandera les yeux. Si vous ôtez votre bandeau, je serai obligé de vous tuer.

Il s'éloigna et Malko s'efforça de grignoter les galettes. Désormais, il était coupé du monde. Entièrement aux mains de ses adversaires. Lorsque le Soudanais revint, il portait un rouleau de tissu adhésif verdâtre comme les Américains en utilisaient au Vietnam pour bander les yeux des prisonniers vietcongs. Malko se laissa faire. Son bandeau était totalement opaque. Il était dans le noir absolu. On le guida jusqu'à un véhicule où on l'installa.

Impossible de savoir combien de personnes il y avait avec lui... Il décida de se mettre mentalement en roue libre.

Pendant un temps qui lui sembla très long, ils roulèrent sur des pistes relativement bonnes. Puis, cela vira au cauchemar. Le véhicule rebondissait de trou en trou, tanguait, roulait, grinçait, ralentissait pour escalader des pentes à 45 degrés. Un supplice. Moulu, abruti, Malko mourait d'envie d'arracher son bandeau, tout en sachant que ce n'était pas la chose à faire. Il avait encore dans les oreilles le « conseil » du Soudanais : « Si vous ôtez ce bandeau, je serai obligé de vous tuer. »

Pas une menace, un fait.

Enfin, le véhicule s'arrêta. Malko avait l'impression d'avoir fait le tour de la terre ! On le fit descendre et on le guida sur un sol inégal. Pour le faire asseoir sur une chaise. Avec précautions, on lui ôta son bandeau. Il se trouvait à l'intérieur d'une maison en pisé, sans aucune ouverture : les fenêtres étaient obturées par des couvertures clouées au mur. Il regarda sa Breitling : ils avaient roulé six heures. Mais pouvaient aussi avoir tourné en rond. Il faisait légèrement moins chaud. De nouveau, on lui apporta du thé et du *palau*(49) dans un bol. Ainsi que du yoghourt.

En plus du Soudanais, il aperçut une douzaine d'hommes armés allongés ou assis par terre dans la pièce voisine. Et, pour la première fois, il entendit parler arabe ! Tous faisaient comme s'il était transparent... Il mangea. Le Soudanais réapparut, un ensemble *camiz-charouar* beige à la main.

— Vous allez vous changer, dit-il, après avoir pris un bain.

— Un bain ? Pourquoi ?

Numeiri sourit sans répondre.

— Allons-y.

*

* *

Un par un, Malko tendait ses vêtements à un jeune homme aux yeux soulignés de khôl bleu, qui les enfournait dans un sac de toile. Tout y passa : sa chemise, son pantalon, son slip, ses chaussettes et ses chaussures. Le jeune homme désigna du doigt sa Breitling et Malko dut l'ôter de son poignet. Elle indiquait six heures dix...

Ensuite, on le fit pénétrer dans une pièce pleine de vapeur et on lui désigna une sorte de tub en bois rempli d'eau, puis on referma la porte derrière lui.

Malko s'y plongea. Ce n'était pas désagréable. Mais, au bout d'une demi-heure, il en avait assez. Il se leva, s'enveloppa dans une serviette qui semblait fabriquée en duvet de crocodile et frappa à la porte fermée à clef de l'extérieur. Le jeune homme ouvrit aussitôt, lui fit signe de retourner dans l'eau et referma ! Malko, étonné, se replongea dans son « bain », ne comprenant pas à quoi cela rimait. Il ne fallait quand même pas se purifier avant de rencontrer Oussama Bin Laden ! Il devait y avoir une explication logique. Trois fois de suite, le même manège se renouvela ! Comme si son gardien ne le trouvait jamais assez propre ! Malko reçut enfin de ses mains sa tenue pakistanaise, un caleçon et des tongs aux épaisses semelles de cuir. Puis, on le ramena dans sa « chambre ». À côté, les hommes priaient, prosternés en direction de La Mecque.

Il s'allongea, se disant qu'on ne lavait pas les gens avant de les tuer.

Numeiri surgit à nouveau et lui tendit une pilule.

— *Sleeping pill* ! dit-il. Il faut la prendre.

Malko s'exécuta. De plus en plus étrange. Une demi-heure plus tard, il dormait. C'est encore le Soudanais qui le réveilla avec le thé et le *palau*. Malko avait la bouche pâteuse et était plein de courbatures. Dès qu'il eut fini de manger, Numeiri réapparut.

— Vous savez monter à cheval ?

— Oui, dit Malko.

— Bien. Nous allons partir, mais je vous bande les yeux...

Exécution. À côté du Soudanais, un petit moustachu observait Malko comme un coléoptère. Il remarqua qu'il avait glissé dans sa ceinture une *jambia*(50) recourbée. Un Yéménite. Puis, on l'entraîna dehors. Il sentit l'air frais, entendit piaffer des chevaux et on l'aida à monter sur un cheval de petite taille, lui tendant ensuite les rênes.

— N'ayez pas peur, avertit Numeiri, ce sont des chevaux très bien dressés. Vous n'avez même pas à les guider.

C'était quand même la première fois qu'il montait les yeux bandés... En tout cas, le sol était très inégal et le silence absolu. On n'entendait que les pierres rouler sous les sabots et, parfois, l'exclamation d'un de ses accompagnateurs. D'ailleurs, il ignorait combien ils étaient. Peu à peu, il commença à être ankylosé, à souffrir des reins, à avoir les fesses moulues. Là encore, les chevaux avançaient de façon régulière, montant, descendant, ralentissant. Impossible de mesurer le temps. À la fin, il avait envie de hurler, tant il souffrait des reins. Puis le cheval s'arrêta. Il entendit des voix échanger des « *Salam Aleykoun* » et des tapes dans le dos. Il était arrivé. Mais il ne savait où. On l'aida à descendre de cheval et on le guida avec précaution.

Cette fois, il était debout lorsqu'on lui retira son bandeau. Il eut l'impression de ne pas avoir bougé ! Il se trouvait dans une pièce sans ouverture, meublée uniquement d'un tapis, d'un tabouret et d'un *charpoi* avec une couverture crasseuse. Impossible de savoir s'il faisait jour ou nuit. Il s'assit sans rien dire, puis s'allongea, le cerveau vidé par la fatigue. Le Yéménite lui apporta du thé dans un verre et une sorte de bouillie de mouton, puis referma la porte. Malko dévora sa pâtée, but son thé, et, sans somnifère, s'écroula tout habillé sur le *charpoi*.

*

* *

Malko ouvrit les yeux et retint un cri de souffrance, tant ses muscles étaient douloureux. Il se mit sur son séant et grimaça de douleur. Avec l'impression d'avoir cent ans. Puis il tendit l'oreille : le silence. La porte était fermée. Il resta allongé sur le *charpoi*, essayant de mettre ses idées en place. Combien de temps ce jeu de cache-cache allait-il durer ? Il ignorait totalement où il se trouvait. Il pouvait être au Pakistan, dans la zone tribale, ou n'importe où en Afghanistan. Après

des heures en 4 x 4 et une journée à cheval, on pouvait avoir parcouru du chemin. Ou simplement tourné en rond... Il attendit un temps qui lui parut très long. Mourant de faim. Puis entendit des voix de l'autre côté de la cloison et une clef tourna dans la serrure.

Le petit Yéménite poussa le battant et lui fit signe de venir. Malko se leva et pénétra dans l'autre pièce. Pour se trouver nez à nez avec Oussama Bin Laden, debout, entouré de plusieurs hommes lourdement armés. Lui-même avait un pistolet-mitrailleur Borko accroché à l'épaule. Il était coiffé d'un turban et vêtu de sa tenue habituelle, avec un gilet noir. La barbe poivre et sel pas taillée et les traits creusés. Il sourit la main posée à plat sur sa poitrine et dit en excellent anglais :

— Je m'excuse pour ce voyage qui a dû vous fatiguer, mais je ne pouvais pas faire autrement. Vous devez avoir faim.

Dans une pièce voisine, Malko aperçut une table basse dressée avec de quoi manger et boire. Oussama Bin Laden s'assit en tailleur et fit signe à Malko de prendre place en face de lui. Ce dernier n'arrivait pas à en croire ses yeux. Il allait prendre son petit déjeuner avec l'homme le plus recherché du monde. Celui qu'il traquait depuis des semaines, à travers le Pakistan et l'Afghanistan. Et c'était lui qui lui avait permis de le rejoindre.

— C'est du thé rouge, précisa Bin Laden en le versant dans le verre de Malko.

Celui-ci regarda autour de lui. Une douzaine d'hommes avaient pris place au fond de la pièce. D'après leur type physique, plutôt arabes. Il devait y en avoir également à l'extérieur. Un barbu au visage rond rejoignit Bin Laden et s'assit à côté de lui.

— C'est mon interprète, cheikh Abdul Rahman. Parfois, il me manque des mots en anglais.

Le fils du vieux cheikh égyptien aveugle qui avait organisé le premier attentat contre le World Trade Center et purgeait actuellement une peine de prison à vie aux États-Unis. Bin Laden s'était mis machinalement à croquer des olives et dit gentiment à Malko :

— Mangez !

Il y avait de tout sur la table. Une pile de *nans*, du fromage de chèvre, des tomates, des fruits. Des sodas, du jus de pamplemousse et d'orange. Oussama Bin Laden se versa un grand verre de jus de pamplemousse puis plaça dans un *nan* beurré un peu de fromage

blanc. Il mangeait de bon appétit. Malko s'y mit aussi. Se demandant comment cette équipée allait se terminer. Pour le moment, Oussama Bin Laden ne semblait pas animé de mauvaises intentions...

Pourvu que cela dure.

*

* *

On avait apporté un mouton rôti que les gardes s'étaient partagé après avoir laissé les meilleurs morceaux à leur Cheikh et à Malko. Tout le monde mangeait en silence. Ce que semblait préférer Bin Laden, c'étaient les olives. Pourtant, il était plutôt maigre. Enfin, il repoussa son assiette et se versa un dernier verre de thé.

— Vous devez avoir été surpris de mon invitation, dit-il enfin d'une voix égale.

— Oui, avoua Malko, sans ambages.

Oussama Bin Laden eut un sourire à peine esquissé et enchaîna :

— D'autant que vous avez causé beaucoup de tort à mon organisation. Aux États-Unis surtout. John Turner était un homme de valeur. Et ici, vous avez mis beaucoup d'acharnement à me retrouver. Je suppose que ce n'était pas dans de bonnes intentions...

— On peut dire cela comme ça, reconnut Malko.

Il y eut un petit silence. Puis le Saoudien continua :

— D'abord, je dois vous dire que j'admire votre courage. Beaucoup de gens n'auraient pas pris le risque de venir me voir, dans les conditions actuelles, avec le contentieux qui nous sépare. Mais, je vous connais. Je sais beaucoup de choses sur vous. Même votre vie privée.

— Pourquoi ? ne put s'empêcher de demander Malko.

— À cause de notre première rencontre, en 1996. Vous vous étiez montré honnête, juste. Depuis, j'ai fait procéder à une enquête sérieuse sur vous. Nous avons des gens partout. Je pourrais vous apprendre des choses qui vous étonneraient, mais nous ne sommes pas là pour ça.

Il s'interrompit pour avaler une olive. Abdul Rahman, le regard dans le vide, ressemblait à une statue.

— Pourquoi suis-je là ? demanda Malko.

Oussama Bin Laden prit le temps de recracher le noyau de son olive. Il semblait parfaitement maître de lui. Malko avait du mal à croire qu'il se trouvait devant l'homme qui avait initié l'horreur du 11 septembre.

— Pour deux raisons, dit le Saoudien. D'abord, j'ai voulu montrer à vos amis américains qu'ils n'avaient pas le pouvoir de me capturer. Pourtant, vous y avez mis beaucoup d'énergie. Certains de mes hommes m'ont reproché de vous laisser venir ici sans vous tuer. Ce n'est pas ma position. Vous êtes mon hôte et rien ne vous arrivera de mon fait, tant que vous serez sous ma protection. À moins, ajouta-t-il avec un demi-sourire, que vous n'ayez pu diriger les B-52 vers l'endroit où nous nous trouvons actuellement.

— Ce serait difficile, remarqua Malko, puisque je n'en ai pas la moindre idée. À propos, pourquoi m'a-t-on baigné à plusieurs reprises ?

— C'est une idée des gens de ma protection. Ils pensent que les Américains sont très forts. Ils craignent que vous ayez pu enduire votre peau d'un poison, pour me tuer avec, par exemple, une poignée de mains... Ou cacher dans vos vêtements un moyen électronique de repérage.

— Quelle est la seconde raison de cette rencontre ? insista Malko.

— Vous serez mon messenger, dit le Saoudien. Je veux que vous disiez au président Bush qu'il y aura d'autres 11 septembre, que l'Amérique ne dormira plus jamais tranquille. Pas tant qu'un seul soldat américain restera dans mon pays et que les États-Unis continueront à s'unir aux Israéliens pour opprimer le peuple palestinien. Vous pourrez aussi lui dire que je suis vivant, que vous m'avez parlé.

— D'autres auraient pu le faire, objecta Malko. Votre messenger habituel, le journaliste pakistanais Hamid Mir. Ou même Robert Fisk...

Oussama Bin Laden sourit à nouveau.

— Personne n'est aussi crédible que vous. Les Américains n'ont confiance qu'en ceux qui travaillent pour eux.

Malko se dit que c'était exact. Finalement, la position d'Oussama Bin Laden était parfaitement logique. Le silence se prolongea quelques

instants puis le Saoudien se leva, imité par ses gardes du corps. Malko remarqua qu'il était très maigre et que son bras gauche semblait le faire souffrir.

— Je dois partir, dit simplement le Saoudien. Transmettez bien mon message.

Sans serrer la main de Malko, il passa devant lui et un garde lui ouvrit la porte. Malko aperçut un coin de ciel bleu puis le battant se referma. Numeiri, le Soudanais, était resté avec lui, ainsi que le petit Yéménite.

— Nous partirons dans une heure, dit le Soudanais. Reposez-vous.

*

* *

Malko avait mal partout. Le retour avait été aussi fatigant que l'aller. Cheval, puis 4 x 4 sur des pistes défoncées. Et on lui avait laissé les yeux bandés. Maintenant, la route semblait en bien meilleur état. Ils roulaient sur de l'asphalte. Il avait récupéré sa Breitling et ses vêtements. Le véhicule ralentit, puis s'arrêta. Une portière s'ouvrit et on le fit descendre. Il sentit qu'on arrachait le bandeau de ses yeux avec précautions. Il cligna des yeux sous le soleil. Il se trouvait dans une vallée plantée d'acacias et d'eucalyptus, avec au fond une imposante chaîne de montagnes. Il faisait très chaud.

Numeiri tendit le bras vers le sud.

— Vous êtes à deux kilomètres de Parachinar. Là, vous trouverez un taxi qui vous ramènera à Peshawar, devant la mosquée Al Jadi.

Il remonta dans le 4 x 4 qui démarra aussitôt, en direction de la chaîne de montagnes. Malko se mit en marche. Les champs étaient déserts autour de lui. Il ne croisa personne jusqu'au centre de Parachinar.

Il se trouvait donc dans le Waziristan-Nord, tout près de la frontière de l'Afghanistan. Les gens ne semblaient pas le voir, comme s'il avait été invisible. Il croisa plusieurs hommes, la Kalachnikov à l'épaule. La route arrivait droit sur la mosquée. Un seul véhicule était arrêté devant : un taxi. Il monta à l'arrière et à peine fut-il installé que le véhicule démarra.

Malko regarda les montagnes dans le lointain. Il ne savait même pas où il avait vu Bin Laden. Ce dernier s'était entouré de bonnes

précautions. Quel curieux personnage... On ne pouvait pas dire qu'il lui avait fait confiance, puisque Malko n'avait rien recueilli qui puisse lui servir. Mais quel aplomb et quel pied de nez aux Américains : inviter l'homme qui avait été chargé de le tuer. De quoi faire manger sa moquette à George W. Bush.

Utiliser comme messenger l'homme envoyé pour le détruire, c'était aussi faire preuve d'un certain sens de l'humour.

D'une certaine façon, sa mission n'était pas un échec total. Plutôt, elle avait été détournée de son sens initial. Ce n'était pas Malko qui avait trouvé Bin Laden, mais le Saoudien qui l'avait attiré sur son terrain. Sans risques pour lui.

Il aperçut des maisons et un panneau : KOHAT. Il n'était plus qu'à une trentaine de kilomètres de Peshawar. Sa Breitling indiquait midi dix. Il arriva en face du fort de Balahisar une heure plus tard et le chauffeur s'arrêta. Malko descendit et il redémarra immédiatement, se perdant dans la circulation. Malko sortit son portable qui fonctionnait à nouveau et composa le numéro de Greg Bautzer.

— C'est moi ! dit-il dès qu'il eut l'Américain en ligne.

— *My God* ! s'exclama le chef de station de la CIA. Où êtes-vous ?

— Je reviens de l'autre côté du miroir, dit Malko.

-
- 1 Ecole coranique
 - 2 Inter Service Intelligence : Service secret pakistanais
 - 3 Tenue pakistanaise faite d'une très longue chemise fendue sur les côtés et d'un pantalon flottant serré à la ceinture par une cordelière
 - 4 Environ 100 euros
 - 5 Le matricule attribué à l'ambassade américaine.
 - 6 Un putain de pédé.
 - 7 Entrez !
 - 8 Voir SAS n°124 : Tu tueras ton prochain.
 - 9 Voir SAS n°135 : SAS contre PKK.
 - 10 Putain d'enfoiré ! Je suis une femme mariée, maintenant.
 - 11 Voir SAS n° 146 : Le Sabre de Bin Laden.
 - 12 Les « chaussures à clous », c'est à dire le FBI.
 - 13 Trou du cul.
 - 14 Non-musulmans.
 - 15 Agents contractuels locaux.
 - 16 Voir SAS n°146 : Le Sabre de Bin Laden.
 - 17 Seigneur de guerre.
 - 18 Pakistan State Oil.
 - 19 Lits rustiques.
 - 20 Thé rouge.
 - 21 Sauce pimentée au yoghourt.
 - 22 Voir SAS n°146 : Le Sabre de Bin Laden.
 - 23 Programme de sécurisation de la frontière.
 - 24 Baise ma chatte, maintenant.
 - 25 Atomique, bactériologique, chimique.
 - 26 Drop Zone : zone d'action.
 - 27 La prière du coucher du soleil.
 - 28 Les Soviétiques.
 - 29 Code d'honneur pachtoune.
 - 30 Il a des couilles.
 - 31 Est ce qu'il peut réussir ?
 - 32 Marché.
 - 33 Les dix personnes les plus recherchées.
 - 34 Les services britanniques.
 - 35 Vigile.
 - 36 Bonne chance et faites attention.
 - 37 General Post Office.
 - 38 « Vous ne vivez pas vraiment tant que vous n'avez pas frôlé la mort. »
 - 39 Bien.
 - 40 Martyr.
 - 41 On y va !
 - 42 Titre religieux, comme ayatollah.
 - 43 Enfoirés !
 - 44 Merde !
 - 45 Je ne vous en veux pas.
 - 46 J'abandonne !
 - 47 Vous avez fait de votre mieux.
 - 48 Vous êtes complètement dingue !
 - 49 Mélange de riz et viande bouillie.
 - 50 Poignard traditionnel yéménite.